



CHANTAL FORÊT

Elle **DEMEURE**

(R O M A N)

Christine
Bonneton

ELLE DEMEURE

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

Qui-vive, Éditions Henry 2010, Prix national Lion's Club 2012.

L'heure du thé, Éditions de l'Archipel, 2013.

Pierre noire, Éditions de l'Archipel, 2015.

La passagère, Marivole éditions, 2018.

Délit mineur, Éditions Christine Bonneton, 2021.

OceanofPDF.com

CHANTAL FORÊT

ELLE DEMEURE

 Christine
Bonneton

OceanofPDF.com

Direction éditoriale

Hélène Tellier

Éditeur

Joseph Vebret

Correctrice

Delphine Gay

Conception graphique

Tendorpa/Francis Rossignol

© Christine Bonneton éditeur

2, rue Colombier – ZA Les Vignettes – 63400 Chamalières

[www. Editions-bonneton](http://www.Editions-bonneton)

ISBN : 978-2-8625-3988-1

**Christine Bonneton éditeur,
un département de Losange éditions**

OceanofPDF.com

C'est dans les derniers jours d'août qu'elle s'est installée à Peine-Perdue. Elle n'avait pas beaucoup de meubles, un « utilitaire » de petit gabarit avait suffi. Le véhicule s'est engagé à reculons dans l'étroite allée menant à la bâtisse qu'elle allait occuper, près de la mienne. Le passager, un homme d'un certain âge en est descendu pour guider sa trajectoire délicate entre nos murs et la fontaine de pierre qui prend toutes ses aises au cœur de notre hameau et complique la manœuvre des voitures. Elle, elle suivait dans la sienne, accompagnée d'un jeune garçon, d'une quinzaine d'années environ, qui en a bondi tel un ressort pour rejoindre les hommes du fourgon.

Mon bol de café à la main, j'ai observé la scène de ma fenêtre et j'imagine que mes voisins devaient faire de même derrière leurs carreaux. Baptiste ne tarderait pas à sortir pour veiller de plus près à cet emménagement. Amélie, plus farouche, ne se montrerait pas de sitôt. Quant à moi, je pouvais bien me moquer de ma vieille voisine, je n'étais guère plus sociable qu'elle. Et je craignais que l'installation de cette jeune femme trouble l'équilibre de notre petite communauté. Ce qu'elle pouvait bien venir faire ici, je me le demandais. D'ailleurs, quand j'avais su que la maison d'à côté allait être habitée par une femme seule avec un enfant, j'avais cru à des racontars. Qui aurait intérêt à s'installer dans ce coin d'Auvergne à 25 kilomètres de la ville, à quelque 900 mètres d'altitude dans un hameau perdu au bout d'une ingrate route à lacets ? Une école à classe unique au village un peu plus bas, une épicerie-café-tabac avec dépôt de pain, une petite église romane dont les cloches n'annoncent plus guère que les enterrements. Que venait-elle faire là, cette femme ? Outre le calme de la campagne, la beauté des paysages, il fallait de bonnes raisons pour décider de venir vivre ici. J'en sais quelque chose.

La femme a tardé à quitter sa voiture et les reflets du soleil sur le pare-brise m'empêchaient de distinguer son visage. Elle devait réfléchir, se demander, elle aussi, ce qu'elle venait faire là. Enfin, elle s'est décidée à sortir et je l'ai regardée. Malgré sa silhouette menue, ses cheveux mi-longs et une frange qui dérobait ses yeux, lui donnant de loin des allures d'adolescente, quelque chose en elle démentait cette première impression. Elle n'était sans doute pas loin de la quarantaine. Et puis, après qu'elle eut contourné sa voiture, j'ai vu sa canne. Elle boitait. Une chute récente ? fracture ? entorse ? foulure ? Sans doute pas, car dans ce cas, c'est plutôt une béquille qu'elle aurait utilisée. Là, il s'agissait d'une canne à pommeau, une canne de personne âgée, non pas noire, mais avec un motif fantaisie, des fleurs multicolores, comme on en trouve dans les pharmacies. Le handicap s'égaie ! Un modèle qui, en tout cas, suggérait plutôt une claudication permanente. S'installer dans un village escarpé sillonné de mauvais sentiers alors qu'elle boitillait ? Son handicap n'altérerait cependant pas la légèreté de sa démarche, elle se déplaçait avec une étonnante agilité.

Elle est entrée dans sa maison pendant qu'on déchargeait son camion et je ne l'ai plus guère vue. J'ai pensé que ses déménageurs avaient intérêt à faire vite, car on annonçait de l'orage dans la journée. J'aurais pu aller leur donner un coup de main, leur offrir une bière fraîche, leur souhaiter la bienvenue. J'ai hésité, mais je n'ai pas réussi à franchir le pas, comme si, dans la solitude qui était la mienne, j'avais perdu les mots et les gestes de la convivialité la plus élémentaire. Pour échapper à la honte d'être devenu un rustre, j'ai sauté dans ma voiture et suis parti avec une hâte qui suggérait le rendez-vous imminent, une journée chargée, en esquissant comme on s'excuse un salut de la main aux nouveaux venus en passant près du fourgon. C'est tout ce dont j'étais capable pour l'instant.

J'ai roulé au hasard. En réalité, je n'avais rien à faire, et l'arrivée de la jeune femme continuait de me perturber. Dans l'existence routinière qui était la nôtre au hameau, son installation n'était rien moins qu'un cataclysme. Ce jour-là, je n'ai pensé qu'à elle. Je n'ai jamais su si c'était

l'homme en moi qui était troublé par une présence féminine ou le vieux flic dont le flair était de nouveau en alerte. Les deux sans doute.

Marie esquissa un dernier geste d'au revoir et resta au milieu du sentier à regarder le fourgon s'éloigner en cahotant. Elle posa la main sur l'épaule de son fils qui se tenait près d'elle, l'air désesparé, comme s'il venait tout juste de réaliser qu'il allait désormais vivre là.

— Allons, viens, dit-elle en soupirant. On range encore un peu et puis ce soir, je t'emmène dîner en ville... Tu verras, on sera bien ici...

Elle s'interrompit, gorge nouée, comme si son enthousiasme s'était éteint avant même que les mots franchissent ses lèvres.

« Tu es sûre que tu as bien réfléchi ? lui avait demandé sa mère. Quelle idée d'aller t'installer à Peine-Perdue ! Ton frère et moi serons trop loin pour t'aider. Personne pour te protéger. Tu seras bien seule. »

Elle frissonna malgré la lourdeur de l'air. À l'intérieur, il faisait presque trop frais. La maison de ses arrière-grands-parents était abandonnée depuis si longtemps que sa famille l'avait presque oubliée. De leur vivant, elle se souvenait à peine y être venue une ou deux fois, revoyait un gros chien pouilleux qui gardait le seuil, un couple de vieillards qu'il fallait embrasser. Après leur mort, la maison était devenue une résidence secondaire où on séjournait l'été en famille. On se tassait sans façon à l'étage pour dormir et l'on mangeait autour de la grande table. Son frère et elle couraient la campagne, heureux de pouvoir crier tout leur saoul sans déranger quiconque, à part les vaches, peut-être. Ils étaient ivres de liberté, de grand air. Elle ne se souvenait pas avoir connu pareil sentiment de plénitude ailleurs qu'au hameau de Peine-Perdue. Elle avait toujours entendu dire que

le lieu-dit portait ce nom parce que c'était une terre de misère où rien ne poussait ; que la cultiver était peine perdue... Enfant, sans doute parce qu'elle n'y séjournait que durant l'été, dans un contexte de joie et d'insouciance, elle avait adopté une tout autre explication, persuadée que là-haut, toute peine – au sens de chagrin – se dissipait, comme happée par la majesté du paysage. Malgré les épreuves que la vie lui avait infligées, elle s'accrochait encore au souvenir de cette conviction enfantine. À la mort de ses parents, sa mère avait hérité de la bâtisse dont elle avait négligé l'entretien faute de temps, de moyens, d'énergie. Marie n'y était plus revenue après son mariage. En y repensant, elle avait toujours éprouvé d'instinct une certaine réticence à partager son paradis avec Bruno. Il en connaissait à peine l'existence. D'ailleurs, il détestait la campagne.

La bâtisse était modeste, le confort, malgré quelques travaux, restait sommaire. En bas, une grande pièce avec un coin cuisine bricolé à la hâte, et deux petites pièces dont l'une lui servirait de chambre, l'autre de bureau, plus une souillarde au fond transformée en salle d'eau. Elle laissait tout le haut, dont l'escalier d'accès était raide et étroit, à son fils. Ce serait son espace. Il y serait à l'aise, avec une vue imprenable sur la chaîne des Puys. Il lui fallait bien ça en compensation de l'isolement qu'elle lui infligeait. Avait-elle pris la bonne décision ? Au début, quand l'idée lui était venue, elle s'était imposée comme une évidence, presque une espérance, un salut. Mais maintenant, alors qu'elle contemplait le désordre des cartons entassés sous l'escalier, le doute s'immisçait. Personne dans son entourage n'avait approuvé son projet, chacun avait au contraire cherché à l'en détourner, lui expliquant qu'elle agissait sur une impulsion, dans la panique, que c'était une folie. Qu'elle ne risquait plus rien. Elle savait qu'ils se trompaient, tous, qu'ils ne comprenaient pas, ne pouvaient pas comprendre.

Une fois retapée, redécorée, elle serait bien dans cette maison, celle de ses ancêtres. Même si c'était stupide de le penser, elle s'y sentait chez elle, protégée par les générations qui l'avaient précédée. Elle puiserait là des forces nouvelles. Plus prosaïquement, elle n'aurait pas de loyer à payer et,

entre sa pension d'invalidité et son emploi de traductrice spécialisée qui lui permettait de travailler à domicile, elle s'en tirerait. L'isolement ? Avec une voiture et une connexion Internet, elle se persuadait qu'elle n'en souffrirait pas trop. Pas tellement plus qu'en région parisienne où, à part sa mère et son frère, elle ne fréquentait plus grand monde. Les amis, les relations, elle les avait perdus depuis que tout avait basculé dans sa vie. Sa situation avait créé un malaise, un embarras au sein des couples qu'ils fréquentaient alors ; de la culpabilité peut-être aussi. On l'évitait quand on la rencontrait dans le quartier, on détournait les yeux pour ignorer la canne, le boitillement. Les regards dégouлинаient d'une pitié visqueuse qu'elle ne supportait plus. Mais peut-être se figurait-elle tout cela. Les gens n'étaient pas si mauvais, juste maladroits.

Elle observa Lucas qui tapotait déjà sur son portable, rassuré de constater que, contre toute attente, il avait du réseau. À l'orée de l'adolescence, il était certes douloureux pour lui de perdre tous ses repères. Elle pensait cependant qu'il valait mieux le protéger du regard des autres, des fréquentations douteuses qu'il avait nouées ces derniers mois en dehors du collège où on le considérait comme une bête curieuse, où ses mauvaises notes s'accumulaient. Elle avait peur pour lui. Peur de ce mélange de honte et de colère contenues dans ses mâchoires et ses poings serrés, dans ses épaules tendues, hostiles chaque fois qu'elle tentait un geste de tendresse. Lui non plus ne laissait pas grand monde derrière lui. À part Manon, qu'il connaissait depuis le bac à sable. C'est à elle sûrement qu'il écrivait. Se sentant observé, Lucas leva les yeux vers sa mère et esquissa un sourire qui s'acheva en soupir de lassitude ou de résignation. En tout cas, elle ne décela pas de trace de rancune dans son regard.

Comme elle le lui avait promis, ils délaissèrent les cartons pour aller dîner en ville. Elle ne voulait pas rentrer trop tard, surtout avant qu'il fasse nuit noire, car elle craignait de se perdre pour revenir. Elle connaissait à peine la région. De Clermont-Ferrand, uniquement la place de Jaude, animée en cette fin d'été. Ils grimpèrent du côté de la cathédrale et optèrent pour une

pizzeria dans une ruelle étroite où les tables s’alignaient dehors. Pour quelques heures, ils se donnèrent l’illusion d’être en vacances. Au dessert, ils choisirent deux énormes coupes de glace surmontée de chantilly pour couronner ce moment. Marie ne s’était pas sentie aussi détendue depuis longtemps. Personne ici ne les connaissait, ils pouvaient se fondre dans la masse, être une mère et un fils normaux, sans histoire. Surtout, elle se savait en sécurité. Pour combien de temps encore ? Elle l’ignorait.

— Ne t’éloigne pas trop... Attention aux vipères..., lui cria sa mère à la fenêtre, alors que Lucas, petit déjeuner vite expédié, se dirigeait vers le sentier.

Il était à peine 8 heures du matin et le soleil brillait dans un ciel sans nuages. Il salua poliment le vieux qui semblait monter la garde sur le seuil de sa maison et accéléra le pas pour échapper à un éventuel bavardage. Lucas était plutôt sauvage, timide, et, surtout, il avait besoin d’être seul, de s’échapper. La veille, il avait à peine eu le temps d’observer l’environnement, à peine eu le temps de se demander s’il se plairait dans ce coin paumé. Sa vie avait changé de façon si radicale qu’il était encore incapable d’en appréhender les contours, d’en saisir toutes les implications.

C’était un drôle d’endroit ; selon lui, ça ne ressemblait à rien – à rien de ce qu’il connaissait. De loin, on aurait pu croire que les quatre vieilles bâtisses de pierre sombre étaient abandonnées. Elles semblaient avoir été bâties là, en dépit du bon sens, vaguement de guingois les unes par rapport aux autres, obéissant plus aux caprices du relief qu’à une volonté humaine, sans réel souci esthétique ou fonctionnel. Il songea que, peut-être, les occupants d’origine étaient plus ou moins en bons termes et que leurs relations avaient conditionné l’orientation des maisons... Certes, elles

étaient toutes plus ou moins tournées vers ce terre-plein central où trônait la fontaine, mais avec une certaine apparence de bouderie, de défiance ou de condescendance.

Après avoir dépassé les maisons, renonçant à prendre le sentier rocailleux qui grimpait vers la forêt, il suivit le chemin qui continuait en contrebas vers des bâtiments abandonnés : une sorte de hangar accolé à une habitation en ruine où s'entassaient des engins agricoles dont il ignorait la fonction, et plus loin, sous la poussière, une vieille voiture à la marque indéfinissable datant des années 1960, peut-être... Il hésita à aller explorer de plus près tout cet étrange attirail, mais il songea aux vipères, à d'autres bestioles indésirables, et poursuivit son chemin. C'est là que, soudain, il découvrit l'étendue verte des prairies, comme des vagues à perte de vue. Il s'arrêta net, saisi par l'ampleur du paysage qui s'offrait à lui jusqu'à la ligne bleue des monts du Sancy, au loin. Et un silence, comme un recueillement... Tout ça pour lui tout seul ! Cette immensité dont il ne soupçonnait rien.

Lucas ne connaissait que la ville, la grande ville. Il n'était jamais vraiment allé à la campagne. Chez lui, on détestait ça. « On », en l'occurrence, c'était son père, qui avait toujours refusé le moindre séjour à la montagne. En matière d'immensité, il ne connaissait que celle de la Méditerranée en été, les plages bondées et la mer domestiquée par l'espace de baignade jusqu'aux bouées réglementaires. Il ne l'avait jamais connue dans la solitude de l'hiver, ni rendue à la sauvagerie de la tempête, jamais connue dans ce qu'elle avait d'absolu. Là, il en avait le souffle coupé. Lui qui, la veille s'était endormi le moral vacillant, entre euphorie et morosité, entre nostalgie et espérance, il ne ressentait plus rien que cette exaltation du corps et de l'âme, cette bouffée de vie qui s'engouffrait en lui, par les yeux, par les narines, les poumons, qui affolait son cœur, s'emparait de tout son corps, le soûlait... Alors, soudain, sans même y penser, il se mit à courir, à courir vite, à courir loin, si loin qu'il eut l'impression d'avalier l'horizon. Plus rien n'entravait sa course, son élan, la notion même de limite n'existait plus. Jusqu'à ce qu'à bout de souffle, il s'écroule enfin dans l'herbe, haletant,

sonné, sous le regard perplexe d'un troupeau de vaches à clochettes qui broutaient dans un enclos un peu plus bas.

Il demeura longtemps affalé dans l'herbe, à contempler le bleu du ciel, et c'est ainsi qu'il apprivoisa le lieu où il allait vivre désormais. Lui qui pensait faire le point sur sa situation, dresser dans sa tête la liste des pour et des contre, des avantages et des inconvénients, se faire une raison, c'est le fourmillement joyeux de son corps qui lui apprit qu'il pouvait être heureux dans ce lieu insolite, à Peine-Perdue.

J'ai attendu trois jours avant d'oser frapper à leur porte. C'est le temps qu'il m'a fallu pour trouver un prétexte, le courage. La solitude s'est coulée en moi comme du béton, et le silence. Je ne parle guère qu'au vieux chat gris qu'on se partage avec mes voisins. On ne sait même plus à qui il appartenait à l'origine. Il a sa gamelle et son coin favori dans chaque logis, sous le poêle d'Amélie, sur l'édredon crasseux de Baptiste, dans mon fauteuil près de la cheminée. Ça, c'est pour l'hiver. Aux premiers bourgeons, il disparaît, devient sauvage, sans gratitude pour notre hospitalité des mauvais jours. Il s'en fout des câlins et des tendresses, il s'en méfie, et nous aussi. On va bien ensemble. On cohabite dans une sorte d'osmose qui nous permet de vivre en paix. Alors, cette femme et ce gosse, c'est sûr, c'est un dérangement. C'est de l'énergie, du mouvement, de la vie à l'état pur. On n'est plus habitués. On ne fait plus d'efforts. L'âme et le cœur paresseux.

Baptiste, que la curiosité rend parfois sociable, y est allé rôder le premier, l'air de rien, en se promenant. C'est lui qui m'a appris que cette femme-là n'était pas une étrangère, mais l'arrière-petite-fille des Chambon. Même qu'il avait dû la voir quand elle était gamine. En tout cas, il y avait un air de

famille. Et ça lui suffisait pour l'intégrer, même si c'était quand même une drôle d'idée de venir s'installer ici.

J'ai donc attendu trois jours et le temps de remplir un panier de prunes pour me présenter à leur porte. C'est le gamin qui m'a ouvert. Il n'a pas su quoi dire et moi non plus. « Bonjour » aurait été bien, mais apparemment, nous n'y avons pensé ni l'un ni l'autre. Il s'est contenté d'appeler sa mère avant de disparaître vers l'escalier. Elle, je l'ai d'abord vue en contre-jour, quand elle est apparue dans l'embrasure de la porte. On aurait dit qu'elle préférait rester dans l'ombre. Et puis elle s'est avancée dans la lumière, plus pour me dissuader d'entrer que pour saisir le panier que je lui tendais. C'est à ce moment que j'ai remarqué sa cicatrice sur la joue qui lui dessinait une sorte de fossette. Elle avait l'air aussi désemparée que moi, réticente. J'ai senti que j'arrivais au mauvais moment.

— Je vous apporte des prunes... Il faudra les trier, certaines sont abîmées. En guise de bienvenue, ai-je ajouté en abruti qui formule tout dans le désordre alors que j'avais répété.

— C'est gentil. Merci.

— Si vous avez besoin de quelque chose... Enfin, n'hésitez pas. Entre voisins...

— Merci, répéta-t-elle, en esquissant un mouvement de retrait, un sourire d'excuse qui creusait un pli amer au coin de sa bouche.

Elle a levé les yeux vers moi. Ils étaient gris, remplis d'inquiétude. Je connaissais ce genre de regard. Cette femme-là avait peur.

Elle venait tout juste de recevoir l'appel de son avocat quand son voisin avait frappé à leur porte. Elle n'avait pas pu s'empêcher de sursauter, encore

assommée par la nouvelle qu'elle redoutait : Bruno allait sortir de prison. Le juge d'application des peines lui avait accordé la libération conditionnelle, pour bonne conduite. Condamné à cinq ans d'emprisonnement, il en purgerait à peine deux. Maître Pierrard l'avait bien prévenue qu'il sortirait plus tôt, que les remises de peine s'appliquaient de façon automatique, mais elle n'avait pas imaginé une si grande mansuétude de la part de la justice. Elle entendait encore son avocat aligner les arguments qui avaient motivé cette décision : « Reprendre son activité professionnelle lui permettra de verser les dommages et intérêts qu'il vous doit. Il s'engage par ailleurs à suivre une psychothérapie, la prison lui a permis de prendre conscience de ses actes. C'est un autre homme. Enfin, il sait que le moindre faux pas le ramènera en prison. On ne le lâche pas dans la nature comme ça, vous savez. Je comprends ce que vous ressentez, Marie, mais honnêtement, je pense que vous ne risquez rien. »

Ils avaient encore discuté un long moment, Maître Pierrard s'était enquis de son installation, sa nouvelle vie. Il lui avait répété qu'il fallait tourner la page, aller de l'avant. « Tout ira bien », avait-il conclu avant de raccrocher enfin.

Ses mains tremblaient encore sur le téléphone quand on avait frappé à sa porte. Des coups qui, malgré leur discrétion, lui avaient semblé hostiles. Hagarde, elle n'avait pas fait un geste, et Lucas, qui l'observait, était allé ouvrir à sa place.

Maintenant, elle fixait son panier de mirabelles comme si les fruits étaient tombés du ciel. L'air lui manquait. Elle se força à respirer longuement pour apaiser les battements de son cœur.

— Ton père va sortir, dit-elle dans un souffle en se tournant vers Lucas.

— Quand ?

— Dans les heures à venir. Demain au plus tard.

— Ah ! Il va habiter où ?

— On lui a trouvé un studio. Je ne sais pas où exactement.

— Il aura un travail ?

— Oui, c'est même la principale raison pour laquelle le juge a accepté de le libérer. Sa boîte le reprend. C'était le meilleur commercial de l'équipe, ils ont besoin de lui.

— Mais, il se déplaçait dans toute la France, avant. Comment ils vont faire pour le surveiller ?

— Je ne sais pas. Peut-être qu'il restera dans les bureaux, peut-être qu'il aura un bracelet électronique... Ne t'inquiète pas, il se tiendra à carreau. À la moindre incartade, il risque de retourner en prison. De toute façon, il ne viendra pas nous chercher ici. Et si jamais il venait, on le verrait arriver, tu ne crois pas ? dit-elle avec un entrain forcé en pointant son menton vers la fenêtre.

Le chemin chaotique qui grimpait jusqu'au hameau était le seul itinéraire possible et l'on avait tout loisir d'assister à la lente ascension des véhicules qui s'y aventuraient. Et si l'on n'était pas en observation derrière sa fenêtre, l'oreille se chargeait de suivre cette progression, au bruit poussif des moteurs, aux changements de vitesse, à l'obligation de rétrograder en deuxième avant d'amorcer le dernier virage en épingle à cheveux. On avait le temps de voir venir.

C'était aussi cette raison-là qui l'avait incitée à s'installer dans la vieille maison. L'idée qu'il ne viendrait probablement pas l'y chercher, et que si jamais il venait, au moins, elle le verrait arriver. Contrairement à ce que pensait son entourage, elle ne se sentait en sécurité ni dans la foule ni dans l'immeuble qu'elle venait de quitter. Les caméras de surveillance ne réglaient pas tout, et le digicode à l'entrée n'avait jamais empêché quiconque de s'y introduire. Elle aurait tremblé chaque fois pour se rendre dans le parking souterrain où elle garait sa voiture, chaque fois qu'elle serait descendue au local des poubelles, chaque fois qu'elle aurait dû franchir le

court passage obligé entre les deux tours depuis la sortie du parking jusqu'à la porte d'entrée, chaque fois qu'une panne d'ascenseur l'aurait obligée à emprunter l'escalier de béton où la minuterie était cassée.

Quand, à sa sortie de l'hôpital, on lui avait trouvé une place dans un deux-pièces en logement social, dans une commune voisine de la sienne, à plusieurs kilomètres du pavillon de banlieue où ils vivaient auparavant, tout près de sa famille et du collège pour Lucas, sa mère s'était réjouie, rassurée de la savoir à proximité, en sécurité, noyée dans la masse, inaccessible au neuvième étage de sa tour, avec un gardien et des voisins partout. Marie, elle, avait toujours su que ça n'était qu'un refuge provisoire et qu'il lui faudrait trouver une solution avant qu'on libère son ex-mari. Vivre dans le même environnement que lui, risquer de le croiser n'importe où dans la rue, au supermarché, lui était viscéralement intolérable.

— Tout se passera bien, dit-elle. Il nous faudra juste être prudents, toi et moi. Tôt ou tard, il va chercher à savoir où nous sommes. Surtout ne donne pas notre adresse à tes copains, ne poste rien de personnel sur les réseaux sociaux, pas de photos, pas de commentaires. Rien qui puisse le guider dans ses recherches. Ici, c'est notre refuge, il faut tout faire pour le préserver. Ici, c'est chez nous. Regarde comme c'est beau. Et le voisin qui nous apporte des prunes. C'est gentil. La prochaine fois, il faudra qu'on soit plus accueillants.

— Il a l'air bizarre, et les deux vieux aussi. Tu parles d'une ambiance !

Quelques jours plus tard, en rangeant ses papiers, elle tomba sur une photo de lui. Celle qu'elle préférait, qu'elle avait agrandie à partir de l'originale où elle figurait aussi. Prise l'été, elle le montrait souriant et bronzé dans une chemise blanche ouverte sur sa poitrine où brillait sa médaille. Il tenait ses lunettes de soleil à la main, comme s'il venait tout juste de les enlever, pour la photo. Il avait l'air de poser pour une publicité de parfum. Un bel animal... Presque trop beau avec ses cheveux bruns

ondulés et son regard chargé d'ombres. Elle ne pouvait pas regarder cette photo sans s'émouvoir, encore aujourd'hui. Elle ne parvenait toujours pas à la détruire. Et chaque fois que, par hasard, elle remettait la main dessus, elle ne pouvait s'empêcher d'y poser ses yeux. Jusqu'à quand allait-elle ainsi contempler son bourreau, cœur tambourinant, mains moites entre désir et répulsion ? Elle se disait parfois qu'à force de fixer cette image, elle finirait par s'user, son pouvoir s'épuiserait... La fixer jusqu'à l'indifférence, jusqu'à la nausée.

Tout un carton de photos ! Lui fallait-il mettre quinze ans de sa vie à la poubelle ? Elle trimballait avec elle les souvenirs d'un homme qu'elle fuyait. Elle trimballait son malheur. Elle y était attachée.

Quinze ans d'une existence tronquée par le choix des images. Mystification qu'elle avait elle-même entretenue avec un soin jaloux comme un feu, tout au long de ces années, d'un album à l'autre. Pourquoi avait-elle passé tant de dimanches après-midi à les composer, à choisir l'emplacement de chaque cliché, à rédiger le commentaire tendre ou facétieux qui allait avec, à y ajouter, çà et là, un dessin d'enfant, une fleur séchée, un poème, un paysage. Peut-être qu'elle recomposait leur vie, pour qu'elle lui soit supportable, pour lui trouver un sens. Était-ce seulement pour camoufler la misère, la nier ? Prendre une revanche ? Rêver ? Lorsque des amis, des parents venaient en visite, elle tendait fièrement le dernier album en date telle la preuve irréfutable d'un bonheur sans failles. Le bonheur, il dégoulinait à chaque page. Noël, vacances à la mer, dîners entre amis, anniversaires, moments d'intimité devant la cheminée, soirées crêpes en famille, batailles de boules de neige au jardin, chasses aux œufs pour Pâques, rien ne manquait.

Que fallait-il en faire, de ce carton ? Valait-il mieux tout brûler ? Sans même un coup d'œil, sans faire le tri entre le bon grain et l'ivraie ? Fallait-il au contraire prendre les photos une à une et en rogner le mauvais pour ne garder que le bon ? Tailler dans le passé, les souvenirs ? Il ne resterait pas

grand-chose. C'était sa vie, leur vie ! Et puis tout était intimement lié. Comme sur cette photo, justement, qui venait de glisser d'un des albums alors qu'elle l'extirpait du carton : elle à la maternité, Lucas blotti contre son sein et Bruno une fesse sur le lit qui les entoure d'un bras protecteur en les enveloppant du regard. Image heureuse s'il en est... Comment extraire l'ombre douloureuse de ce souvenir lumineux sans le détruire complètement ? Pourquoi garder cette image qui s'appliquait si bien à mentir, si ce n'était pour la petite main innocente de Lucas agrippée à son sein, pour ses lèvres voraces et son appétit de vivre ? Elle se hâta de remettre la photo à sa place dans l'album intitulé « Naissance de Lucas », sans s'attarder sur les autres. Elle verrait plus tard, un autre jour.

Une dizaine d'albums résumaient leur vie de famille, classés chronologiquement. Celui dont la photo avait glissé était le troisième. Sur le dernier, Lucas avait 12 ans : sa communion. Après, elle n'avait plus fait d'albums. Les photos des dernières années se cachaient quelque part dans un fichier de son ordinateur où, virtuelles, désacralisées, elles étaient plus faciles à oublier. Elle attrapa la pile pour entasser provisoirement le tout sur une étagère haut perchée de sa chambre, en songeant qu'elle n'avait fait que déplacer le problème. C'est aussi ce que lui avait répété sa mère en apprenant sa décision de s'installer au hameau. « Tu ne vas pas fuir toute ta vie ? » Sa mère se trompait, elle ne fuyait pas. Elle s'éloignait, elle créait une rupture entre l'avant et l'après, elle se libérait de Bruno. Et surtout, peut-être, elle se libérait d'elle-même. De cette femme en elle, qu'elle ne supportait plus. Cette éclopée enfermée dans son statut de victime. « Cette pauvre Marie ! »

Bruno, elle le rencontre lors d'une foire-exposition où elle a été engagée comme hôtesse à l'époque où elle était étudiante. Un job de quelques jours,

pas mal payé, qu'elle a eu la chance de décrocher malgré la rude concurrence en matière de jolies filles. Elle ne s'estime pas être parmi les plus « canon », mais elle a une silhouette élancée, une élégance naturelle, et parle bien l'anglais. Un bon profil de « potiche ». Elle a dû revêtir un tailleur rouge framboise, se jucher sur des escarpins assortis et afficher un sourire imperturbable de 10 heures à 19 heures en distribuant le plan du site dans le hall d'entrée de la manifestation. Elle n'a guère plus de 20 ans, mène tambour battant ses études en master de traduction spécialisée après un Bac obtenu avec mention à 17 ans et un premier cycle à Sciences Po. Elle envisage déjà un prochain master en relations internationales pour compléter son cursus et atteindre son but : faire carrière au sein du Parlement européen. Les possibilités lui semblent infinies et, en élève brillante qui n'a jamais échoué, elle ne doute pas de l'atteindre. Sa vie est simple et droite comme une évidence. Cette année-là, elle vient de quitter la maison familiale pour louer une mansarde minuscule dont elle parvient tout juste à payer le loyer en se privant de loisirs et de sorties... Qu'importe, elle n'a pas le temps. Et si ses parents regrettent qu'elle abandonne sa chambre au premier étage de leur pavillon, ils lui font confiance, comprennent qu'après ses stages à l'étranger, en Allemagne puis en Angleterre, après avoir goûté à l'indépendance, il lui soit difficile de regagner le nid. D'autant qu'elle fréquente depuis quelques mois un étudiant en droit, Jérémy, qu'elle retrouve chaque fois qu'il consent à lever le nez de ses cours, et qu'elle a déjà présenté à ses parents.

Bruno, elle n'aurait jamais dû le rencontrer. Sans ce job de quelques jours, leurs trajectoires avaient peu de chance de se croiser, et leurs centres d'intérêt respectifs de les rapprocher. Bruno est commercial au stand d'un grand concessionnaire automobile. De loin, elle le voit parader, souple et détendu dans un strict costume gris, nonchalant dans l'élégance, comme si elle était inhérente à son être et qu'il ne servait à rien de la souligner, louvoyant, habile, entre panache et professionnalisme, omniprésent sur l'estrade moquettée de rouge où l'on expose les plus beaux modèles de la

marque. Il capte l'attention quand les autres vendeurs ne sont que pâles figurants. Et Marie, de loin, contemple le spectacle. Un beau mec, en plus. De la carrure, de la prestance. Quelqu'un qui lui semble solide. Chaque fois qu'il passe près du comptoir d'accueil, il lui adresse un signe de la main, un « alors jeune fille, ça va là-haut ? » faisant référence à la hauteur de ses talons aiguilles. Elle lui répond d'un sourire, en faisant la moue. Il a toujours quelque chose de gentil à dire, il semble prendre la vie en s'amusant.

Le deuxième jour, alors qu'elle est sortie prendre l'air, il la rejoint, son paquet de cigarettes dans la main.

— Vous en voulez une ?

— Oui, pourquoi pas. Alors, combien aujourd'hui ? demande-t-elle après qu'il lui a tendu son briquet.

— De cigarettes ?

— Non, de voitures vendues !

— Quatre.

— C'est beaucoup ?

— Pas mal... Et la journée n'est pas finie.

— Comment faites-vous ?

— Ça dépend. Si c'est un couple, j'écoute ce que dit la dame... je l'approuve. Je dis que mon épouse est du même avis qu'elle.

— Ah, vous êtes marié ?

— Non ! Mais pour certains clients, c'est rassurant de le penser. D'autres fois, je parle de ma sœur, ou de ma mère. Ma mère, ça marche plutôt bien. Un vendeur qui parle de sa maman ne peut pas être totalement mauvais. Mais attention, il ne faut pas trop insister non plus, ni verser dans une trop grande familiarité... Tout est question de dosage. Il faut créer l'empathie,

mais rester professionnel, garder ses distances. Le genre « je tape sur l'épaule du client », je déteste. Il faut avoir la classe, conclut-il en faisant claquer son doigt dans un mouvement virevoltant du poignet.

— En somme, vous passez votre temps à jouer la comédie...

— Oui, mais je joue bien. Entre nous, ici, je suis le meilleur !

Le troisième jour, alors que la journée s'achève et qu'elle espère dîner sur place dans l'ambiance bon enfant qui s'est créée au sein du salon, elle ressent un léger sentiment de déception, ou d'agacement, quand elle voit surgir Jérémy qui lui fait la surprise de délaisser ses cours pour venir l'attendre à la sortie de son travail. Il a prévu un resto, un ciné, la nuit chez elle ou chez lui, après. Elle accepte les deux premières propositions, décline la dernière. Elle est trop crevée, vraiment. Il n'insiste pas. Et Marie se croit sincère en prétextant la fatigue.

Pourtant, malgré la pénibilité de son travail qui l'oblige à rester piquée debout dans des escarpins étroits et un brouhaha perpétuel, elle voudrait que la foire-exposition ne s'achève jamais. Tout un rituel s'est instauré entre hôtesse et commerciaux, assez jeunes pour la plupart : les viennoiseries partagées le matin avant l'ouverture, les pauses café-cigarettes à l'entrée, les cornets de frites qu'on grignote autour d'un mange-debout à midi, et le soir, les apéritifs improvisés dans les stands désertés, les plaisanteries qui fusent, les cravates qu'on abandonne, les escarpins qu'on envoie promener, et dans cette ambiance, Bruno, dont la présence l'obsède, la trouble. Bruno qui emplit déjà tout l'espace. Bruno qui se rapproche d'elle chaque jour un peu plus, gentil, prévenant, plus en grand frère qu'en séducteur. Cette façon anodine de l'appeler « jeune fille », comme s'il se cantonnait avec elle à un registre affectueux censé maintenir une distance qu'elle brûle d'autant plus de franchir. Il n'a pas 30 ans, mais pour elle qui ne fréquente que des étudiants, des intellos, il donne l'image d'un homme posé, les deux pieds sur terre, d'un homme confronté à la réalité depuis longtemps, un homme qui avance. Elle apprendra plus tard qu'il n'a pas fait d'études, qu'il s'est

toujours débrouillé, que son métier, il l'a appris tout seul, sans diplômes. Vendeur, il l'est dans l'âme. C'est ainsi qu'il a gravi les échelons pour devenir un virtuose, celui qu'on cite, qu'on envie à la fin d'une journée de ventes. « C'est encore Bruno qui a battu le record ! » C'est ce qui arrive le dernier jour du salon. Marie, ce soir-là, le regarde, fascinée, en train de brandir sa bouteille de champagne, de l'ouvrir du mouvement habile et presque distrait de celui qui a une longue pratique, puis de verser le liquide non pas dans de vulgaires gobelets, mais des flûtes prévues à cet effet, la cravate de travers, la veste négligemment ouverte, le corps souple, le geste généreux, le verbe haut. Elle le contemple comme une sorte de chevalier des temps modernes, et quand il vient vers elle en dernier pour remplir son verre, et planter dans les siens ses yeux d'ombres, elle comprend qu'elle ne pourra plus vivre sans cet homme-là.

Après ma première visite et l'épisode du panier de prunes, je n'ai plus revu ma voisine, sans doute trop occupée à défaire ses cartons. Le gamin, au contraire, ne cessait d'explorer les environs. Je le voyais partir à l'aventure le matin de bonne heure, ou parfois en début d'après-midi, en plein cagnard. Il avait l'air d'un chien fou assoiffé de sa liberté toute neuve.

Au début, il n'allait pas bien loin, mais chaque jour il semblait agrandir son territoire. Un matin, enfin, ma voisine a reparu. Je l'ai vue partir en voiture avec le garçon ; revenir seule. J'ai compris que c'était la rentrée. Depuis cinq ans que je suis installé là, je ne m'occupe guère de mes voisins. Je ne me mêle pas de leurs affaires et me contente de leur rendre service, rapporter du pain à l'un, du vin et du tabac pour l'autre, réparer une clôture, ou remplacer un joint de robinet, une bouteille de gaz, m'assurer chaque matin que les deux vieux ouvrent bien leurs volets chacun dans leur maison. Je ne sais pas grand-chose de ces deux-là, seulement qu'ils ont toujours

vécu ici, l'un près de l'autre, à se côtoyer sans jamais se parler. Amélie a eu un mari que je n'ai pas connu. Plus bas au village, on prétend que Baptiste, amoureux éconduit, a passé son existence cramponné à sa maison à épier le ménage de ses voisins en tenant la chandelle. Attendant son heure, peut-être, qui avait fini par venir. Désormais, ils restent tous les deux, vieux et fatigués, à se regarder en chiens de faïence, pétrifiés par des années de silence, ne sachant plus s'ils doivent s'aimer ou se maudire. Au bout du compte, ça ne fait guère de différence.

Ma discrétion, pour ne pas dire ma sauvagerie, leur convient, répondant à la leur. Ils m'ont tout de suite adopté. Je fais partie de leur paysage, eux du mien. Mais depuis que cette femme a débarqué, ma carapace d'indifférence s'est fissurée. Je suis tenté de la regarder vivre, de me poster derrière mon carreau pour espérer l'apercevoir. Surtout, pour je ne sais quelle raison, je me sens responsable d'eux, elle et son fils, de leur bien-être, de leur sécurité. Comme si j'étais le « shérif » du coin... Voilà que je m'inquiète pour cette femme et cette inquiétude m'encombre, me fiche en rogne. Depuis quand me souciais-je vraiment des autres ? Bien sûr, ma voisine est plutôt jolie et cette raison suffirait sans doute à expliquer l'intérêt que je lui porte. Mais les femmes ne m'intéressent plus guère, j'ai plutôt tendance à les fuir, et celle-là aurait pu être ma fille. J'en ai une, de fille, qui m'a rayée de sa vie et dont je ne sais plus rien. Une fille que je n'ai même pas le courage de recontacter. Et j'irais soudain me soucier de cette étrangère qui veut juste qu'on lui foute la paix ?

C'est au moment où je formulais cette pensée qu'elle a frappé à ma porte. J'ai su que c'était elle avant d'ouvrir. Qui d'autre aurait frappé à mon huis d'un geste aussi discret, presque timide. Le facteur tapait du poing et Baptiste préférait toquer à la fenêtre en lorgnant mon intérieur. J'ai été surpris de la découvrir avec les cheveux courts, une allure de gavroche, un

air de défi dans les yeux. Ça lui allait bien. Sa cicatrice n'était plus cachée. Elle m'a tendu un pot de confiture.

— Je l'ai faite avec vos prunes. Je voulais vous remercier. Désolée pour l'autre jour, j'étais...

— C'est sans importance. Entrez.

— Une autre fois. Je dois aller chercher mon fils Lucas à l'arrêt du car. J'aurais aimé vous inviter à l'apéritif ainsi qu'Amélie et Baptiste. Pour faire connaissance.

— Je viendrai avec plaisir, mais pour nos voisins, c'est une autre histoire. Si l'un vient, l'autre refusera peut-être.

— Ils sont fâchés ?

— Non, c'est plus subtil. Ils ne se fréquentent pas.

— Ah ! Et croyez-vous qu'un pot de confiture leur ferait plaisir ?

— C'est une bonne approche ! De toute façon, ils vous ont connue, vous ou votre famille. Vous n'êtes pas une étrangère.

— C'est vrai... Alors, à bientôt. Moi, c'est Marie, dit-elle en me tendant la main.

— Jef.

— Jef ?

— Les initiales de mon nom. Tout le monde m'appelle comme ça.

Oui, tout le monde m'appelle comme ça depuis si longtemps qu'il m'arrive d'oublier ma véritable identité, ou de ne plus me reconnaître en elle quand des raisons administratives m'obligent à la reprendre. Je me sens bien dans ce « Jef » qui est né de la bouche de mes collègues quand je suis entré dans la police. J'ai endossé cet acronyme avec la carte et l'arme de

service. J'ai adopté le type un peu rugueux qui allait avec. Je crois bien que l'autre est mort.

Durant les premières semaines de son installation, Marie avait vécu presque en recluse à l'intérieur de sa maison. Depuis la rentrée, ses seules sorties consistaient à conduire puis récupérer Lucas à l'arrêt du car de ramassage scolaire, laps de temps qu'elle mettait à profit pour faire quelques courses rapides. Le reste de ses journées solitaires, elle les avait consacrées à vider ses cartons, à remplir ses placards, à organiser sa nouvelle vie. Il avait fallu qu'au même moment, l'un des organismes pour lesquels elle travaillait, lui commande un épais rapport à traduire de toute urgence, alors qu'elle restait parfois plusieurs semaines sans rien faire.

Avec la rentrée, l'activité reprenait. Elle se réjouissait de ce surcroît d'occupations qui l'empêchait de penser. Sa peur s'éloignait. Elle était chaque jour un peu plus sereine grâce à ce travail qu'elle aimait, bien qu'il fût parfois fastidieux. Au fil du temps, elle était parvenue, bon an, mal an, à se constituer un solide carnet d'adresses et une réputation de sérieux et de compétence qui lui procuraient une certaine autonomie malgré son handicap. Dire que c'était contrainte et forcée qu'elle avait dû se rabattre sur ce genre de travail à domicile après son mariage et la naissance de Lucas ! En cherchant à lui rogner les ailes, Bruno lui avait involontairement fourni la clé de sa liberté.

Le soir de clôture de la foire-exposition, après le champagne et les petits fours, Bruno raccompagne Marie en voiture. Elle est légèrement ivre, elle tient ses escarpins à la main et se souvient avoir marché pieds nus sur le trottoir qui mène jusqu'à la voiture avant que Bruno ne la soulève pour la

déposer sur le siège passager où elle s'est affalée le chemisier défait, la jupe retroussée et la tête à l'envers. Elle a quitté ses collants filés pour les enfouir en boule au fond de sa poche et posé sa tête contre l'épaule de Bruno. Le corps lourd et l'âme légère. Il aurait pu en profiter. Au lieu de ça, il la reconduit gentiment jusqu'à sa porte, refusant même de monter chez elle pour prendre un dernier verre.

— Je crois que tu es très fatiguée petite fille.

Alors qu'elle demeure immobile, les yeux mi-clos, il l'embrasse enfin d'un baiser à la fois tendre et profond qu'elle lui rend en frissonnant. Puis il s'écarte d'elle.

— Allons, je te laisse à ton gentil fiancé.

— Je n'ai pas de fiancé.

— Que fais-tu de celui qui est venu te chercher l'autre jour. Ne me dis pas que c'est ton frère ?

— C'est juste un... Ce n'est personne, balbutie-t-elle.

— Monte te coucher jeune fille. On se reverra... si tu le veux. Voici ma carte, je la glisse dans ta poche. Ne la perds pas.

Elle ne l'a pas perdue. Gardée bien précieusement, apprise par cœur, même si ce ne sont là que ses coordonnées professionnelles, l'adresse de son lieu de travail, pas celui de son domicile. Lui, il sait où la retrouver, mais dans les semaines qui suivent, il ne frappe jamais à sa porte, comme elle l'espère chaque fois qu'elle entend des pas dans l'escalier, le bruit de la minuterie et chaque fois qu'on sonne et qu'elle va ouvrir le cœur bondissant. La plupart du temps, c'est Jérémy, pour lequel elle nourrit une rancune grandissante et qui prend peu à peu le visage de sa déconvenue. La rupture entre eux sera progressive et sans heurts. Ils découvriront qu'ils ne s'aimaient pas assez pour se déchirer, resteront en bons termes avant de se

perdre de vue. Et Marie part à la conquête de Bruno. Son attirance pour cet homme s'est nourrie de son silence. C'est elle qui va le chercher. Il envahit tout l'espace, elle en perd le sommeil et l'appétit, se consume dans l'attente d'un signe de lui qui ne vient pas. Il a dû l'oublier. Tout juste a-t-elle dû être pour lui, le temps de cette foire-exposition, une plaisante distraction entre deux clients. Bien qu'il lui ait donné sa carte, qu'elle sache où le joindre, elle n'ose franchir le pas, de crainte d'être rejetée ou ignorée. Un reste de fierté l'en empêche, un relent de son éducation aussi, qui dissuade encore les filles de faire le premier pas, un zeste de timidité enfin, car Bruno l'impressionne, suscitant même en elle un sentiment de crainte délicieuse.

Et puis un soir d'avril, elle se jette dans l'aventure. Elle aurait pu dire la gueule du loup. Elle n'a plus le choix, plus de fierté, sa survie en dépend. Elle sèche son dernier cours pour se rendre dans la zone commerciale où il travaille, s'y égare. Elle a résisté presque deux mois avant de se décider, et voilà que maintenant la moindre minute perdue lui semble fatale. Elle arrivera trop tard. Il sera parti, injoignable. D'ailleurs, elle n'ose pas lui téléphoner. Elle imagine le dialogue, l'humiliation possible. « C'est moi, c'est Marie... — Qui ? Quelle Marie ? » Elle finit par repérer l'enseigne de la concession automobile, un vaste bâtiment ultra moderne tout en vitres au travers desquelles on peut admirer les derniers modèles de la marque. Elle pénètre dans le hall le souffle court, le rouge aux joues, les cheveux défaits, dégoulinante de sueur sous son manteau désormais trop lourd pour la saison. Elle doit être à faire peur. Elle ne le voit nulle part. Ne travaillant plus là, perdu à jamais. Un jeune vendeur occupé avec un couple de clients se retourne, vient à sa rencontre, sans doute alarmé par son irruption soudaine et son air affolé.

— Bruno, parvient-elle à articuler.

— Il est au premier étage, je le préviens, dit le jeune homme en souriant d'un air entendu.

Et tout à coup, Bruno apparaît, en haut des marches transparentes de la mezzanine où il demeure un instant immobile, mains dans les poches, à la contempler de loin avant de descendre sans hâte et sans la quitter des yeux. Elle, elle ne bouge plus, clouée sur place, rivée à son regard, le souffle suspendu, le cœur en vrille.

— Tu en as mis, du temps, dit-il simplement.

Le reste n'est qu'une brume vertigineuse dont elle ne garde qu'un déluge d'images décousues. Elle aurait été incapable d'expliquer comment ils ont quitté le grand hall de l'espace commercial, ce qu'ils ont dit, fait, jusqu'au moment où Bruno la renverse sur le capot de sa voiture au fond d'un box du parking souterrain où il a sa place attitrée ; jusqu'au moment où il la prend, là, dans une étreinte fiévreuse au cœur de la pénombre. Entre violence et volupté, elle cueille sa jouissance dans une odeur de gas-oil, avec, en fond sonore, le claquement intermittent des portières qu'on referme et le couinement des pneus sur le revêtement de sol.

Elle atteint ce soir-là, avec l'extase, le point de non-retour de son existence. Il n'y a plus d'avant. Il n'y a que cet après où elle s'est laissée enfermer.

Elle sursauta quand son portable égrena ses petites notes familières. Elle avait beau avoir changé de mélodie, de numéro, avoir pris la précaution de ne le communiquer qu'à une douzaine de personnes de confiance, ses parents, son frère, deux ou trois amies, ses divers employeurs, son avocat, elle avait toujours un pincement au cœur, une appréhension à saisir l'appareil, comme si le diable pouvait encore s'y cacher. Le visage de Lucas s'encadrait sur l'écran. Elle avait oublié l'heure et son fils l'attendait à l'arrêt du car.

Elle le retrouva assis sur le rebord de la fontaine en train de manipuler son téléphone, les pouces en action sur les touches, si bien qu'il releva à peine

la tête quand elle le rejoignit.

— Je suis vraiment désolée. Je n'ai pas vu passer l'heure... Tout va bien ?

— C'est bon, maman, je ne suis plus un bébé. Tu sais, ici, ça ne craint pas. Je pourrai conduire dans le sentier ?

— On verra !

Elle lui laissa le volant dès qu'ils eurent atteint le chemin de terre à la sortie du village. À part leur voisin, le médecin, le facteur, quelques rares visiteurs, personne n'avait de raison d'y circuler, et c'était pour Lucas une occasion d'apprendre à conduire, une récompense à laquelle elle avait très vite cédé. Elle se sentait tellement coupable de l'entraîner dans son exil, coupable de tout.

Elle l'observa à la dérobée tandis qu'il négociait les virages avec plus de dextérité qu'elle n'en aurait jamais. Parfois, comme maintenant, alors qu'il conduisait, il ressemblait à son père. Il avait hérité de lui, outre son teint mat, sa façon de froncer les sourcils, l'intensité de son regard où parfois, de façon fugace, passait le même éclair froid qui effrayait Marie. Il lui arrivait d'avoir peur de son fils à cause de cette ressemblance, d'éprouver une sorte de méfiance dont elle avait honte ensuite, et qu'elle compensait par des élans de tendresse maladroite ou en cédant à certains de ses désirs.

— Ça va, au collège ?

— Ouais, c'est cool !

— Tu t'es fait des copains ? Tu es bien intégré ? On ne te pose pas de questions ?

— Quelles questions ?

— D'où tu viens... Pourquoi tu es venu ici...

— Mais tout le monde s'en fout, maman. J'étais en région parisienne, j'ai déménagé, c'est tout. Pourquoi veux-tu qu'on me pose des questions ?

— Bien sûr, dit-elle en haussant les épaules.

Elle n'en saurait guère plus sur la vie scolaire de son fils et le silence retomba entre eux. Elle sentait qu'elle agaçait Lucas avec ses questions, son angoisse perpétuelle. Elle l'étouffait. Elle inventait des problèmes là où il n'y en avait pas. Pourquoi voulait-elle absolument qu'il ait des difficultés à s'intégrer ? Pourquoi avait-elle décidé que ce déménagement serait un traumatisme pour lui, une punition, une nouvelle épreuve ? Même s'il feignait, pour le principe, l'ennui et la résignation, il semblait parfaitement heureux ici. Il adorait son espace personnel à l'étage de la maison, lui qui n'avait auparavant qu'une chambre minuscule donnant sur le parking. Il aimait ce sentiment de liberté que lui procurait l'immensité du paysage autour d'eux, cette impression d'être le roi du monde parce que rien n'arrêtait le regard, que les rêves et les espérances ne butaient pas sur la laideur d'une tour de béton ou une barre d'immeubles décrépit. Enfin, elle le sentait détendu, rassuré. Loin de son père qu'il n'était plus obligé de rencontrer, il lui serait peut-être possible d'en reconstruire une image positive, de lui redonner un visage humain, aimant. Il pourrait peut-être le réinventer, ne garder de lui que les souvenirs anciens.

Bruno avait été un bon père. Il aimait Lucas. Le tout petit Lucas, encore chancelant sur ses jambes, il en était fou, il en était fier. Il le brandissait comme un trophée, le trimballait partout, l'initiait à toutes les choses de la vie, l'aidait à grimper, sauter, escalader, nager, plonger ; le prenait sur ses genoux en voiture pour qu'il tienne le volant, lui apprenait à faire pipi debout le plus loin possible, l'emportait sur ses épaules en courant, puis faisait soudain mine de le laisser tomber pour le rattraper au dernier moment. Marie se souvenait encore des cris stridents de Lucas, entre crainte et excitation, puis de ses éclats de rire, de ses « Encore papa, encore ! » tandis qu'elle observait la scène, souffle suspendu, en frémissant, osant à peine protester. « Attention, Bruno ! » Dans ces moments-là, le père était seul avec son fils, elle n'existait plus, n'avait plus le droit de franchir ce territoire intime dont Bruno l'excluait sciemment. Un jour, elle avait tenté

de s'interposer pour interrompre le jeu, craignant que le petit n'en vienne à vomir, elle n'avait plus jamais recommencé. Bruno était aussi capable de moments tendres, ou facétieux, il pouvait faire le clown pour son fils, mimer tour à tour tous les personnages de l'histoire qu'il racontait au coucher, puis s'en aller sur la pointe des pieds après avoir caressé longtemps la joue de son fils pour le calmer, l'endormir. Lucas adorait son père, à cette époque-là, c'était son héros. « C'est papa qui me couche. C'est papa qui me donne le bain. C'est papa qui... » Et Marie ne comptait plus guère. Désormais, le Lucas qui allait devenir adulte devrait se débrouiller seul avec ces souvenirs-là ; s'en contenter. Se débattre avec le reste.

Ce matin, c'est moi qui ai accompagné le gamin jusqu'au collège. Je descendais en voiture vers le village quand je l'ai vu assis par terre son portable à la main, l'air désespéré. Je me suis arrêté.

— Tu as un problème ?

— J'ai raté le car. J'appelle ma mère.

— Laisse ta mère tranquille, je t'emmène, c'est sur ma route. Je descends à Clermont.

— D'accord.

Il a ramassé ses affaires avec nonchalance comme pour marquer une certaine réticence à monter dans ma voiture. Il baissait le nez. Tout en réglant son problème, mon offre l'embarrassait. L'idée sans doute qu'il allait devoir faire la conversation. Tout de suite, il s'est collé les écouteurs de son portable dans les oreilles et j'ai redémarré. Il me plaisait bien ce gosse. Je le comprenais. Moi non plus je n'avais jamais aimé les bavardages inutiles, ce besoin de meubler le silence à tout prix, ces efforts pour trouver

quelques phrases de convenance à échanger. Son enfermement phonique me dispensait de lui demander si ça allait au collège, en quelle classe il était et qu'est-ce qu'il comptait faire dans la vie.

Il ne ressemblait pas à sa mère, si ce n'est, peut-être, ce petit air farouche d'oiseau aux aguets, prêt à s'envoler. Cette allure craintive que j'avais tout de suite remarquée chez Marie. C'était autre chose que de la timidité, fréquente à son âge. Je me demandais où était son père. Divorcé, mort, inconnu ? Je flairais une blessure de ce côté-là. En tout cas, il était absent, ce père. Peut-être un mec dans mon genre, quelqu'un qui n'a pas le temps, quelqu'un qui se réfugie derrière son travail pour fuir les complications de son foyer. J'avais été ce père-là.

Les matins d'école, Magalie se hâtait d'avaler son chocolat pour monter à l'arrière de la voiture. On faisait la plupart du temps le trajet sans parler, sauf pour lui faire réciter inlassablement ses tables de multiplication. Une façon commode d'établir un échange père-fille sans trop se compromettre. Arrivés à destination, elle détachait sa ceinture et, debout derrière mon siège, effleurait ma joue d'une bise approximative que je ne pouvais lui rendre sans me tordre le cou. Je lui disais distraitemment « à ce soir ma puce, travaille bien », et mon rôle s'arrêtait là. Je redémarrais sans trop m'attarder, juste le temps de la voir franchir le portail de l'école, sans m'attendrir sur sa petite silhouette qui s'éloignait. Je me hâtais vers le bureau, mon équipe, pressé « d'arrêter des méchants », comme elle disait. Ces méchants-là occupaient tout mon temps, captaient toute mon énergie, mon attention. Je n'étais jamais disponible à la sortie de l'école, rarement pour le dîner, parfois pour le coucher. Les rendez-vous chez le médecin, le dentiste, les réunions parents-professeurs, les spectacles de fin d'année, les blessures aux urgences avec la peur qui va avec, les goûters d'anniversaire, les chagrins à consoler, je n'ai rien su de tout ça. Rien voulu savoir. Les week-ends, je flottais à la surface des choses, engourdi par la fatigue, le cerveau en vrac, l'humeur sombre, le cœur distrait. Et puis Magalie a grandi, j'ai vu surgir devant moi une jeune femme au regard tranchant dont

je ne savais rien. Une étrangère d'abord, une ennemie ensuite. Une absente enfin.

— C'est là ! dit soudain le gamin, en désignant l'entrée du collège que j'avais failli louper par distraction.

Le regard tourné vers mon frein à main auquel il semblait s'adresser, il a marmonné un « merci » en ouvrant la portière auquel j'ai répondu un « pas de quoi ». Et puis je me suis attardé à le regarder s'éloigner jusqu'à l'entrée, saluer ses potes selon leur nouveau code gestuel, poing contre poing, avant de disparaître vers la cour dans le flot des élèves. Il avait l'air bien intégré, et je suis reparti étrangement heureux pour lui, content de moi.

Leur maison de Viry-Châtillon allait être vendue. Depuis que l'agent immobilier en charge du dossier l'avait prévenue, quelques heures plus tôt, Marie ne parvenait pas à penser à autre chose. Elle était, au sens propre du terme, bouleversée. Après des semaines routinières entre son travail et leur installation, ses journées solitaires et les soirées avec Lucas, leurs courses en ville le samedi, leurs balades du dimanche dans les sentiers environnants, leur existence se déroulait selon des rites immuables, dans une monotonie rassurante, à des années-lumière de leur vie d'avant, eux, les citadins habitués à la grisaille, au voile suspect qui couvrait l'Île-de-France, à la rumeur lancinante du trafic automobile, aux bruits de chasse d'eau et de talons qui claquent des voisins, des portes d'ascenseurs qui s'ouvrent et se ferment, aux pétarades des mobylettes en bas de l'immeuble.

Ils avaient parfois l'impression d'être en voyage en des contrées lointaines, le paysage grandiose qu'ils découvraient chaque matin en ouvrant les volets – les couleurs changeantes de la chaîne des Puys, l'ouate des petits matins frileux, l'or et le pourpre des soleils couchants, le

voisinage bienveillant du puy de Dôme – les emportait dans un monde à part où la beauté les protégeait du réel. Il avait fallu apprendre cette nature comme on s'initie à une nouvelle langue, comprendre les couleurs du ciel, la découpe parfois nette des montagnes comme si un crayon en avait souligné les contours, d'autres fois incertaine : un doigt impressionniste qui en aurait estompé le tracé pour l'adoucir ou égarer le regard. La danse insidieuse des nuages, cette façon qu'ils avaient de vous engloutir comme si vous viviez dans l'immensité aveugle du ciel pour ensuite s'évanouir comme des fantômes effrayés par le soleil de midi. La densité du silence, le bruissement délicat de la brise dans les arbres, le grincement de leurs branches dénudées, le clapotis de l'averse sur les toits et dans les gouttières avec toutes les gradations entre la pluie fine à peine audible et celle virulente de l'orage, le hurlement du vent sous les tuiles dont les notes virent à l'aigu quand la violence augmente. Il fallait être peintre et musicien pour comprendre cet environnement-là. La nature était une présence. Elle s'imposait à eux avec tous ses rites et ses mystères. Elle s'offrait par petites touches. Possessive, elle les avait ensorcelés.

Il fallait parfois un appel téléphonique ou un courrier pour se souvenir que le monde ne s'arrêtait pas au bout du sentier qui menait au hameau. Leur maison allait être vendue. Un jeune couple qui avait eu un coup de cœur acceptait de l'acheter au prix convenu. Enfin ! Un peu plus tard, son avocat lui confirma que la promesse pouvait être signée. Bruno avait donné son accord, lui qui avait refusé depuis le début de rabattre son prix pour la vendre plus rapidement et décliné toutes les offres précédentes. Par avocats interposés, ils avaient au moins trouvé ce terrain d'entente pour vendre le pavillon. Heureusement, ils venaient tout juste d'achever les remboursements de l'emprunt contracté quinze ans plus tôt. Chacun toucherait sa part et tout serait réglé.

Marie aurait dû être soulagée, pourtant elle demeura abattue le reste de la journée, terrassée par un sentiment de deuil, la sensation qu'un gouffre s'ouvrait sous ses pieds, que les derniers piliers de sa vie d'avant venaient

de s'écrouler. À croire qu'elle la regrettait, cette vie-là, cette maison où elle avait si rarement été heureuse. Ses murs devaient grouiller de mauvaises ondes, à se demander comment le jeune couple n'en avait pas senti les vibrations en la visitant.

Seule dans sa chambre, ce soir-là, elle ne put s'empêcher d'en contempler les plus récentes photos, prises aux beaux jours quelques années plus tôt, avec la pelouse soigneusement tondue et les fleurs bien alignées dans leurs plates-bandes. C'était un coquet pavillon de banlieue dans un quartier calme et résidentiel où la plupart des propriétaires, couples trentenaires avec enfants, dédaignaient les clôtures, où les villas s'alignaient librement sur des espaces ouverts, à l'américaine. Tout le monde se connaissait et se saluait le matin. Les enfants sillonnaient la rue à vélo ou en roller. On s'arrangeait entre parents pour les conduire à l'école ou aux activités. Tout était calme, propre, sans histoires. Dans leur rue, Bruno et Marie possédaient la plus belle maison, un tantinet plus spacieuse et cossue que les autres. Juste assez pour les distinguer de leurs voisins, pas assez pour que ceux-ci les jalourent. C'est Bruno qui en avait dessiné les plans, qui avait achevé les travaux intérieurs avec audace et dextérité, pendant que le ventre de Marie s'arrondissait de leur enfant à venir. Il en était si fier, de leur maison. Elle comprenait qu'il ait refusé de la brader. Et elle, Marie, en cet instant précis, était encore capable de s'attendrir sur lui, sur ce souvenir précis qu'elle avait de lui aménageant sa maison. Le piège était là, dans cette sorte d'arrêt sur image, ce cadre étroit dans lequel elle isolait – comme on isole une cellule saine dans un tissu malade – le Bruno qu'elle avait aimé, pour ignorer l'autre. Elle écarta ce souvenir, revint à la maison, à ce à quoi elle devait ressembler désormais en cet automne, après plus d'une année d'abandon, avec les feuilles mortes rongées d'humidité jonchant une pelouse hirsute, les fleurs fanées que personne n'avait coupées, et la pancarte « À vendre ». Elle aurait dû y retourner à la fin de l'été, avant de quitter son deux-pièces, pour nettoyer le jardin, mais elle n'en avait pas trouvé la force. Peu importait, d'ailleurs. Ce n'était plus son problème, mais

celui des futurs propriétaires. Tout ça n'avait désormais plus aucune importance.

« Cette fois, je ne te lâche plus ! » C'est la première phrase prononcée par Bruno alors que son corps emprisonne celui de Marie sur le capot de la voiture, et que leur respiration haletante se heurte sur un tempo à deux temps, souffle contre souffle, jusqu'à l'apaisement, le silence. « Cette fois, je ne te lâche plus. » Ces mots qui transpercent la pénombre, cette voix, celle de Bruno, dont elle ne pouvait entendre les intonations sans frissonner, notes graves où se mêlait parfois une sorte de trémolo, une ondulation rauque, caresse rugueuse à laquelle elle ne résistait pas. Son corps tout entier semblait programmé pour vibrer à ce timbre-là, y répondre, s'y soumettre. Elle n'y pouvait rien. Encore aujourd'hui, pensait-elle, elle n'était pas sûre d'en être guérie. La voix de Bruno, elle en avait peu à peu effacé toute trace, après. Celle de leur répondeur, d'abord ; puis, la mort dans l'âme, l'un après l'autre, comme on effeuille une marguerite jusqu'à « pas du tout », chacun des messages conservés sur son portable. La voix de Bruno était un poison.

« Cette fois, je ne te lâche plus. » Juste après, elle entend le battement lourd d'une porte que la main laisse retomber quelque part au fond du parking, une sonorité de gong qui la fait sursauter. Il maintient le visage de Marie entre ses deux mains et darde sur elle toute l'intensité de son regard auquel elle ne peut échapper. Cœur à vif, éperdue, elle croit à un serment d'amour éternel. Rétrospectivement, la phrase lui donnait la chair de poule.

Une liaison passionnée s'amorce dès ce soir-là entre Marie et Bruno. Elle se précipite vers lui dès la fin de ses cours, ne voit plus rien, néglige ses parents, ses amis, délaisse ses activités habituelles, décline les invitations,

les sorties du samedi soir. Dès qu'il la retrouve, il l'emmène en voiture jusqu'à son appartement de célibataire où, la porte à peine refermée, il la dénude avec rage pour lui faire l'amour, parfois à même le sol, ou sur la table de la cuisine, son bureau, le canapé. Rarement dans son lit. Quand enfin ils sont rassasiés l'un de l'autre, il l'invite au restaurant, en des endroits chics ou insolites que son budget d'étudiante lui interdit ou dont elle ignore l'existence. Tard dans la soirée, le samedi, il s'amuse parfois à la « pervertir » en l'entraînant en des lieux interlopes, dans un univers nocturne vaguement inquiétant qui aiguise encore son désir. D'autres fois, ils se rendent à la Foire du Trône. Elle consent même à des jeux érotiques sur la grande roue. Avec lui, elle ose tout et ne risque rien. Elle a confiance. Il n'est qu'un metteur en scène qui s'ingénie à créer une ambiance, un décor, de quoi pimenter leurs ébats et sublimer leur amour. Il n'en faut pas beaucoup plus pour éblouir la petite étudiante sérieuse qu'elle est alors. À peine si elle a levé le nez de ses bouquins depuis le Bac !

Dès le mois de mai, pourtant, ce tourbillon de folie amoureuse prend fin. Marie doit préparer ses examens et entamer son programme de révisions. Curieusement, c'est Bruno le premier qui l'y encourage, plus à la manière d'un père qu'à celle d'un amoureux. C'est presque à contrecœur que Marie lui obéit, elle qui, jusque-là, a toujours donné la priorité à ses études, sa réussite professionnelle. Une soudaine lassitude lui vient parfois, un trop-plein de connaissances ingurgitées les dernières années au détriment d'une vie dont elle entrevoit soudain la plénitude. La sensation d'étouffer alors qu'elle s'est évadée durant les dernières semaines. « Il faut t'y remettre ! répète Bruno. Une fille brillante comme toi n'a pas le droit de se laisser aller. Je suis si fier de toi. »

Il est sincère. Elle l'a remarqué dès le début, les diplômes exercent une certaine fascination sur lui. Il veut tout savoir de ses études, jusqu'à parcourir ses bulletins de notes, les devoirs qu'elle rend, les appréciations

sur ses dossiers. Il semble éprouver la même avidité à les éplucher qu'il en a eu quelques jours plus tôt à la dévêtir. Et dans les deux cas, elle le laisse faire. Lorsqu'il la présente à ses relations, collègues, amis, et tandis que Marie détourne les yeux en rougissant, il énumère ses succès scolaires, son Bac avec mention décroché avec un an d'avance, Sciences Po... masters... Il se délecte de ces termes prestigieux. On s'extasie. « Elle parle couramment trois langues et un peu le chinois ! » En vain s'efforce-t-elle de l'interrompre, « s'il te plaît, Bruno », malgré le malaise qu'elle ressent. Cette impression fugace qu'il vante ses mérites comme il le ferait d'une de ses berlines haut de gamme. Au lieu de se sentir valorisée par ces éloges, elle en garde le sentiment confus d'être diminuée, réduite à l'état de « bête curieuse » ou d'objet performant. Bien sûr, à l'époque, elle ne s'attarde guère plus que le temps d'un soupir attendri sur ces instants de louanges maladroites, intempestives. Elle n'y voit qu'une nouvelle preuve de son amour. Comment se plaindrait-elle d'un homme qui admire ses capacités intellectuelles, qui l'encourage à poursuivre ses études, lui qui n'en a pas eu les moyens financiers ?

Il approuve son ambition de faire carrière au sein du Parlement européen, il l'incite à remplir un dossier de demande de stage dans cette institution prestigieuse. Il lui prédit un brillant avenir où elle côtoiera députés et ministres, ou elle parviendra à se frayer un chemin dans les sphères du pouvoir. Il l'imagine déjà, telle qu'il l'a rencontrée, cheveux tirés et tailleur strict, dossiers confidentiels en main, déambulant, sensuelle et lointaine, dans les couloirs feutrés du Parlement ou d'une entreprise internationale.

— Et nous deux, dans tout ça ? demande-t-elle.

— Je te suivrai, là où tu iras. Je te protégerai contre tous ces types qui te tourneront autour, et je leur casserai la gueule, s'il faut.

— Même si c'est un député ou un ministre ?

— Surtout ! Ces salopards ne pensent qu'à mettre des femmes dans leur lit, de belles femmes. Mais toi, tu es à moi, et personne n'osera seulement

poser les yeux sur toi. Personne !

Elle frissonne, il l'étreint. C'est ainsi que s'achèvent, dans le désordre de ses livres et feuilles de cours éparses, ces moments de badinage sur son avenir.

Malgré les encouragements de Bruno, elle se remet au travail sans grande ardeur, sans réelle conviction. Quelque chose en elle s'est essoufflé. L'élan qui l'a portée jusque-là s'est brisé alors que l'amour aurait dû galvaniser sa volonté de réussir. Elle est comme une enfant qu'on aurait punie, astreinte à une discipline sur laquelle Bruno ne transige guère, la privant de sorties, espaçant ses visites ou les écourtant. En compensation, il arrive chez elle avec les meilleurs fruits qu'il peut trouver sur le marché, des fraises, des cerises, ou des friandises à grignoter, du chocolat, bon pour le moral. Il l'oblige à se coucher tôt, à se lever de même, à consacrer une heure de temps à autre pour le sport, à éviter l'alcool et les cigarettes. Pire que ses parents ! Personne, à part eux, ne s'est soucié d'elle comme Bruno. Elle accepte donc sa tendre tyrannie, le cœur ému, ne protestant que pour la forme.

— Et toi, que fais-tu pendant que je révise ?

— Je vends des voitures !

— Mais le soir, quand tu rentres ?

— Je prends mes charentaises et je pense à toi.

— Tu n'en profites pas pour voir d'autres filles ?

— Il n'y a que toi, Marie, tu es partout, dans ma tête, dans mon cœur, dans mon corps qui n'en peut plus de te désirer. Plus de place pour personne d'autre que toi, tu as tout envahi.

Même s'il est un séducteur dans l'âme, qu'il a collectionné les aventures passagères avant elle, elle ne doute pas de sa fidélité.

Elle voit arriver la date de ses partiels avec soulagement. Être débarrassée ! Libre de courir vers l'homme de sa vie. Quand elle le rejoint après chaque épreuve, il lui demande si elle a réussi, elle répond, évasive, que oui, dans l'ensemble... ça devrait aller, à peine concernée par les résultats à venir, elle qui, jusque-là, s'est toujours souciée du moindre point gagné, non par crainte de l'échec, mais par goût de la performance et pour avoir le meilleur dossier possible.

Depuis qu'elle a rencontré Bruno, réussir ses études n'est plus une priorité absolue, courir après les diplômes, les mentions, lui semble même un peu vain, futile. La vie est ailleurs. Aussi, quand elle se trouve face au panneau d'affichage devant la traditionnelle liste des candidats reçus, elle est à peine déçue de ne pas y lire son nom. Elle le trouve dans la liste des rattrapages. Une épreuve à repasser, quelques points à récupérer. La belle affaire ! Une formalité, un contretemps tout au plus. À peine si son orgueil en est blessé.

Courant vers lui, impatiente et légère en ce tiède soir de juin, elle est loin d'imaginer ce qui l'attend.

Fin octobre, après qu'elle en eut fini avec ses cartons et qu'elle estima son logis présentable, Marie décida d'inviter ses trois voisins. Renonçant à son projet d'apéritif, et se fiant aux conseils de Jef, elle préféra finalement les convier un dimanche pour le dessert et le café.

Jusque-là, elle n'avait vu les deux vieux que de loin en loin, les saluant chaque fois qu'elle les apercevait au jardin. Il lui était arrivé de bavarder avec Baptiste qui souvent allait s'asseoir sur sa pierre favorite, près de la fontaine, endroit stratégique qui tenait lieu de place publique au cœur du hameau. De là, appuyé sur son bâton, il observait sans façon les allées et venues de ses voisins, ou, à défaut, la course des nuages ou le vol d'un

oiseau. Elle échangeait alors quelques mots avec le vieil homme, souvent à propos du temps. Elle ne s'attardait pas, devinant chez lui une curiosité qu'elle se refusait à satisfaire. Elle voyait rarement Amélie, la discrète, qui ne sortait guère de sa maison et qui, le peu de fois où elle s'y risquait, avait tendance à battre en retraite quand elle apercevait Marie. Un escargot dans sa coquille. Toutes les deux se contentaient d'échanger un signe de la main d'un jardin à l'autre. Pas de bavardages inutiles, ni de questions indiscrètes à redouter de la part de la vieille dame. Quant à Lucas, elle l'incitait à être poli et serviable avec chacun, à veiller surtout à leur tranquillité en ne jouant pas au ballon trop près des habitations. Elle ne voulait pas d'histoires.

Elle s'efforçait tant bien que mal de s'intégrer à leur petite communauté, d'en adopter les codes, et dans sa crainte de demeurer une étrangère, elle attendait ses invités avec une certaine fébrilité. Avec l'aide de Lucas, elle avait préparé un gâteau au chocolat, acheté une brioche aux pralines, prévu une bouteille de pétillant, du café, du jus de fruits, disposé sur sa table une nappe convenable et des serviettes en papier. Elle voulait fondre ses habitudes citadines dans ce moule rustique, se plier à ce qu'elle imaginait être leurs goûts, leurs coutumes. Elle craignait d'être jugée, jaugée, et finalement recalée par les deux anciens dont elle devinait la rudesse. La présence de ce Jef, qui pourtant n'était guère plus loquace, la rassurait. Elle savait qu'il était son allié, qu'il l'aiderait à passer l'épreuve.

Il arriva le premier avec un pot de miel et un bouquet de fleurs des champs qu'il lui tendit d'emblée en un geste qui exprimait plus le soulagement d'en être débarrassé que le plaisir de l'offrir. D'un coup d'œil malicieux, il apprécia la qualité de l'accueil.

— Vous avez mis le paquet, on dirait !

— C'est trop ?

— C'est parfait, Marie.

— Vous croyez vraiment qu'ils vont venir ?

Quand elle s'était présentée tour à tour à leur porte pour lancer son invitation aux deux anciens, chacun l'avait remerciée tout en émettant des réticences et des réserves, à croire qu'ils s'étaient donné le mot : « C'est bien aimable, mais à notre âge, on sort plus guère. Faut pas vous donner tant de peine pour nous. Si on est en forme ce jour-là. ». Ce qui l'avait frappée, c'est leur formulation, ce « nous », ce « on » qui les englobaient l'un et l'autre dans la même réalité. Ils avaient répondu à la manière d'un couple dont l'un aurait été le porte-parole de l'autre. Comme si leur décision était commune, leur sort lié.

Ils vinrent. En tout cas à leur manière, ainsi que l'avait prévu Jef. Baptiste le premier. Sec comme un coup de trique, le dos voûté, le ventre en creux, une allure d'arbre mort aux branches décharnées qu'un rien pouvait briser, il avançait pourtant d'un pas vif. Pour l'occasion, il avait remplacé son sempiternel gilet gris élimé par un autre qui l'était un tantinet moins, une affaire de nuance qu'il était sans doute seul à pouvoir apprécier, poussé le raffinement jusqu'à entourer son cou d'une écharpe incongrue d'élégance qu'il avait dû avoir en cadeau des années auparavant et jamais portée, si on en jugeait par l'étiquette du prix en francs qui dépassait dans son dos. Jef estima qu'il avait dû se raser la veille et procéder à une toilette sommaire avant de s'asperger d'une eau de Cologne éventée. Lui aussi il avait mis le paquet ! Il s'installa en parcourant la pièce d'un regard circulaire, déclarant que la maison, il la connaissait et que Marie l'avait bien arrangée, ajoutant que malgré tout, elle avait eu une drôle d'idée de venir s'installer là.

— Y a rien ici... Que des vieux comme nous. Pas de travail ! Ou alors faut prendre la voiture. Oui, une drôle d'idée de venir habiter là, répéta-t-il, sans doute dans l'espoir d'en savoir plus sur Marie.

Il y eut un silence et Jef proposa d'ouvrir la bouteille de pétillant sans attendre Amélie dont le retard était, semble-t-il, prévisible pour les deux hommes.

— On peut commencer sans elle, suggéra Jef.

— Sûr ! Elle prend toujours son temps pour se pomponner, ajouta Baptiste d'un air entendu en tendant son verre pour qu'on le remplisse de vin mousseux.

Amélie arriva en effet une vingtaine de minutes plus tard, démarche précautionneuse, car elle avait désormais du mal à se déplacer sur le sol irrégulier du chemin. Elle refusait cependant qu'on lui tienne le bras. Elle s'excusa pour son retard, expliquant qu'elle sortait si peu désormais, que les moindres préparatifs lui prenaient un temps fou... À part le soir où elle avait frappé à sa porte pour l'inviter, Marie ne l'avait toujours vue que de loin. Au contraire de Baptiste, elle se tenait bien droite et son visage, malgré les rides, était encore celui d'une jolie femme, toujours coquette. Baptiste avait raison, elle s'était pomponnée, elle avait mis une jolie robe couleur lavande qui allait bien avec ses yeux, une touche de rouge sur ses lèvres, de rose sur ses joues.

D'abord, on devisa de tout, de rien, du temps qu'il allait faire, du froid qui s'installait, de l'hiver à venir que les deux anciens redoutaient.

— C'est pas gai l'hiver ici, répétaient-ils à l'adresse de Marie, faut être habitué...

— C'est bien pour les vacances, comme quand vous étiez gamine et que vous veniez avec vos parents, dit Baptiste.

— Vous étiez si mignonne, ajouta Amélie. Vous n'arrêtiez pas de courir, de babiller... C'était joyeux... C'est loin, ce temps... Après, vous n'êtes plus venus.

Marie acquiesça, mal à l'aise, comme si sa voisine lui reprochait un certain abandon, l'oubli. C'était vrai, ils n'étaient venus passer les vacances que deux années durant. Les suivantes, sa mère, au grand regret de son père, n'avait plus voulu séjourner à Peine-Perdue, où elle avait pourtant passé une partie de son enfance. Elle n'avait jamais vraiment aimé y revenir. On avait

toujours eu l'impression que l'endroit lui faisait honte, qu'elle voulait oublier ses origines paysannes. Elle se voulait citadine. Après, ils étaient allés à la mer, comme la plupart des gens. Marie gardait donc un souvenir flou du voisinage. Ses parents leur répétaient, à son frère et elle, de ne pas aller les ennuyer, d'aller jouer plus loin... Peut-être qu'entre Auvergnats et Parisiens, on gardait ses distances, qu'il existait une vieille mésentente dont elle ignorait tout... Et puis, en plein cœur de l'été, chacun gardait les volets clos une partie de la journée pour préserver la fraîcheur. Si les enfants couraient dehors sans craindre la chaleur, les adultes, eux, se calfeutraient. Enfin, Amélie et Baptiste ne devaient pas vivre au même rythme que les vacanciers, se levaient tôt, sûrement, se couchaient de même tandis que pour eux, c'était tout le contraire. Elle se souvenait de ces soirs d'été où on s'attardait à dîner dehors, sous les étoiles, en s'efforçant de chuchoter pour ne pas empêcher les voisins de dormir... Ils n'étaient guère que des figurants dans un décor. Quel visage avait Amélie, alors ? Vivait-elle déjà seule à cette époque-là ? Et la maison de Jef était-elle habitée ou déjà abandonnée ?

Elle avait presque honte de son oubli, et n'osait pas poser de questions de crainte de commettre une maladresse. Ses voisins devaient ressentir le même embarras la concernant, si bien que c'est Jef qui, à plusieurs reprises, joua les intermédiaires entre eux et meubla la conversation chaque fois qu'elle menaçait de retomber. Marie sentait bien que leur installation au hameau, avec Lucas, éveillait la curiosité que sans doute on se posait des questions sur elle jusqu'au village. Elle avait bafouillé qu'elle n'en pouvait plus de la banlieue parisienne, de la pollution, du bruit, des embouteillages... qu'elle souhaitait changer de vie. Elle s'en était tirée avec quelques lieux communs et s'était tue, soudain, empêtrée dans son explication trop sommaire dont ses invités devraient pourtant se contenter. C'est Amélie qui vint à son secours et la délivra de son malaise.

— En tout cas, dit-elle en posant sa main sur le bras de Marie, on est heureux que vous soyez là, avec votre garçon qui est si gentil. Vous allez

faire revivre notre hameau.

— Sûr ! On est bien content, dit Baptiste. Au moins, ici, vous allez respirer le bon air.

— À votre nouvelle vie, Marie, conclut Jef en tendant son verre.

On trinqua sans façon, Marie coupa des parts de brioche et son gâteau fait maison dont elle donna la recette, l'atmosphère enfin se détendit. Avec Lucas, ils étaient désormais admis au sein de cette minuscule communauté.

Juste après, Baptiste déclara tout de go qu'il lui fallait rentrer, remettre une bûche dans son poêle, de crainte que son feu s'éteigne. On feignit de le croire. Il remercia Marie, salua bien tout le monde d'un signe de main collectif et s'échappa du même pas vif qu'il était venu. Presque une fuite. Amélie et Baptiste n'étaient restés qu'une petite heure dans la même pièce. Un record selon Jef.

La voiture de Bruno est déjà garée sur le parking de la fac, où il a promis de venir attendre Marie le soir des résultats.

— Alors ? demande-t-il du ton jovial de celui qui ne doute guère et se réjouit d'avance.

— C'est bon, répond-elle en s'installant près de lui, j'ai tout validé sauf une matière secondaire. Quelques points à rattraper.

— Comment ça ? Des points à rattraper ?

— Une matière à repasser dans une UV, en Civilisation... Quelques points.

— Mais tu es reçue ou tu n'es pas reçue ?

— Admise au rattrapage. C'est juste un contretemps, toutes mes autres notes sont bonnes, sauf celle-là. Ça ne change rien au fait que j'ai réussi mon année.

— Tu me racontes des histoires ! Comment c'est possible, une étudiante brillante comme toi ?

— J'ai fait l'impasse sur cette matière pour mieux assurer les autres, c'est tout. Parfois ça marche, d'autres fois, non.

— Pourquoi tu me fais ça ? Tu n'as pas travaillé sérieusement... rien foutu, oui !

— Mais si, Bruno, je...

— Ferme-la !

Elle se tait, la gorge nouée, le corps tassé sur le siège comme si la soudaine brutalité verbale de Bruno l'y clouait. Du coin de l'œil, tandis qu'il démarre, elle observe son visage impavide, ses mains crispées sur le volant, sans émettre le moindre commentaire sur sa façon brusque de conduire, ses freinages soudains, ses soupirs excédés à l'encontre des autres conducteurs. Elle n'ose plus parler, même pas pour demander où il l'emmène alors qu'ils ne sont pas sur leur itinéraire habituel et qu'ils n'en finissent pas de s'éloigner de la ville, de rocade en ronds-points, pour rejoindre une jolie route de campagne puis l'ombre rafraîchissante de la forêt. Elle n'ose toujours pas bouger, à peine respirer. Elle voudrait poser sa main sur la cuisse de Bruno en guise d'apaisement, mais cette main-là semble paralysée, incapable du moindre geste, prudente. Tout à coup, il bifurque dans une allée forestière et s'arrête sur le bas-côté. Sans un mot, il descend de la voiture, ouvre le coffre, revient avec un paquet-cadeau dont il déchire lui-même l'emballage.

— Enfile ça ! dit-il en lui balançant la robe qu'elle contenait.

— Mais...

— Mais quoi ? Tu as peur qu'on te voie ? Déshabille-toi et enfile cette robe. Dépêche !

Elle obéit, se hâte d'enlever son jean et son chemisier, debout près de la voiture dont la portière ouverte est censée la protéger d'éventuels promeneurs. Puis elle se glisse dans une robe vaporeuse aux tons pastel, si légère sur son corps qu'elle a l'impression d'être nue. Une de ces robes de cocktail à la fois élégante et sensuelle, faite pour la gloire et le triomphe et dans laquelle, par contraste, elle se sent pitoyable. De quelles couleurs, cette robe ? Avec le recul, elle aurait été incapable de le dire, ni d'en faire la moindre description. Une seconde peau, une peau de chagrin. Elle se rappellera juste la douceur sournoise du tissu qui lui colle au corps comme une plaie.

— Ça ira ! dit Bruno après un rapide examen. Pour les chaussures, tant pis, tu garderas tes sandales... Maquille-toi et relève tes cheveux, tu as l'air d'une collégienne comme ça !

Elle n'a qu'un vieux bâton de baume à lèvres dans son sac et un élastique pour attacher ses cheveux qu'elle relève les mains tremblantes tandis que des mèches folles leur échappent.

— C'est bon. On ne va pas y passer la nuit. Boucle ta ceinture, on y va !

Où ? Elle l'ignore et se garde bien de poser la moindre question. Elle a l'impression de vivre en dehors de la réalité, d'être dans un jeu dont elle ne connaît pas les règles. Tétanisée, elle ne ressent rien, même pas de la peur.

Ils roulent ainsi pendant une dizaine de minutes avant d'emprunter une nouvelle allée qui débouche soudain sur les grilles grandes ouvertes d'un château. À l'entrée, elle peut lire « Hostellerie de la Chênaie » en lettres gothiques. Son cœur se met à battre un peu plus fort, entre surprise et espoir. Tout ça n'est qu'une mauvaise farce qui va s'achever en conte de fées. Bruno est ainsi, toujours prompt à souffler le froid pour lui faire apprécier le chaud, même si, en l'occurrence, il est allé un peu plus loin que

d'ordinaire dans le jeu... un peu trop loin. Elle constate, tandis qu'il se gare à l'ombre, entre deux luxueuses berlines dont elle ignore la marque, que son profil est toujours aussi impénétrable, ses mâchoires serrées, son silence obstiné. Plus séduisant que jamais avec ce regard acéré soudain posé sur elle au moment où il coupe le contact. Elle tente un sourire qu'elle efface bien vite.

— Tu peux descendre. On est arrivés, comme tu vois.

Elle a l'air de quoi avec la robe « glamour », ses sandales éculées, son élastique dans les cheveux ? Lui, qui revient du travail, porte un costume de lin clair dont la veste un peu fripée n'entame pas l'élégance. Il a belle allure à côté d'elle qui se recroqueville dans sa robe.

— Redresse-toi !

Ils avancent jusqu'au perron où un maître d'hôtel vient les accueillir et les guider vers leur table réservée en terrasse, vaste espace bordé d'une balustrade en pierre où les tables s'habillent de mêmes nappes d'un blanc immaculé qu'à l'intérieur. Plusieurs couples sont déjà installés. Tête-à-tête conjugaux ou illégitimes dont la moyenne d'âge tourne autour de la cinquantaine. Marie, dans sa robe hâtivement enfilée, avec ses cheveux en désordre, fait figure d'intruse.

Elle s'installe docilement sur le siège qu'on lui désigne et baisse les yeux sur son assiette telle une petite fille bien élevée, rangeant ses pieds sous sa chaise pour camoufler ses vieilles sandales. Elle a les mains moites et le corps dégoulinant de sueur. En face d'elle, Bruno ne parle toujours pas, absorbé dans l'examen de la carte qu'on vient de lui tendre tandis que Marie ouvre la sienne – sans les prix – pour se donner une contenance. Elle donnerait tout pour pouvoir rentrer chez elle, que cette comédie prenne fin. Elle comprend vaguement qu'elle subit une sorte de châtiment, que la récompense prévue pour elle s'est transformée en punition, la soirée de rêve, en cauchemar. La stupeur étouffe en elle tout esprit de rébellion.

— Désirez-vous prendre un apéritif ? demande le maître d'hôtel. Notre cocktail maison ? Une coupe de champagne ?

— Non merci. Pas de champagne ! Le champagne, c'est parfait quand on a quelque chose à fêter. Il se trouve, hélas, que ce n'est pas le cas, une carafe d'eau suffira. Nous prendrons deux soles. Le poisson, c'est ce qu'il faut à mademoiselle. Bon pour la mémoire, n'est-ce pas ?

— Certainement, monsieur. Quel vin souhaitez-vous boire ? Nous avons un excellent sancerre.

— Parfait ! Une demi-bouteille suffira. Mon amie doit rester sobre. Ce sera tout, dit Bruno en refermant le menu d'un claquement sec. J'espère que mon choix te convient...

— Je n'ai pas faim.

— Moi non plus. Mais j'avais réservé, figure-toi.

— Je ne méritais pas ça, Bruno.

— En effet, tu ne le méritais pas, répond-il, se méprenant sur le sens des paroles de Marie.

Elle lève les yeux vers lui pour tenter de lui parler, y renonce. Elle n'a pas la force d'affronter le visage buté de Bruno. La discussion est close, toute explication inutile. Elle fait l'effort de se lever pour aller aux toilettes. Autour d'eux, il lui semble qu'on les observe, qu'on murmure dans leur dos, qu'on la suit des yeux. Distraction inespérée dans cette ambiance d'ennui chic.

Devant le lavabo, elle éclate en sanglots face à la glace, se calme, s'asperge longuement le visage d'eau fraîche, l'éponge avec l'essuie-main en tissu d'un blanc impeccable disposé dans un panier, se pince les joues pour se donner bonne mine et tente de relever ses mèches folles. Elle se sent mieux, présentable. Elle s'observe quelques secondes dans le miroir, comme si elle ne se reconnaissait pas tout à fait dans cette jeune femme qui

la fixe. Étrangère à elle-même. Une autre. D'ailleurs, cette maudite robe le prouve.

Elle regagne bravement sa place au moment même où le serveur arrive avec les soles. Ils mangent dans un silence morose. Bruno déguste seul la demi-bouteille de sancerre, demande deux cafés, l'addition. Ils reprennent la route au crépuscule, font le chemin retour sans échanger un mot avec, en fond sonore, les commentaires d'un match de football à la radio. Bruno stationne devant l'immeuble de Marie sans arrêter le moteur.

— Tu ne veux pas monter ?

— Je rentre, je suis crevé.

— Très bien. Alors... bonne nuit, Bruno.

— C'est ça. Bonne nuit.

À peine est-elle descendue qu'il démarre sans un signe, avant de disparaître au coin de la rue.

Depuis son emménagement, Marie n'avait guère pris le temps de s'attarder devant son miroir. Elle s'était perdue de vue, peu soucieuse de cette confrontation avec son propre reflet sur lequel elle ne jetait qu'un coup d'œil distrait, fuyant. L'image qu'elle donnait d'elle-même ne l'intéressait plus et, à Peine-Perdue, où elle ne rencontrait pas grand monde, rien ne l'obligeait à soigner son apparence physique. Elle ne portait plus que des jeans et de vieux pulls, qu'avec les premiers frimas elle commençait à superposer pour avoir plus chaud. Ses cheveux, elle les relevait en un chignon sommaire le matin pour prendre sa douche et oubliait ensuite de les coiffer tant que des mèches indociles ne lui tombaient pas dans la figure.

Agacée, elle avait décidé, sur un coup de tête, de les faire couper court, à la garçonne. En finir avec son image d'avant. Si bien que le soir même, en rentrant de chez le coiffeur, se regardant dans sa glace, elle avait été saisie par ce visage dont le soudain dépouillement révélait la métamorphose ; une lente maturation s'était opérée, insidieuse, qu'elle n'avait pas vu venir. Que restait-il de la jeune femme qu'elle avait été ? Plus rien. Non qu'elle se trouvât vieillie, c'était autre chose. Ses joues s'étaient creusées, ses traits avaient perdu leur douceur juvénile, ses yeux, leur lumière. Sa bouche semblait dessiner, malgré elle, une moue contrainte, une bouderie, telle l'émoticône mécontente de son téléphone portable. Elle ne retrouvait plus rien et en fut soulagée. Cette figure-là, plus grave, moins mièvre, ne lui déplaisait pas. Elle gagnait en caractère. Avec ses cheveux courts coiffés à la diable, elle avait l'air d'une guerrière.

La cicatrice ? Elle l'observa, la palpa du bout des doigts comme si elle en avait oublié l'existence. Après un été de soleil, elle s'était estompée, il en restait pourtant une légère boursouflure que ses cheveux avaient camouflée jusque-là.

Aux urgences, le soir où « c'était arrivé », elle était tombée sur un interne débordé qui avait recousu sa joue d'une main fébrile, à la va-vite, avant de galoper vers un autre patient. Plus tard, on lui avait dit qu'elle pourrait recourir à la chirurgie plastique, que les frais seraient pris en charge, qu'il n'y paraîtrait plus. Jusque-là, elle n'avait pas eu le courage ni l'envie de subir cette intervention. Alors qu'elle caressait la cicatrice d'un doigt presque bienveillant, elle se demandait si elle s'y résoudrait jamais. Avec le temps, elle s'était attachée à cette biffure qui signait plus son nouveau visage qu'il ne balafrait l'ancien. La cicatrice ne l'offensait pas, elle était là pour témoigner. En réalité, c'étaient les autres qu'elle dérangeait ; les autres, qui détournaient les yeux ou faisaient mine de ne pas la remarquer. Ses proches encourageaient l'opération de chirurgie esthétique, répétant qu'elle y avait droit, que cela l'aiderait à se reconstruire, à oublier. Il ne fallait pas laisser de traces. Tout effacer.

Son boitillement, lui, demeurait. Une séquelle de sa fracture à la cheville que les médecins avaient eu du mal à cerner, à expliquer, puis à traiter. Quelques mois après sa chute, Marie avait été prise de violentes douleurs qui l'avaient obligée à ingurgiter quantité d'anti-inflammatoires et à subir de nombreuses séances de kinésithérapie. On avait finalement posé un diagnostic, prononcé le terme barbare d'algodystrophie. Le lien avec sa fracture, bien que probable, n'étant pas clairement prouvé, l'avocate de Bruno, lors du procès, avait fermement contesté la responsabilité de son client. « Allait-on lui imputer tous les maux dont souffrirait désormais son ex-épouse ? »

L'avocat de Marie avait fait venir à la barre un médecin. Après une minutieuse description des symptômes – « se manifeste à la suite d'un traumatisme osseux... dysfonctionnement du système nerveux... déficit de vascularisation de la zone atteinte... nerfs périphériques... perturbés... fort stress comme facteur aggravant... » –, il avait conclu son exposé en déclarant que l'algodystrophie dont souffrait sa patiente était à n'en pas douter la conséquence directe de la fracture survenue quelques mois plus tôt. Il insista sur la violence des douleurs causées et les implications de cette maladie sur la vie sociale des personnes qui en étaient atteintes.

Quand Marie se présenta boitillante à la barre, sa canne à la main, l'avocate retourna son handicap contre elle, laissant entendre qu'il s'agissait là d'une comédie destinée à apitoyer les jurés avec une prétendue infirmité dont son client n'était en rien responsable. « Une canne fantaisie, mesdames et messieurs... Une canne à petites fleurs pour un boitillement à peine perceptible ! Boitillement à géométrie variable, si j'en crois plusieurs témoignages que je tiens à votre disposition, attestant que Mme Casal se déplace parfaitement sans cette canne d'opérette, une coquetterie, en somme. »

Les mots résonnaient encore dans la mémoire de Marie. Elle avait baissé les yeux, courbé l'échine, terrassée par la violence de l'avocate, sa

mauvaise foi. On l'avait pourtant prévenue. Tous les coups sont permis. Son avocat, qui n'avait pas envisagé que la fameuse canne puisse devenir un atout dans le jeu de la partie adverse, avait contre-attaqué, mais la blessure resterait gravée en elle. Encore un coup porté. Dans son box, le regard de Bruno l'ignorait, portant loin devant lui, au-delà de l'assemblée, comme s'il n'était pas vraiment concerné par les débats. Mais à la crispation de ses mâchoires, à la raideur de sa nuque et de ses épaules, elle devinait sa tension sans en déceler la nature. Regrets, remords, rancune, colère, honte, affliction, abattement ? Comment savoir ? Son visage s'appliquait à ne rien exprimer. Il avait maigri et son costume sombre accentuait la pâleur d'un visage que le hâle avait déserté. Il semblait soudain vulnérable, inoffensif.

Marie avait quitté la salle à petits pas, coupable d'une claudication qu'elle cherchait à atténuer de crainte qu'on lui reproche une sortie spectaculaire, une simulation savamment répétée. Pourtant, la douleur était intense ce jour-là.

Son médecin lui avait assuré qu'avec le temps, elle cesserait. Une affaire de quelques mois. Si elle s'était atténuée, si elle survenait moins fréquemment, elle était toujours là, tenace. Une brûlure diffuse qui parfois la surprenait en plein mouvement, qui lui laissait échapper un petit cri et la déstabilisait. L'avocat de Bruno avait peut-être raison. Une part d'elle refusait de renoncer à ce handicap, une part d'elle voulait montrer ses blessures. Une part d'elle, inconsciente, peut-être, voulait continuer à « marquer le pas ». C'est en tout cas ce que son médecin, de guerre lasse, en venait à insinuer. « C'est psychologique », concluait-il en soupirant.

Depuis qu'elle s'était installée au hameau, Marie devait admettre qu'elle se sentait plus détendue. Elle avait retrouvé le sommeil et, surtout, sa peur lâchait prise. Elle se rassurait de jour en jour, persuadée, parfois, qu'elle ne risquait plus rien, qu'elle avait peut-être, en effet, comme le prétendait sa famille, cédé à un certain affolement irraisonné lorsqu'elle avait décidé de

fuir la région parisienne. Elle ne regrettait pourtant pas sa décision. La nature environnante l'apaisait, et la solitude.

Désormais confiante, elle s'enhardissait à partir chaque matin en promenade avec deux solides bâtons de marche à la place de sa canne. Bravant son handicap, faisant fi de la douleur, elle grimpait tant bien que mal sur le chemin rocailleux qui se perdait au-delà des derniers bâtiments inhabités du hameau. Lorsqu'elle y venait, enfant, ils étaient déjà à l'abandon, offerts aux ronces et aux curiosités enfantines. Depuis, un paysan des environs y entreposait son matériel. « Attention aux vipères ! Ne traînez pas là-bas ! » leur disait-on, à son frère et à elle. Marie n'allait pas bien loin encore, craignant de se perdre, que sa jambe la trahisse, qu'elle ne puisse plus rebrousser chemin. Au retour, il lui arrivait souvent de croiser Jef qui, mine de rien, semblait guetter chaque matin son retour, s'inquiétant peut-être de la savoir seule trop longtemps sur des chemins qu'elle ne connaissait pas... Au début, ces rencontres qui se donnaient des airs de hasard l'avaient agacée, comme si elle était en liberté surveillée et qu'elle ne puisse faire un pas dehors sans être repérée par son voisin. Mais avec le temps, elle s'y était habituée. Jef ne s'attardait jamais, se contentant de faire quelques pas en sa compagnie avant de s'éloigner, silencieux, bougon parfois, vers ses propres occupations. Si bien que les matins où elle ne le voyait pas apparaître, elle était presque déçue, comme d'un rendez-vous manqué.

Elle se risquait un peu plus souvent en ville, évitant toutefois l'affluence des samedis dans les centres commerciaux. L'ambiance qui y régnait ravivait ses mauvais souvenirs, son angoisse. Elle sursautait quand une silhouette lui rappelait celle de Bruno, elle se retournait souvent comme si elle craignait encore de le voir surgir, elle hâtait le pas malgré elle, le souffle court, en boitillant de plus belle. Et si, par le plus grand des hasards, Bruno se trouvait à passer dans cette ville pour des raisons professionnelles ? Et si un ami, un de ses collègues la repérait dans cette foule et l'avertissait ? Elle préférait s'égarer dans les ruelles escarpées du

centre historique, autour de la cathédrale, même si elle avait plus de mal à marcher, elle y respirait mieux. Malgré tout, elle retrouvait une réelle sérénité quand elle s'éloignait de Clermont pour regagner le hameau, cet univers minuscule qui était désormais le sien.

Un bouquet de roses rouges, c'est ce qu'elle reçoit dès le lendemain matin après leur soirée désastreuse au restaurant. Un bouquet d'une indécente opulence et un seul mot pour l'accompagner : « Pardon ». Marie reste interdite avec sa brassée triomphante dont elle ne sait que faire, ne trouvant aucun récipient assez grand pour l'y disposer. Elle n'a qu'un seul vase étroit dans sa chambre d'étudiante, si bien que, passée son émotion, son bouquet échoue, faute de mieux, dans le seau en plastique dans lequel elle rince sa serpillière. Après, elle se sent épuisée. Trop d'émotions contradictoires en si peu de temps. Terrassée par sa joie, elle s'affale sur une chaise et demeure immobile à contempler ses fleurs, tel une sorte de miracle, se demandant avec une soudaine inquiétude si Bruno ne va pas considérer le vilain seau en plastique, indigne de son offrande, et se mettre en colère. Elle le redoute tant qu'elle bondit de sa chaise et s'affaire à habiller le récipient à grand renfort de papier d'aluminium. Tout faire pour que ça ne recommence pas.

C'était peut-être ainsi, par ce premier réflexe de prudence, qu'elle a enclenché la mécanique infernale de leur couple.

Ce matin-là, pourtant, en s'éveillant, son désespoir de la veille a peu à peu laissé place à une sourde colère, quelque chose qui s'affirme en elle avec le sentiment d'une injustice commise à son encontre. Elle n'a rien fait pour mériter une telle humiliation. Bruno s'est conduit comme un mufle. Quelle mouche l'a piqué ? La stupeur passée, avec le recul d'une nuit de sommeil, elle se sent assez forte pour se rebeller contre lui. Assez forte pour lui

adresser des reproches. Et puis on a sonné à sa porte et, en l'ouvrant, elle s'est trouvée nez à nez avec le velours écarlate d'un bouquet de roses devant lequel sa rancune s'est transformée en reconnaissance éperdue. C'est lui qui s'excuse, mais c'est elle qui se sait pardonnée. Sa disgrâce a pris fin.

Elle rejoint Bruno le soir même au sortir de son travail où elle l'attend, fébrile, sur le trottoir, sans oser pénétrer dans le hall, incapable ce jour-là de faire la conversation à l'hôtesse ou à d'autres vendeurs qui se trouveraient à passer. Elle les connaît tous désormais, et pourtant, malgré leur attitude cordiale, elle ressent une vague impression de malaise en leur présence, comme si leur façon de lui sourire et de la saluer recelait une sorte de sous-entendu ironique, une sympathie condescendante ou un air de compassion. Elle a l'impression d'être une souris de laboratoire dont on observe le comportement en s'efforçant de ne pas trop s'y attacher, sachant qu'elle ne tiendra pas très longtemps. Elle devine leurs pensées : « Encore une ! » Pas impossible qu'ils aient lancé des paris sur la durée de sa liaison avec Bruno. Elle a bien compris qu'avant elle, il a collectionné les aventures. Peut-être même que l'hôtesse, justement... Bruno ne s'en est guère caché, et d'ailleurs, ce qu'il a vécu avant leur rencontre ne la regarde pas. Au contraire, cette réputation qui flotte autour de lui ne fait qu'accentuer le trouble de Marie ; son désir. Cette aura de séducteur semble s'exercer aussi bien sur les hommes que sur les femmes.

Au sein de son entreprise, elle devine que Bruno possède un statut particulier, qu'il est une référence, un modèle. Elle l'a constaté à maintes reprises : il suffit qu'il descende l'escalier pour rejoindre un client dans le hall d'exposition pour que l'atmosphère se modifie, que les tensions s'apaisent, que la vente potentielle devienne tout à coup une évidence, comme s'il avançait vers l'acheteur en tendant déjà son luxueux stylo-plume pour conclure l'affaire. D'où lui vient cette assurance tranquille, souriante ? A-t-il longtemps travaillé cette poignée de main qui d'emblée

semble séduire le client en le valorisant ? Lorsqu'on lui demande son secret, il répond simplement : « J'aime les gens. » Marie est convaincue qu'il dit vrai. Lors de leurs sorties, il se comporte de la même façon que dans son travail. Toujours avenant, chaleureux et facétieux, il suscite d'emblée la sympathie. Sauf la veille, au restaurant... Elle a un frisson rétrospectif en y repensant. Il la rejoint juste à ce moment-là, surgissant dans son dos pour l'envelopper de ses bras, la serrer si fort contre lui qu'elle est de nouveau au paradis.

Plus tard, dans l'appartement de Marie, ils évoquent enfin la soirée gâchée de la veille. Il se confond en excuses, se traite de tous les noms dans un accès de désespoir inattendu. Il devient une sorte de grand enfant au corps ployé, coudes sur les genoux, qu'il faut consoler, dont il faut sécher les larmes mal dissimulées derrière ses deux mains plaquées sur son visage. Elle n'a jamais soupçonné une telle fragilité dans cette solide carcasse virile. Elle l'en aime davantage, il lui semble même que, ce soir-là, ils ont franchi ensemble une nouvelle étape de leur amour, que le lien qui les unit vient, avec ce premier accroc, de se resserrer.

— J'ai été tellement injuste, j'ai honte, Marie. Comment me faire pardonner ?

— C'est déjà oublié. N'en parlons plus.

— Tu comprends, j'avais tout prévu pour fêter ton succès. Tu es si brillante. Je n'ai pas admis que tu puisses échouer... Et puis, tu semblais tellement désinvolte ! On aurait dit que tu t'en fichais. Je n'ai pas supporté.

— Je ne m'en fichais pas, Bruno, j'étais soulagée de m'en tirer aussi bien. Cette épreuve à rattraper, ce n'est rien du tout. C'est vrai que jusque-là, j'ai eu mes examens sans difficulté, mais cette année, j'ai accumulé les petits boulots. J'ai manqué de temps, d'énergie. Et puis, tu me surestimes, je ne suis pas si brillante.

— Si, tu l'es, je suis si fière de toi. C'est important, les études. Moi, je n'ai pas pu en faire. Pas les moyens.

— Ça ne t'a pas empêché de réussir.

— Ouais... Mais quelle réussite ? Celle d'un commercial ? C'est trivial, ça manque de grandeur. Toi, tu es cultivée, raffinée, on t'a appris à aimer les belles choses, à aiguïser ta pensée, à t'élever au-dessus du commun des mortels.

— Tu dis n'importe quoi, Bruno. Et puis tu es fou... Toutes ces roses, ce n'est pas raisonnable. Tu as dû dépenser une fortune.

— Quelle importance ? Je gagne bien ma vie. Quand j'étais gamin, chez moi, on ne dépensait rien. On comptait tout le temps.

Il s'interrompt, peut-être pour couper court à une certaine amertume que Marie sentait poindre et qui ne lui était pas habituelle.

— Ils faisaient quoi, tes parents ?

— Mon père travaillait en usine, et puis ça a fermé, juste avant sa retraite. Après, il est mort. Depuis, ma mère vit seule dans sa petite maison de banlieue. Elle se débrouille... Je l'aide.

C'est la première fois que Bruno évoque son enfance, ses parents. Jusque-là, Marie avait toujours eu l'impression qu'il était tombé du ciel et qu'il existait en dehors de toute cellule familiale. Elle ne s'était d'ailleurs pas vraiment souciée de savoir d'où il venait. Ils avaient vécu l'un et l'autre dans une bulle qui excluait le reste du monde.

— Je crois qu'il est temps que je te présente à ma mère, reprend-il après un silence. Tu es libre un de ces dimanches ?

Avant l'arrivée de Marie et de son fils, je ne me posais pas de questions. Je me contentais de vivre au jour le jour, d'une occupation à une autre selon des rites immuables, sans projets, sans désirs, sans même l'ombre d'un regret. L'essentiel était de remplir mes jours, d'occuper mon corps, mes mains. J'ai commencé par retaper ma bâtisse, sans hâte, sans enthousiasme, mais avec application, puis j'ai bêché le bout de terre en friche qui avait dû être un ancien jardin, et j'ai semé des graines que j'ai regardées croître d'un air indifférent. Que ça pousse ou non ne me préoccupait guère. J'étais un jardinier sans passion. C'est peut-être pour ça que ma récolte a été d'une insolente abondance la première fois, mes plantations n'avaient subi aucune pression, libres de faire comme elles l'entendaient, elles se sont épanouies. J'en ai éprouvé une certaine satisfaction. J'ai partagé mes légumes avec mes voisins qui n'ont plus guère la force de cultiver leur jardin.

C'est plus tard que j'ai décidé de me lancer dans l'apiculture. Enfant, j'avais vu faire mon père, je l'avais souvent aidé. Cette activité me plaisait. J'aimais bien les abeilles, je savais leur parler, les amadouer, m'en faire des amies. Avec moi, elles n'étaient jamais agitées, ni agressives. « Faut croire que tu as le don, disait mon père, elles te font confiance... » Ces propos me remplissaient de fierté. C'est sans doute en souvenir de ce temps-là, et surtout parce que je les savais menacées, que j'ai décidé de m'y remettre, de les défendre. Peine-Perdue est le lieu idéal. J'ai disposé mes ruches à quelque cinq cents mètres des maisons, à l'abri sous un bouquet de châtaigniers, tout au fond du hameau, là où personne ne va. Elles y sont en sécurité et me donnent un miel corsé couleur d'ambre que je vends sur les marchés. C'est par ce commerce que je conserve encore un lien avec la civilisation, c'est cet or brun qui me préserve de ma sauvagerie et de ma vie d'ermite. À part lors de mes ventes, je ne fréquente que mes voisins et le facteur à qui j'offre parfois le café. Je n'ai pas communiqué mon adresse quand je me suis installé à Peine-Perdue. Mes relations, mes collègues ? À quoi bon ? Qui serait venu me rendre visite ici ? Seule ma fille la

possède. Mais je n'en ai pas de nouvelles et n'en attends pas. Je n'attends rien.

Du moins, je n'attendais rien. Depuis que Marie s'est installée avec le gamin presque sous mon nez, quelque chose a changé au fond de moi. Cette femme-là me dérange bel et bien à cause de cette question qui me revient tel un boomerang : « Qu'est-ce qu'elle est venue faire là ? » Et moi ? Que suis-je venu chercher en achetant cette bicoque dont personne ne voulait ? Je ne me suis pas posé la question en m'y installant, mais cette femme, en agissant de la même façon, cinq ans plus tard, m'aide à réaliser ce que ma décision peut avoir d'étrange, d'incompréhensible pour un regard extérieur. « C'est qui cette femme ? C'est qui ce type ? Et ces deux vieillards oubliés ? C'est quoi cette communauté bancaire ? Il faut croire que Peine-Perdue attire des gens bizarres, des tordus. Des recalés de la vie. » C'est ce qu'on doit penser plus bas au village, même si j'ai fini par m'intégrer ici à cause du miel que je laisse en dépôt à l'épicerie.

Oui, Marie m'intrigue parce qu'elle me renvoie à mes propres énigmes, elle me touche parce que ses blessures, que je devine, répondent aux miennes, elle me ressemble parce que, comme moi, elle est venue là pour fuir sa vie d'avant. Marie m'attire pour toutes ces raisons.

Bruno présente Marie à sa mère quelques semaines plus tard, durant l'été. Un dimanche. Elle sait que pour lui, cette rencontre a valeur d'engagement. Alors qu'il lui est arrivé de convier des garçons, Jérémy notamment, à dîner chez ses parents sans que l'invitation revête une quelconque signification, il n'en va pas de même pour Bruno. Lui qui mène son existence de manière si libre et décontractée, lui qui retrousse la jupe de Marie dans la pénombre d'une ruelle, entre deux portes, se révèle presque vieux jeu sur certains

principes sans doute sacrés dans sa famille. Marie envisage l'entrevue avec le même soin inquiet qu'une épreuve d'examen, soucieuse de ne pas déplaire à la mère de Bruno et, surtout, de ne pas, par quelque faux pas, le décevoir et attiser un nouvel accès de colère. Elle a beau prétendre avoir oublié l'épisode du restaurant, il lui en reste malgré tout une vague appréhension dont elle ne prendra conscience que bien plus tard, avec le recul. Elle s'est habillée avec soin, en étudiante rangée, élégante, mais sans excès. Elle a acheté des fleurs. Bruno la détaille des pieds à la tête quand il vient la chercher avant de l'envelopper d'un regard satisfait. Il est fier, elle respire mieux.

Clémence, la mère de Bruno, n'est pourtant guère impressionnante : un petit bout de femme à l'allure malade, au regard timide, presque fuyant, vêtue ce jour-là d'une robe fade dans laquelle elle semble avoir décidé de s'enlaidir. Elle a pourtant dû être jolie. C'est d'elle que Bruno tient son teint mat, ses yeux charbon noir, sa chevelure épaisse, cet air de venir d'ailleurs. Leur ressemblance est à la fois frappante et incongrue : ce qui séduit chez Bruno devient, par une sorte d'ironie, disgracieux chez sa mère. Elle a l'air d'un fruit rabougri oublié sur son arbre. Quelque chose dans son attitude suscite l'agacement. C'est la première impression de Marie.

À l'époque de leur rencontre, elle habite encore le petit pavillon de banlieue où elle a vécu avec son défunt mari, et où Bruno a passé toute son enfance. Depuis qu'elle est veuve, elle travaille à temps partiel dans la supérette de son quartier et complète ses revenus en faisant des heures de repassage. Un petit potager dont elle est fière améliore son ordinaire. Marie comprend vite que le jardinage est sa passion. Son visage éteint s'est soudain illuminé quand elle leur a montré ses tomates, ses haricots dont elle a rempli le matin même un grand panier qu'elle compte leur donner. Tandis qu'ils cheminent tous les trois dans l'allée du potager, Marie perçoit la tension entre la mère et le fils, quelque chose qui doit leur être familier et qui façonne sans doute leurs relations depuis longtemps. Elle découvre un autre Bruno, plus raide, moins léger, comme si une lumière s'éteignait en

lui quand il retrouvait sa mère, la maison de son enfance. Il parcourt le jardin comme un chef de chantier supervise le travail effectué en son absence tandis que sa mère semble guetter, l'air inquiet, son approbation.

— Tu travailles trop dans ce jardin. Tu t'épuises. Quel besoin as-tu de tous ces légumes pour toi toute seule ?

— C'est pour te donner ! Et faire des conserves pour l'hiver.

— J'ai de quoi me nourrir, maman.

— Mais les légumes du jardin, c'est autre chose.

— Ta mère a raison, Bruno. C'est tellement meilleur.

— Le robinet fuit toujours, dit Clémence en passant à proximité d'une vieille installation destinée à l'arrosage du potager.

— Je t'avais dit de le faire changer. Et puis ce tuyau, tu vois bien qu'il est usé. Combien de fois t'ai-je dit de le remplacer ? Si tu veux, je te le paierai, dit-il en s'éloignant vers ce qui semble être un abri de jardin.

— La question n'est pas là.

— Elle est où ? Tout fonctionne de travers dans cette baraque, rétorque Bruno en revenant avec une clé à molette pour resserrer le robinet défectueux. Tiens, même les outils, ajoute-t-il en balançant l'objet dans l'herbe. Que veux-tu que je répare avec ça ?

Il s'essuie les mains l'une contre l'autre d'un geste agacé et s'éloigne l'air maussade tandis que les deux femmes le suivent en silence.

Marie n'ose plus intervenir dans une conversation qui, de toute évidence, se poursuit ainsi à chaque fois depuis longtemps. Près d'elle, elle entend Clémence qui soupire, et se contente de se tourner vers elle pour lui sourire, tenter, au moins, de tisser une complicité féminine dans le dos de Bruno.

— Je lui fais faire bien du souci, dit-elle à mi-voix, l'air coupable.

Marie est soulagée que la visite du jardin s'achève. Entre Bruno qui marche devant comme s'il avait oublié son existence et cette femme qui semble ne s'adresser qu'à son fils, elle n'est qu'une figurante de passage, elle ne trouve pas sa place.

À l'intérieur de la maisonnette où on la fait entrer, tout est figé dans une ambiance années 1970, avec papier peint à figures géométriques, grand meuble living en imitation teck qui occupe tout un pan de mur et canapé en velours râpé qui lui fait face. Entre les deux, la table est mise pour eux trois. Sur un guéridon, près d'un bouquet de roses, dans un cadre doré, un homme au sourire las semble surveiller l'ensemble. Le père de Bruno. Rien n'incite à la légèreté dans cette pièce étriquée où la présence de l'homme qu'elle aime mange tout l'espace. Rien n'y est à sa mesure.

La mère fait asseoir son fils en bout de table, en chef de famille, les deux femmes s'installent de part et d'autre, en vis-à-vis, ce qui les oblige à échanger des sourires crispés chaque fois que leurs regards se croisent. Ceux de Clémence se dérobent la plupart du temps et Marie finit par comprendre, au moment où Bruno évoque encore une fois ses études, qu'elle intimide sa future belle-mère. Ce qu'elle a pris pour une certaine froideur, ou de l'indifférence, n'est en réalité que sa crainte de ne pas être à la hauteur de la jeune femme qu'on lui présente comme une intellectuelle. Les rôles sont inversés : ce n'est pas Marie qui est soumise à une épreuve, mais Clémence, qui durant tout le repas ne cesse d'aller et venir, soucieuse que le poulet soit trop cuit, puis pas assez, jetant de fréquents coups d'œil vers son fils, craignant d'y lire une réprobation, un mécontentement. Sans doute a-t-elle reçu des consignes, car elle semble connaître les préférences de Marie en matière de pâtisserie. C'est pour elle qu'on a mis les petits plats dans les grands, qu'on a sorti la belle vaisselle, la pince à sucre et les porte-couteaux, mais c'est à son fils qu'il convient de ne pas déplaire.

Quand, à son tour, Marie emmène Bruno chez ses parents pour la première fois, il s'installe à la table familiale comme en terrain conquis. Lui aussi a apporté des fleurs pour la maîtresse de maison, une composition florale sophistiquée qu'il a dû payer très cher, et une bouteille de bordeaux pour son père, amateur de bons vins, lui expliquant qu'il l'achète auprès d'un récoltant qu'il a rencontré dans un salon et qu'il connaît personnellement. « Si ça vous intéresse, je pourrai vous en avoir. » D'instinct Bruno sait créer cette sorte de familiarité qui permet à chacun de se sentir à l'aise. À peine l'a-t-on rencontré qu'on a l'impression de le connaître depuis longtemps, un ami de longue date. Et pourtant ! Marie revoit son père chaussant ses lunettes pour examiner l'étiquette sur la bouteille, son hochement de tête silencieux tandis qu'il écoute les explications de Bruno, ce rien de réprobation dans son regard, dans sa posture qu'elle surprend, pincement au cœur, et sur lequel elle ne veut pas s'attarder. D'emblée, son futur gendre lui déplaît, trop sûr de lui, trop mûr, trop viril, pour ne pas dire macho. Il regrette Jérémy, discret et sérieux, plus jeune, moins arrogant. Il pressent dès ce jour-là que sa fille n'est plus tout à fait cette jeune femme libre et indépendante dont il est si fier.

Marie ne l'a su qu'après. Quand sa mère était venue la voir à l'hôpital.

— Ton père n'a jamais vraiment apprécié Bruno. Si seulement je l'avais écouté. Il était inquiet pour toi. S'il avait été encore là...

Il succombe à un infarctus moins de deux ans après cette première rencontre familiale à la fin de l'été, l'année d'après leur mariage, dont il désapprouvait la précipitation. Il a été le seul à table à ne pas se réjouir quand le jeune couple a fait part de ses intentions, le jour de Noël, entre la dinde aux marrons et la bûche, à ce moment du repas où chacun est rassasié, où le bon vin a déjà trop coulé dans les verres à pied. Tout le monde a

applaudi à cette annonce, sauf son père qui a simplement posé fourchette et couteau avant de prendre la parole :

— L'été prochain ? N'est-ce pas un peu prématuré ? J'aurais préféré que tu achèves d'abord ton cursus, Marie.

— Mais ça ne m'empêchera pas de le poursuivre.

— Hum ! Tu es sûre ? Tu auras peut-être d'autres choses en tête.

— Rassurez-vous, intervient Bruno, je veillerai sur elle. Il n'est pas question que Marie abandonne ses études, notre mariage n'y changera rien, je serai là pour l'encourager.

— Marie est une jeune femme indépendante, Bruno, elle n'a jamais eu besoin qu'on veille sur ses études. N'est-ce pas, ma chérie ?

— Justement, papa, inutile de te faire du souci pour moi.

— Au contraire, Marie n'aura plus besoin de ces petits boulots qui grignotent son temps, son énergie. Avec moi, elle sera libérée de tout souci matériel...

Bruno s'interrompt, conscient d'avoir blessé son futur beau-père dont la crispation ne lui a pas échappé.

— J'ai un travail stable, un bon salaire. Marie est la femme de ma vie. Le mariage est important pour moi... pour nous. Pourquoi attendre ?

— Ne sois pas rabat-joie, conclut sa mère, de toute façon, ça ne changera pas grand-chose puisqu'ils vivent déjà plus ou moins ensemble. Avez-vous déjà une date en tête ? Il faudra réserver une salle dès à présent. Je vous aiderai pour les préparatifs.

L'enthousiasme maternel a fini par balayer toutes les objections. Son père s'est rendu d'assez bonne grâce et, dans une sorte de soupir fataliste, il s'est levé pour aller chercher une bouteille de champagne.

Dans les mois qui suivent, entre ses cours, ses stages et sa relation avec Bruno, elle s'éloigne de la maison, de son père dont elle devine la défiance silencieuse envers l'homme de sa vie. Non qu'il ait jamais fait la moindre remarque, émis le moindre reproche au sujet de son futur gendre. Il est irréprochable. La réserve paternelle la blesse d'autant plus qu'elle lui semble sans objet, épidermique, injuste. Elle aurait voulu qu'il accueille Bruno, lui qui n'a plus son père, d'une accolade chaleureuse, qu'il lui tape sur l'épaule pour l'entraîner à l'intérieur de la maison, que s'instaure entre eux une complicité à la fois virile et filiale. Au lieu de quoi, son père se contente d'une poignée de main, d'un sourire pincé, d'un vouvoiement qu'il refuse d'abandonner malgré les prières répétées de Bruno. Marie lui en a tellement voulu.

— Tu ne viendras pas sur la tombe de ton père pour la Toussaint ?

À la question de sa mère au téléphone, Marie n'avait d'abord opposé qu'un silence navré, un soupir.

— Écoute, maman, je viendrai plus tard. Je n'ai pas le courage d'entreprendre le trajet en voiture, le train, c'est cher... et puis...

Et puis elle n'était pas prête à quitter son refuge pour retourner en région parisienne, pas prête à affronter les lieux d'avant, les souvenirs. La peur était encore là. Elle la sentait monter quelque part au creux de son ventre, altérant son souffle, accélérant son cœur, comme si elle venait de grimper un étage en courant. Elle s'était crue plus vaillante. La seule évocation d'un retour possible vers sa banlieue suffisait pourtant à ébranler son bel équilibre. Même la douleur dans sa jambe semblait se réveiller, un élancement soudain, une pulsation douloureuse. Son corps donnait l'alerte.

— Tu ne crains plus rien, dit doucement sa mère après un long silence.

— Non, je ne peux vraiment pas. En plus j'ai du travail. Tout un dossier à traduire. Mais Benoît sera là... tu ne seras pas seule.

— Bien sûr, ton frère vient. Mais j'aurais tellement aimé qu'on passe la journée tous ensemble. C'est la première fois que... Laisse au moins venir Lucas une partie des vacances, tu ne peux pas le couper comme ça de son ancienne vie.

— Pour Lucas, oui, je vais y réfléchir.

Elle abrégéa la conversation, raccrocha. Les échanges téléphoniques avec sa mère étaient toujours compliqués, oscillant d'une phrase à l'autre de la complicité affectueuse à l'hostilité, en passant par les sous-entendus et les insinuations. Marie y décelait toujours un reproche, une vague rancune. Elle raccrochait chaque fois sur un sentiment de culpabilité. Surtout depuis son départ, son installation au hameau qu'elle désapprouvait. Parfois, elle avait l'impression que sa mère lui en voulait d'être une femme meurtrie, une victime. Celle qu'on désigne du menton quand on la rencontre, celle par qui le désordre survient. Malgré les blessures physiques de Marie, ses séquelles, sa mère ne parvenait pas à concevoir la violence que sa fille avait subie, elle qui avait eu la vie de couple la plus harmonieuse qu'on puisse imaginer avec un mari aimant, doux, attentionné, qu'elle avait perdu trop vite. Sans doute en arrivait-elle parfois à penser, même de façon fugace, que sa fille ne tournait pas rond, qu'elle était responsable, elle aussi. Et puis de quoi se plaignait-elle ? Son homme à elle, au moins, était vivant.

Marie chassa ses pensées tordues, ses divagations. La nuit allait tomber. Une chape de nuages enveloppait la nature, les maisons voisines dont elle n'apercevait que les ombres indécises. Elle ferma les volets puis monta à l'étage rejoindre Lucas, le nez sur son ordinateur, son casque sur les oreilles, dans son monde. Il ne l'avait pas entendue venir, et elle s'attarda à

contempler sa silhouette de dos. Il avait grandi, forci, sans qu'elle s'en rende compte. Le grand air sans doute. Les épaules plus musclées, plus larges, celles d'un homme, ou presque. Il allait avoir la même carrure que son père, la même solidité. Elle posa doucement la main sur son bras, et quand il se tourna vers elle, surpris, elle retrouva l'adolescent aux traits délicats qu'elle avait envie de protéger.

— Ça va ? Tu fais quoi ?

— Des maths.

— En musique ?

— Ça m'aide...

— Mamie vient de téléphoner. Tu veux y aller quelques jours pour les vacances de Toussaint ?

— Et toi ?

— Moi, non. Ce n'est pas possible.

— Tu vas rester toute seule ?

— Je suis une grande fille, tu sais... Alors, ça te ferait plaisir ?

Il garda le silence, un de ces silences qui agaçaient parfois sa mère car il était sans fin. Il haussa finalement les épaules comme s'il n'osait pas afficher son enthousiasme et craignait de la contrarier.

— Ouais... Mais... Et si je le rencontrais ?

— C'est ce que tu souhaiterais, le revoir ? Il te manque ?

— J'en ai rien à foutre de lui, finit-il pas répondre avant de remettre son casque sur ses oreilles.

À Peine-Perdue, on passe son temps le nez collé au carreau, à regarder au loin, vers le chemin qui monte chez nous, puisque les façades de nos maisons sont toutes plus ou moins tournées vers ce serpent de terre battue qui nous relie, d'un cahot à l'autre, au monde extérieur. J'ai remarqué ça, dès qu'on est désœuvré, on regarde de ce côté-là, comme si on attendait tous quelque chose ou quelqu'un. Le facteur chaque matin, le médecin quelquefois, mais à part ça... Je n'échappe pas à cette étrange manie. On n'attend rien, mais il faut croire qu'on espère quand même. Baptiste surveille nos allées et venues, les miennes exclusivement avant l'arrivée de Marie. Amélie, la visite hypothétique de son fils parti à l'étranger dont elle est sans nouvelles à part une ou deux cartes postales qui jaunissent sur un coin de son buffet. Depuis que j'habite là, je ne l'ai jamais vu, ce fils, mais sa venue semble toujours imminente dans le regard de sa mère, un peu comme s'il était juste parti acheter du pain.

Marie aussi semble soumise à cette sorte d'attraction magique, cet appel de l'extérieur qui sans doute est instinctif, machinal. En tout cas, quand je passe devant sa fenêtre, je la surprends souvent ainsi, en sentinelle derrière sa vitre. Aussi, chaque fois que je frappe à sa porte et que nous échangeons quelques mots sur le seuil, il suffit d'un bruissement du vent, d'un ronflement de moteur au loin pour que son attention se tourne soudain vers le chemin. Mais son regard à elle est différent des nôtres, inquiet. J'ai toujours l'impression qu'elle monte la garde, qu'elle redoute quelque chose. Il semble que pour elle, rien de bon ne puisse surgir, venant de là.

Pour les vacances d'automne, Lucas est parti. « Chez sa grand-mère », m'a-t-elle précisé, en revenant de la gare où elle venait de le conduire. Elle semblait désespérée, je lui ai offert un café, elle a accepté.

C'était la première fois qu'elle entrait vraiment dans ma maison, elle n'en avait guère franchi que le seuil jusque-là, toujours pressée, l'air de craindre

qu'on referme la porte derrière elle. Elle a regardé autour d'elle, mon vieux canapé cuir, le plaid informe roulé en boule sur lequel je me vautrais, mon bureau couvert de papperasse, de livres et de poussière, de cendriers pleins de mégots, ma table où traînaient encore les miettes de mon petit déjeuner, et la cafetière allumée en permanence où le café, à force, exhalait une odeur de réchauffé qui, à moi, me plaisait. Elle a aussi jeté un coup d'œil furtif sur les photos, posées sur ma cheminée, celle de Magalie, enfant, celle de ma femme, Sylvie. Mais elle n'a rien osé demander.

— Ma fille et mon épouse. Décédée. Un cancer.

— Je suis désolée, je ne savais pas.

— Presque sept ans déjà. Je vais faire du café frais. Il revient quand, Lucas ?

— Juste avant la rentrée. C'est gentil de l'emmener au collège. Il s'entend bien avec vous, je crois. Il est un peu sauvage pourtant.

— Moi aussi. Ça tombe bien. C'est un gentil gosse.

— Oui, mais je m'inquiète pour lui, surtout quand il s'éloigne.

— Que craignez-vous, Marie ?

J'ai dû poser la question à la manière du flic que j'étais, avec ce ton pressant qui était censé provoquer la confiance ou l'aveu, car elle a eu un léger sursaut, un mouvement de repli sur la chaise où je l'avais invitée à s'asseoir. S'il s'était agi d'un interrogatoire, je me serais rapproché d'elle et j'aurais répété ma question un peu plus doucement pour ferrer sa réponse. Là, je n'ai plus rien dit et je suis allé chercher le café.

— Je sais, ai-je repris, c'est dur d'élever un enfant seul. Son père... il y a longtemps que... c'est arrivé ?

— Que c'est arrivé ? répéta-t-elle l'air soudainement hostile.

— Son décès ?

— Mais le père de Lucas n'est pas mort.

— Ah ? Pardon.

Je l'ai vu blêmir, se raidir. J'ai bafouillé que c'était en évoquant son départ pour les vacances, supposant que, peut-être, il allait chez son père, que...

— Il vous a dit ça ?

— Vous savez, les ados...

— Son père est bien vivant, mais nous sommes divorcés et Lucas n'est plus en contact avec lui.

— Je vois. Désolé, je ne voulais pas être indiscret.

— Et vous, Jef ? Je ne savais pas que vous aviez une fille, elle est mignonne.

— C'est une jeune femme maintenant, elle aura 30 ans l'an prochain. Je ne l'ai pas vue depuis cinq ans. Je ne fais plus partie de sa vie, je crois.

— C'est triste. Vous n'avez pas cherché à vous rapprocher d'elle ?

— Je n'ai pas été un très bon père, Marie. C'est à elle de décider.

Elle tenait sa tasse de café à deux mains et soufflait dessus pour le refroidir, elle a hoché la tête puis elle a laissé errer son regard vers la fenêtre.

— Ici, à Peine-Perdue, les chagrins s'envolent... C'est ce que je croyais quand j'étais petite.

— C'est pour ça que vous êtes revenue ici ?

— Peut-être...

Il a plu, le jour de leur mariage. Un orage violent avec bourrasques éclate au sortir de la cérémonie, bousculant le barnum et les nappes blanches dressées dans le parc où doit se tenir le vin d'honneur. On se rapatrie en catastrophe dans une salle exiguë où l'on s'entasse tant bien que mal dans le désordre et le brouhaha. La traîne de la mariée est souillée de boue et quelqu'un dans la cohue finit par marcher dessus. « Mariage pluvieux, mariage heureux ! » Le slogan marquera ce fameux jour. Marie et Bruno ont bien dû se l'entendre répéter une cinquantaine de fois. Si le dicton avait dit vrai, ils auraient eu du bonheur jusqu'à leurs noces d'or. Avec le recul, Marie se demandait au contraire si cette colère du ciel n'était pas un mauvais présage.

Ce jour-là, dans cette salle de fortune aux murs jaunes, ils promènent l'un et l'autre leurs sourires crispés de groupe en groupe parmi leurs nombreux invités ; lui, ligoté par la prestance de son costume noir, se frayant, agile, un chemin dans la foule ; elle, à la traîne – c'était le cas de le dire –, entravée dans sa robe encombrante, qui s'efforce de le suivre. Entre eux, le malaise. Bruno s'est enfermé dans une rage d'autant plus violente qu'elle est contenue, silencieuse. À quelques pas de lui, elle a soudain cessé d'exister quand le déluge s'est abattu sur le raffinement des tables fièrement dressées, quand le vent s'est engouffré tel un malotru sous les nappes immaculées et que l'échafaudage subtil des petits fours s'est échoué sur la pelouse. Elle l'a vu blêmir parmi les cris, les rires, les bousculades des invités qui rejoignent, verre à la main, le refuge de cette salle sans âme à l'acoustique assourdissante.

Cet endroit qu'elle avait choisi, elle ! Éblouie par le charme romantique du parc, elle n'a jeté qu'un regard distrait sur la salle de réception vieillotte et exiguë qui ne serait, selon elle, qu'un abri qu'ils n'avaient guère de chance d'utiliser en plein été. Elle n'avait rien imaginé d'autre qu'un grand soleil éclatant pour le « plus beau jour de sa vie ». Comme si la perfection

d'une lumineuse journée de juillet était comprise dans le forfait ! Bruno, plus pragmatique, avait préconisé un décor sans doute moins poétique, mais qui offrait l'élégance confortable et bourgeoise d'une immense terrasse couverte s'ouvrant sur une cour fermée qu'elle avait trouvée austère. Au moment du choix final, elle avait eu gain de cause avec l'illusion que son futur mari s'était incliné de bonne grâce, soucieux de lui faire plaisir, approuvant même son optimisme : « Bien sûr qu'il ferait beau ce jour-là. »

Mais les choses ne se passent pas comme prévu. Elle comprend tout de suite, en observant le visage impénétrable de son mari, qu'il la tient pour seule responsable des dégâts, du gâchis, du décor pitoyable qu'elle leur inflige par ses choix inconsidérés. Autour d'eux, le champagne aidant, on prend les choses du bon côté, on rit des conséquences de cet orage, des chapeaux de travers, des pieds trempés dans les sandales, des maquillages et coiffures ravagés, des robes humides moulant un peu trop la silhouette des femmes, de cette odeur de chien mouillé que chacun traîne derrière soi. Le déluge a eu raison de la bienséance guindée observée d'ordinaire par les invités à ce stade de la journée. Une ambiance décontractée règne déjà autour des mariés. Au lieu de s'en réjouir, Bruno a l'air de porter un regard vaguement dégoûté sur cette assemblée qu'il doit juger vulgaire, indigne, tandis qu'il affiche un sourire mécanique de commande. Lui, si convivial d'ordinaire, la plaisanterie aux lèvres, la bouteille à la main. On met sa soudaine réserve sur le compte de l'émotion. « Alors mon vieux, lui dit-on en lui tapant sur l'épaule, histoire de le dérider, déjà des regrets ? »

Elle, Marie, elle le regarde, lui, elle accorde son attitude à celle de Bruno, épousant sa raideur, copiant son sourire, guettant sur son visage l'ébauche d'une éclaircie, quémendant des yeux la fin de sa disgrâce, l'heure de son pardon. Qui ne vient pas.

Le jour de son mariage, elle subit jusqu'à la fin de la nuit la froideur de l'homme qu'elle vient d'épouser. Froideur indétectable puisqu'il s'applique ensuite à la camoufler derrière une amabilité sans faille envers ses invités,

une attention de tous les instants. Qui, dans le tourbillon de la fête, s'est rendu compte qu'il n'a pas adressé un seul mot, un seul geste tendre à son épouse ? Marie, complice, entre dans son jeu, se dépense en allées et venues auprès des convives, de table en table, s'assurant que le buffet est bien garni, les boissons toujours fraîches, ses consignes respectées.

Sauver les apparences, sourire fixé sur ses lèvres, à refouler ses larmes, à simuler la joie sans que personne ne semble percevoir son malaise derrière sa suractivité. Vers la fin du repas, alors qu'elle se force à ingurgiter le contenu de son assiette, elle lève soudain les yeux vers son père qui la fixe à l'autre extrémité de la pièce. Elle lui sourit, mimant de ses deux mains appliquées contre sa joue inclinée le geste de celle qui tombe de sommeil. Si quelqu'un parmi toute l'assemblée a perçu sa détresse, c'est sans doute son père. Après le dîner, elle réussit à s'isoler un moment dans la « chambre nuptiale » au premier étage de la salle de réception. Elle a prétexté la fatigue, ses chaussures qui lui blessent les pieds pour justifier une absence un peu trop prolongée, baisser la garde. Elle laisse couler ses larmes tandis que les flonflons de la soirée dansante lui parviennent en sourdine. Notes exotiques d'un quelconque tube de l'été. Voix braillardes qui reprennent en chœur « tomber la chemise ». Quand elle est apaisée, elle passe dans la salle de bains, calme en les tamponnant d'eau froide ses paupières encore gonflées, se remaquille avec application, rattrape quelques mèches égarées de son chignon, se redresse, demeurant bien droite devant la glace, respire un grand coup. Prête.

En bas, la fête continue, mais l'ambiance déjà s'effiloche. Certains invités ont déserté la piste de danse pour aller se rafraîchir au cœur de la nuit, d'autres s'affalent çà et là, cravates et mines défaites, tandis qu'un standard de jazz déroule ses notes envoûtantes pour deux couples enlacés dans la pénombre. Elle trouve Bruno à l'autre bout de la salle, au centre d'un groupe formé par ses amis et collègues masculins assis en rond comme pour une réunion de travail improvisée. Clope au bec, il tient une bouteille de champagne dont il sert chacun de ses invités à la ronde, avant de vider le

reste dans son verre qui déborde sans qu'il se soucie du liquide qui dégouline sur ses chaussures. Il voit Marie apparaître, se redresse et, de loin, lève sa coupe pour lui porter un toast. « À nos amours ! » Il a trop bu. Pas vraiment ivre, car son grand corps tient bien l'alcool, mais elle comprend que, pour le reste de la nuit, ses copains seront le rempart idéal contre une éventuelle tentative de réconciliation.

Elle regagne seule la chambre nuptiale où elle finit par s'endormir, bercée par les derniers échos de la soirée. Bruno la rejoint au petit matin, teint hâve, chemise ouverte sur le torse. Elle l'observe les yeux mi-clos alors qu'il s'approche du lit. Quand il se penche au-dessus d'elle, elle ne bouge plus, attentive à feindre un sommeil tranquille tandis que son cœur bat à tout rompre. Elle entend sa respiration à lui, elle sent son souffle, son odeur de transpiration mêlée à celles de l'alcool et du tabac, ce parfum de débauche qui la trouble toujours. Elle l'entend marmonner sans comprendre au juste les mots qu'il prononce, mots d'amour ponctués d'injures, entre désir et colère, puis, avec brusquerie, il rejette le drap qui la couvre et s'écroule contre elle comme on se rend. Plus tard, il pleure, la tête sur la poitrine de Marie, ses larmes à lui coulant sur son sein nu. Attendrie, elle songe alors qu'elle a épousé un enfant caché dans un corps d'homme.

Ça lui allait bien, à Marie, de sourire.

Alors qu'elle s'apprêtait à partir, après avoir bu son café, je lui avais soudain proposé de m'accompagner en ville où je devais vendre mes pots de miel sur un marché de produits du terroir.

— Ça vous dirait de jouer à la marchande ? Ça vous changera les idées, Marie, puisque Lucas est absent.

J'empilais les arguments pour venir à bout de son silence. Finalement elle a cédé sur un « après tout, pourquoi pas » qui en disait long sur ses réticences.

Le lendemain était une journée froide et ensoleillée. Elle avait enfilé sa parka, son bonnet, des gants de laine, et nous étions partis avec notre chargement dans le coffre. Son boitillement, ce matin-là, était à peine perceptible, sa démarche plus légère. Elle a balancé sa canne sur le siège arrière avec désinvolture. Je ne l'avais jamais vue aussi détendue, et j'ai pensé que j'avais bien fait de l'inciter à m'accompagner.

Oui, ça lui allait bien de sourire. Timide avec les premiers clients, elle s'était vite prise au jeu et vendait mes pots de miel avec une énergie joyeuse tandis que je l'observais du coin de l'œil, négligeant mon commerce. Parfois, elle se tournait vers moi entre deux visiteurs pour quêter mon approbation et je lui répondais d'un pouce en l'air complice. Un vieil habitué me complimenta sur ma nouvelle vendeuse, me demandant si c'était ma fille. Pris au dépourvu, me rappelant soudain qu'elle aurait pu l'être, je marmonnai que oui. L'homme était un bavard et c'est pendant qu'il me racontait ses misères qu'il a dû se passer quelque chose.

Quand, à nouveau, je me suis tourné vers Marie, le sourire sur son visage avait disparu, ses gestes étaient devenus lents, ses mains molles, tremblantes. Elle avait soudain l'air d'avoir froid, elle avait relevé son col de fourrure, enfoncé son bonnet sur ses yeux et se tenait en retrait, le nez baissé sur mes pots de miel dont elle ne vantait plus la qualité. Était-elle souffrante ? Avait-elle reçu un coup de téléphone, un message ? Avait-elle vu quelque chose ou quelqu'un dans cette foule qui l'avait contrariée ?

— Ça va Marie ?

Elle me répondit que oui, juste un peu de fatigue. Je lui ai tendu un gobelet de café chaud, et lui ai proposé d'aller se reposer dans la voiture.

Elle avait bien travaillé, le marché tirait à sa fin, je pouvais continuer seul. Elle m'a obéi sans un mot. Le cœur n'y était plus, ni le sien ni le mien. Les badauds étaient plus rares, si bien que j'ai vite remballé mon matériel pour aller la rejoindre. J'avais prévu de l'emmener déjeuner dans un troquet où j'avais mes habitudes, mais j'ai senti qu'il valait mieux renoncer.

— Vous voulez rentrer chez vous ?

— Si ça ne vous ennuie pas trop, oui, je veux bien. Je suis désolée.

— Quelque chose qui ne va pas ?

— Seulement ma jambe qui me fait mal, ça va passer.

— C'est de ma faute, je n'aurais pas dû vous faire travailler.

— Vous n'y êtes pour rien. Je me suis bien amusée. Merci, Jef.

J'ai démarré et nous avons fait le chemin retour sans parler. Elle avait le visage tourné vers la vitre, les mains crispées sur les genoux. Je n'étais pas convaincu par son explication, mais je ne voulais pas poser de questions. J'en avais posé toute ma vie face à des visages hostiles. Trop de questions... Quelque chose ou quelqu'un l'avait bouleversée sur le marché. J'en revenais toujours à la même conclusion : elle avait peur.

Je retrouvais son regard des premiers jours, celui qui m'avait frappé, parce que c'était le même que celui d'une junkie, la femme d'un trafiquant que nous avions interrogée puis relâchée en espérant qu'elle nous mènerait vers son homme. Je la revois de l'autre côté du bureau, recroquevillée sur sa chaise, à me fixer par en dessous avec ce mélange de timidité et de défi et cette peur animale au fond des yeux... Quelques mois plus tard, on l'avait retrouvée morte au fond d'une cour, salement amochée. À peine 20 ans.

Quand je me suis engagé dans notre sentier de Peine-Perdue, Marie m'a paru plus sereine, soulagée. Et moi aussi. J'ai chassé mes vilains souvenirs... Elle a ouvert la portière, récupéré sa canne à l'arrière, m'a remercié d'un signe, d'un sourire, avant de se diriger vers sa maison. Il m'a

semblé que son boitillement était plus prononcé, sa démarche plus lourde. Elle est entrée chez elle sans même se retourner et la porte s'est refermée dans un claquement sec.

Marie avait froid. Elle remit une bûche dans le poêle qui tempérerait toute sa maison, en songeant que le coffre où elle les entassait se vidait trop vite à son goût. Il lui faudrait les économiser. L'hiver n'avait pas commencé. Elle avait sous-estimé la rudesse des premiers frimas auxquels elle n'était pas accoutumée. Mais la température n'était pas seule en cause ; quand l'angoisse la saisissait, elle devenait frileuse, comme si son corps traduisait ses tourments ou les détournait. Elle avait frissonné ainsi à chaque veille d'examen, à chaque rentrée des classes lorsqu'elle était enfant. Et maintenant. Il lui semblait parfois que le froid entraînait chaque jour un peu plus dans sa chair, jusqu'à atteindre ses os.

Elle avait eu tort d'aller en ville. Cette escapade avec son voisin lui avait paru amusante, anodine. Jouer à la marchande lui avait plu. La journée avait bien commencé sous le soleil hivernal. Il avait suffi qu'un visage surgisse dans la foule anonyme. Un visage de sa vie d'avant et son monde s'écroulait. Il ne fallait pas baisser la garde !

Elle tenta de se raisonner, maintenant qu'elle était à l'abri entre ses quatre murs, hors d'atteinte. Elle était presque sûre qu'Alexia ne l'avait pas repérée, surtout emmitouflée comme elle l'était, col relevé, bonnet enfoncé jusqu'aux yeux. Presque sûre, mais pas entièrement. Leurs regards s'étaient accrochés une fraction de seconde. Alexia ! Secrétaire de direction, démarche altière, bottes, gants de cuir et manteau noirs, de marque, rehaussant la blondeur de sa chevelure. Elle dénotait parmi ces badauds en jeans et doudounes. Que faisait-elle là ? La probabilité pour qu'une collègue

de travail de Bruno se retrouve sur un marché un dimanche à Clermont-Ferrand était faible, et pourtant... Elle se souvint alors que la jeune femme était originaire de la région, que ses parents devaient habiter quelque part en ville. Le week-end de la Toussaint, la plupart des gens ne retournaient-ils pas dans leur famille ? À bien y réfléchir, le fait de la rencontrer n'était pas si improbable, le hasard pas si grand, le monde tout petit. Bien trop petit pour qu'elle s'y sente en sécurité. Irait-elle à l'autre bout du monde que le danger serait toujours là.

Alexia ! Marie avait toujours senti chez elle une hostilité rampante. Chaque fois qu'elle s'était rendue au travail de Bruno et que, parvenue à l'étage sur lequel régnait la secrétaire, elle se heurtait à sa présence, voix feutrée, condescendance courtoise, elle se savait en territoire ennemi. Pourquoi ? Elle l'ignorait. Sans doute pour la seule raison qu'elle était l'épouse de Bruno, l'intruse qui venait déranger son mari au bureau, une rivale, peut-être. Marie s'était toujours demandé si Bruno avait eu une aventure avec elle. Il l'aimait bien et ne s'en cachait pas. Plusieurs fois, il l'avait invitée avec un groupe de collègues pour un barbecue à la maison. Marie s'était toujours efforcée de faire bonne figure, mais l'autre s'obstinait à lui battre froid, jalouse, peut-être, lui enviant son bonheur, son homme. Bruno, toutes les femmes l'adoraient. Et elle, Alexia, elle avait témoigné en sa faveur, glissant vers Marie son regard accusateur, étalant son indignation pour appuyer ses dires. Le pire, c'est qu'elle était sincère, qu'elle avait dit sa part de vérité : « M. Casal a toujours eu une conduite irréprochable, pas un geste déplacé, un patron respectueux et courtois, toujours soucieux du bien-être de chacun, toujours aimable et d'humeur égale. » En dix ans dans l'entreprise, elle ne l'avait jamais vu s'emporter. Et tous les collègues avaient témoigné en ce sens, soulignant en creux leur sentiment d'incrédulité face aux accusations dont Bruno faisait l'objet. « Personne n'aurait pu se douter, non. »

Si Alexia avait reconnu Marie au marché, elle représentait un danger : nul doute qu'elle s'empresserait de le répéter à Bruno en rentrant. Peut-être

même qu'elle l'avait déjà appelé. L'étau se resserrait. Combien de temps lui faudrait-il alors pour découvrir sa cachette ? Une question de jours. Il finirait bien par songer à la maison du hameau, vague souvenir dans sa mémoire indifférente. Il avait sûrement oublié le nom du village voisin, celui du lieu-dit Peine-Perdue, la direction à prendre, mais il chercherait, avec méthode et patience, il chercherait.

Non, Alexia n'avait pas pu la reconnaître : bonnet enfoncé jusqu'aux yeux, col de la parka relevé. Rien qu'un visage entrevu dans la foule. Et puis Marie avait changé, maigri, vieilli, sans doute. Une chance sur mille qu'Alexia ait pu la reconnaître. La preuve, pas un sursaut, pas une étincelle dans ce regard qui un instant s'était fixé sur elle. La belle Alexia avait disparu dans la foule sans s'attarder, sans se retourner. Le doute ne l'avait même pas effleurée. Mais peut-être plus tard, en y repensant... Comment savoir ? Une chance sur mille.

— Tu es content de tes vacances ?

— Ouais, c'était cool !

— Tout s'est bien passé ?

Lucas comprit que le « tout » de sa mère contenait son angoisse et les sous-entendus concernant son père. Désormais, on ne parlait de lui qu'à demi-mot, sans le nommer, en disant « il, lui ». Le simple fait de l'appeler « papa » ou « Bruno » risquait de ranimer la flamme de leurs sentiments et de lui rendre son statut, son épaisseur ; le pouvoir qu'il avait sur eux. Et puis ça faisait trop mal d'associer le mot « papa » à celui de sa violence. « Il » était un autre, cette part étrangère que Lucas ne voulait pas connaître, celle du « méchant ». Mais ça, c'était un mot qui appartenait à l'enfance,

comme le grand méchant loup, celui des trois petits cochons qui tombe dans la marmite ; mot dépouillé de sa force originelle. « Méchant » ne correspondait pas aux images qui rôdaient encore dans sa tête, celles que la psychologue avait voulu lui extirper, juste après. Parfois, mentalement, il l'appelait « le salopard », pour se défouler, comme on donne un coup de pied dans un caillou. Mais il n'y avait pas de mot approprié pour désigner celui qu'il considérait comme un salaud mais qui demeurait – à défaut d'être un papa – son père. Il n'y a pas de mots pour tout. C'est pourquoi, la plupart du temps, il préférait garder le silence. À la question de sa mère, il marmonna une vague réponse qui pouvait passer pour un oui. Oui tout s'était bien passé... Déjà qu'il lui trouvait une petite mine, les traits tirés, Lucas n'allait pas l'inquiéter.

D'ailleurs, il n'était sûr de rien. À force de le mettre en garde, sa mère l'avait peut-être rendu fou.

Le début de son séjour avait été parfait : mamie aux petits soins, l'arrivée de son oncle et de sa tante, la journée passée avec Manon, le ciné, les balades en ville, l'agitation citadine qui, malgré tout, lui avait manqué. Le jour de la Toussaint, cependant, il avait fallu aller au cimetière, un grand cimetière de banlieue, si grand que, seul, il n'aurait jamais pu retrouver la tombe de son grand-père qu'il n'avait jamais connu, mais où, pourtant, on venait chaque année se recueillir en famille. Maman absente pour la première fois... Et mamie qui faisait sa tête des mauvais jours, tentait de cacher sa contrariété derrière ses pots de chrysanthèmes et s'énervait à en défaire les emballages de cellophane, le tout dans l'ambiance morose d'une brume souillée de pollution. On venait toujours là en fin de matinée, avant le repas familial, avec le rosbif qui attendait tout prêt dans son plat pour être enfourné dès leur retour. Pour passer le temps, Lucas rôdait dans l'allée à lire les inscriptions sur les tombes, et c'est à ce moment-là qu'il l'avait aperçu, de loin, à demi dissimulé derrière une stèle. Ou cru l'apercevoir.

Plus il y repensait, moins il était sûr. L'image au départ bien nette se défaisait chaque fois qu'il tentait de reconstituer son souvenir précis. S'il en croyait l'intensité de son émotion, l'affolement de son rythme cardiaque, c'était forcément lui, lui qui les épiait de loin. Lucas sentait sa présence comme si quelque chose de lourd s'était posé sur sa poitrine, une main sur son épaule. Une joie sombre se mêlait à sa peur, il le comprit quand la sensation se dissipa, et qu'il en fut à la fois soulagé et déçu. Plus personne. Lucas était de nouveau seul, abandonné. Il en garda toute la journée une sensation de malaise, de désarroi. À maintes reprises, il se posta à la fenêtre pour surveiller la rue. Son père n'avait plus le droit de s'approcher d'eux, ni du domicile de sa grand-mère, mais il savait parfaitement que la visite annuelle au cimetière était un rite immuable, qu'il avait de bonnes chances de les y apercevoir, d'y retrouver leurs traces. Peut-être n'avait-il pas de mauvaises intentions, peut-être qu'il les aimait malgré tout. Peut-être que son père l'aimait, lui ; qu'il l'aimait assez pour prendre le risque de s'approcher pour le voir, malgré l'interdiction qui lui était faite, le risque encouru. Peut-être avait-il changé pour de bon. Le cœur de Lucas oscillait ainsi entre rejet et pardon, dégoût et attirance, rupture et réconciliation. Parfois, la colère envahissait tout, il avait envie de donner un grand coup de pied dans sa vie, de se barrer loin, de tirer un trait sur cette partie de son existence. En finir avec ces tiraillements de l'âme.

Le lendemain, jour de son départ, il crut à nouveau apercevoir son père à la gare de Bercy, juste avant de reprendre son train. Une silhouette entraperçue dans la foule, un mouvement fugace pour s'y fondre avant de disparaître à nouveau, mangé par le flot des voyageurs. Lucas avait eu beau se tordre le cou, scruter les visages anonymes, il ne l'avait pas revu. Sa grand-mère n'avait rien remarqué. Neutralité bienveillante, silence complice ou volonté de nier la réalité, comme la veille dans le cimetière, il n'avait rien dit. Son silence obéissait à un certain goût du secret, un désir d'intimité : si c'était bien son père qu'il avait vu, cette réalité n'appartenait qu'à lui. Il ne voulait confier ni le manque ni la peur qu'il avait de lui.

Perdu dans ses pensées, Lucas se rendit compte que sa mère le fixait avec insistance. Elle avait dû flairer quelque chose sur son visage. Un instant, il eut la tentation de tout lui dire, mais il se retint et se contenta, pour effacer toute trace suspecte de préoccupation, de lui sourire, de lui dire qu'il avait faim.

Après leur mariage et un rapide voyage de noces en Italie, le quotidien de Marie et Bruno s'organise. Elle quitte son minuscule studio pour s'installer dans son appartement à lui, un trois-pièces assez spacieux où il lui octroie la chambre d'amis pour qu'elle installe son bureau d'étudiante. Elle pourra y achever son cursus universitaire en toute sérénité. Lui, il a déplacé le sien dans un coin du salon. Il a tout aménagé, une surprise : meuble fonctionnel avec plateau en verre fumé, lignes épurées, fauteuil de cuir noir pivotant, étagères assorties, sofa jonché de coussins pour les moments détente, tapis aux motifs colorés pour réchauffer le tout.

— Tu seras bien là, dit-il en l'allongeant sur le sol, mais aujourd'hui pas question d'y travailler, ajoute-t-il en relevant sa robe.

Bruno a tout prévu, dans les moindres détails, pour qu'elle étudie dans de bonnes conditions. Pourtant, Marie ne se plaira jamais dans cette pièce. Tout est trop neuf, trop chic, trop parfait. Elle regrette sa vieille table de récupération et le fatras qu'elle pouvait entreposer dans son unique tiroir, le secrétaire années 1960, récupéré dans une brocante, qu'elle avait repeint selon sa fantaisie, et qui grinçait quand on l'ouvrait, le tabouret où elle entassait des piles de livres dans un équilibre précaire qui parfois s'écroulait. Là, rien ne grince, rien ne s'écroule, rien ne respire. Aucun chaos ne peut survenir, tout est conçu pour l'alignement et l'ordre. Elle y

étouffe. Bruno, quand il lui rendait visite auparavant, lui reprochait souvent son fouillis, sa table de travail encombrée, ses livres ouverts posés à même le sol, un éventail de dossiers éparpillés autour d'elle. Sa chambre d'étudiante était si exiguë qu'elle n'avait qu'à tendre la main pour attraper celui qu'elle cherchait. Le désordre n'était qu'apparent. Elle régnait sur ses papiers comme sur un empire minuscule et Bruno, quand il l'y rejoignait, avait toujours l'impression d'être un intrus. Il avait estimé qu'elle était à l'étroit ; là, en l'occurrence, elle est perdue dans un espace trop grand pour elle où les dossiers au garde-à-vous sur les étagères lui échappent. Elle n'y trouve pas sa place, mal à l'aise, malgré le confort du fauteuil cuir censé ménager son dos. Elle s'y sent coupable chaque fois que son laisser-aller naturel reprend le dessus. Alors elle range, elle empile, elle classe. Pour faire plaisir à son mari, pour être à la hauteur, pour mériter le confort qu'il lui offre, quitte à sacrifier le sien. Le bureau de Marie devient une sorte de sanctuaire, ses études, une mission sacrée.

Elle a été admise en master de relations internationales et le faux pas de l'épreuve non validée à ses examens qui avait déclenché la colère de Bruno est désormais balayé. Elle est remontée sur son piédestal, admirée, encensée, traitée comme une reine parce qu'elle suit ses cours à la Sorbonne. Curieusement, il n'a jamais éprouvé le moindre complexe vis-à-vis d'elle. Au contraire, il se nourrit de sa réussite, il en jouit par procuration. Alors, tout recommence comme au printemps : l'emploi du temps rigoureux, les sorties réduites, le sommeil surveillé, l'interdiction de perdre son temps avec le moindre petit boulot. Marie est également dispensée des tâches domestiques : courses, repas, ménage, tracas administratifs. Il se charge de tout. Il finance tout. Parfois, quand ils vont dîner chez ses parents, Bruno ne cesse de rassurer son beau-père : « Vous voyez, Pierre, je la protège, votre fille. Je fais tout mon possible pour qu'elle ne soit pas perturbée par notre vie conjugale, ne vous inquiétez pas, je veille sur elle. » Pierre opine d'un signe de tête, mais son silence semble toujours exprimer une réserve, une défiance. Sa mère, au contraire, ne tarit

pas d'éloges sur les attentions de son gendre. « Il prend bien soin de toi, tu en as de la chance ! » Marie sourit, pose sa main sur celle de Bruno tandis qu'il lui caresse la joue. Leur bonheur s'étale comme une nappe un peu trop blanche à la table familiale.

La semaine, en dehors de ses cours, Marie s'enferme donc sagement dans sa pièce au fond du couloir, s'installe à son magnifique bureau, bien calée dans le fauteuil cuir dont le pivotement entretient sa paresse, et ne parvient pas à y travailler ; pas vraiment. Les premiers jours, elle pense qu'il lui faut se remettre dans le bain, oublier les vacances, le soleil d'Italie, l'euphorie du mariage et de la lune de miel. Mais le temps passe, et l'automne s'installe en même temps que son angoisse chaque fois qu'elle franchit le seuil de son bureau. Le silence l'opprime. Bruno a pensé à tout, sauf à installer sa minichaîne stéréo, toujours entreposée dans le placard de l'entrée, devenue inutile et obsolète comparée à l'équipement sophistiqué qu'il possède déjà. Marie a toujours aimé travailler en musique, mais elle n'ose pas brancher l'appareil dans son bureau. « Ta chaîne ? Juste bonne à jeter, le son est pourri ! » a-t-il répondu quand elle a abordé le sujet, un soir au dîner. Elle a donc renoncé à la musique, estimant qu'il n'a pas tort : le silence vaut mieux qu'un son médiocre.

Marie est donc confinée comme une convalescente dans une chambre aseptisée : du silence, du repos, du sommeil ; ou une sportive de haut niveau soumise à son entraîneur. Depuis le début de sa scolarité, Marie a toujours été studieuse, le nez collé à ses livres et cahiers dont ses parents, parfois, l'obligeaient à se détacher pour prendre l'air. En période d'examens, elle était capable de réviser des heures durant sans se fatiguer, ni se déconcentrer. Mais toujours seule et dans un esprit d'indépendance, incapable de s'astreindre à une discipline de groupe. Avec Bruno, ce qu'elle a gagné en confort, elle l'a perdu en liberté. Avant, elle pouvait passer une nuit blanche à travailler, et le lendemain traîner en ville, voir des amis si l'envie l'en prenait. Là, elle est coupée du monde, ses amis, elle ne les voit plus. Quant aux petits boulots dont il entend la dispenser, elle y puisait une

respiration nécessaire, une ouverture sur le quotidien qui lui avaient toujours permis de trouver un équilibre. Avec le recul, elle ne s'expliquait toujours pas pourquoi, elle n'avait jamais osé lui avouer ces choses-là, pourquoi elle avait d'emblée accepté une règle du jeu qui ne lui convenait pas. La peur, déjà ?

Tout au début de leur mariage et guère après cette rentrée universitaire, un soir, elle tente pourtant d'imposer sa liberté. Un après-midi où elle n'a pas cours, au lieu de rentrer directement, elle va faire des courses, décidant sur un coup de tête de leur préparer un dîner en amoureux. Tout ça parce qu'en passant devant un magasin de décoration, elle a repéré une jolie nappe en promotion. Elle l'achète, ainsi que des bougies pour la touche de romantisme, puis le menu qui va avec : saumon fumé et cassolettes de fruits de mer qu'elle cuisinera elle-même, d'après une nouvelle recette repérée dans un magazine, quelques mignardises pour le dessert, et le tour sera joué. Revenue à l'appartement, elle s'amuse comme une petite fille avec sa dînette et quand tout est prêt – table dressée, jolie robe enfilée, musique en sourdine –, elle attend avec une joyeuse impatience le pas de Bruno sur le palier, puis le tintement de ses clés dans la serrure.

Un peu plus tard que prévu, elle entend enfin les bruits familiers. La porte qui se referme dans un claquement, les clés jetées dans le vide-poches, le manteau qu'il accroche dans l'entrée, et lui qui paraît enfin, lui qui découvre la table festive, les lumières tamisées, sa femme en robe noire cocktail qui lui saute au cou tel un jeune chien fou. Et le « C'est quoi tout ce cirque ? » qui vient doucher sa joie. Quand elle ose encore évoquer ce moment-là, elle retrouve intacte la sensation d'alors : son cœur qui se décroche en même temps que ses bras qui enserrant la nuque de Bruno ; qui retombent, flasques, le long de son corps, et le cœur pareil. Tout se fige en elle et elle reste là, face à lui, désarmée, déjà prête à lui expliquer avec ce

petit filet de voix rauque, mal assurée, qui la surprend comme si une inconnue parlait à travers elle.

— J’ai improvisé un petit dîner en amoureux. J’ai cuisiné. Tout est prêt. J’ai même acheté une bonne bouteille de...

— On a quelque chose à fêter ?

— Non, juste... se retrouver... C’est vendredi... Regarde, j’ai vu cette nappe dans une vitrine, alors... je voulais te faire une surprise.

— Une surprise ? Tu crois que j’ai envie de tout ce tralala après une semaine de boulot ? De ton dîner alors que je passe ma vie en repas d’affaires, surtout en ce moment. Tu crois que j’ai faim ? Juste envie qu’on me fiche la paix !

— Je suis désolée... Si tu veux, on peut remettre à demain ? Si tu préfères, on dîne léger, juste une salade.

— Et puis cette robe, franchement... Tu te crois où ? Et d’abord d’où elle vient ?

— Je l’ai achetée aujourd’hui.

— Une nappe, une robe, du saumon fumé. Tu penses qu’on peut jeter l’argent par les fenêtres ? Et tes études ? Au lieu de traîner les magasins et de jouer à la ménagère parfaite, tu aurais mieux fait de travailler. J’ai tout organisé pour que tu ne perdes pas ton temps et toi tu le gaspilles en futilités. Tu mériterais que...

Il suspend sa phrase en même temps que sa main levée vers elle. Elle recule d’un pas en le fixant avec effroi. Son bras retombe avec lassitude, il dénoue sa cravate avant de se laisser tomber dans le canapé, colère éteinte, faute d’énergie sans doute. Elle reste plantée devant lui, à le contempler sans oser bouger ni rien entreprendre. La musique s’est arrêtée, dans le four, les cassolettes se dessèchent.

Les premières neiges tombèrent fin novembre. En se levant un dimanche matin, Lucas et Marie découvrirent, émerveillés, le paysage qui s'offrait pour la première fois à leurs yeux. Blancheur inattendue, profondeur envoûtante du silence, pureté de la lumière, nature inerte, temps arrêté. Ils demeurèrent immobiles et muets derrière le carreau à contempler le spectacle avant d'être saisis l'un et l'autre par une sorte d'euphorie soudaine, trépignant de joie comme des enfants. À peine s'ils prirent le temps d'avaler café et tartines pour se précipiter dehors. De leurs fenêtres, Amélie et Baptiste assistèrent, mi-attendris, mi-narquois, à ce débordement joyeux, bataille de boules de neige à laquelle Jef avait fini par se joindre. Les deux vieux ne partageaient guère cet enthousiasme. Il fallait bien arriver de la ville pour se réjouir de ce premier assaut de l'hiver ! Pas de quoi !

Marie, passé ce moment de joie enfantine, s'en rendit compte assez vite. La magie ne résistait pas longtemps face aux exigences terre à terre. Il fallait dégager les accès aux maisons, l'entrée du chemin, pelleter la neige, en faire des tas. Il fallait affronter le sentier que le chasse-neige ne viendrait débayer qu'en dernier recours. Personne ne pourrait monter jusqu'à eux et descendre s'avérerait hasardeux. Seul Jef était équipé pour ce genre d'aventure. C'est lui qui irait au ravitaillement, c'est sur lui qu'on allait compter dans les jours à venir. Ils étaient, pour un temps, coupés du monde. Malgré ces complications, Marie bénissait cette neige. Elle était une alliée, un cocon protecteur. Rien de mal ne pouvait survenir tant qu'elle serait là.

Car depuis l'escapade en ville avec Jef, son angoisse demeurait. Elle était comme une main puissante posée sur sa gorge, qui tantôt relâchait sa pression, tantôt resserrait son étreinte, jusqu'à l'étouffement. Pourtant, l'apparition malencontreuse d'Alexia sur le marché n'avait pas eu de conséquences. La secrétaire ne l'avait sûrement pas reconnue. Marie s'était

affolée pour rien. Pour rien ? Il y avait bien ces appels téléphoniques depuis quelques jours. Appels masqués, publicitaires à n'en pas douter, qui revenaient aux mêmes heures chaque soir, au moment du dîner ou plus tard. Quand elle décrochait, il n'y avait jamais personne, juste les « bip bip » qui la narguaient. Elle sursautait chaque fois que la sonnerie de son portable retentissait, ne répondait plus. Elle n'avait pas de ligne fixe et n'avait donné son numéro qu'à un nombre très limité de proches, même si son statut de travailleuse indépendante l'avait obligée à créer un site dédié à la traduction spécialisée. Son nom n'y figurait pas, juste un sigle, mais Bruno était capable de la retrouver par ce biais-là. Elle se méfiait aussi de sa messagerie électronique. Elle possédait plusieurs adresses et n'écrivait à ses amis que sous un pseudonyme, redoutant toujours de se retrouver au cœur d'un fichier où Bruno figurerait aussi. Elle savait qu'il suivrait méthodiquement toutes ces pistes jusqu'à trouver la faille. Elle ne cessait de harceler Lucas pour l'inciter à la prudence, en ressassant les mêmes consignes. Il soupirait ou s'éloignait en claquant la porte. « Ça va, maman, j'ai compris ! » C'était plus fort qu'elle. Elle savait qu'elle le blessait, le tourmentait avec ses sempiternelles recommandations, il fallait qu'elle en remette une couche, qu'elle appuie là où il avait mal, lui qui voulait respirer, passer à autre chose, retrouver un semblant d'insouciance. L'angoisse de Marie était une prison où elle les enfermait tous les deux.

La première neige était venue à point nommé pour apaiser les tensions entre eux, leur offrir une trêve, une respiration. Trop de solitude, trop d'intimité entre mère et fils. Marie le comprenait ; aussi était-elle reconnaissante à Jef de s'occuper de Lucas, de l'emmener parfois en randonnée, de lui montrer ses ruches où les abeilles pour l'heure étaient au repos, ou encore de l'inviter à assister avec lui à un match de rugby, puisqu'ici, pour s'intégrer auprès des copains, il valait mieux s'y intéresser. Lucas fréquentait aussi Baptiste et son chat qu'il allait caresser quand il somnolait dans la cuisine du vieux. C'est grâce à l'animal qu'ils avaient fait connaissance. La première fois que le garçon était entré dans la pièce, il

s'était pincé le nez pour échapper à une étrange odeur de chou aigre et de vieux fromage, mais il avait fini par s'y habituer, comme il avait fini par accepter de boire un sirop de citron vaguement éventé dans un verre à la propreté douteuse. Amélie, ne voulant pas être en reste, l'avait aussi invité à lui rendre visite. Chez elle, au contraire, ça sentait le savon et la cire. Tout était bien propre et bien rangé avec des napperons partout. Chez elle, on buvait du chocolat chaud dans de jolies tasses en porcelaine. Quand il rentrait de ces visites, il les racontait à Marie, décrivait les lieux, les manies, le comportement des deux vieillards comme s'il revenait d'une contrée lointaine auprès d'une tribu aux rites étranges. Ensemble, ils s'en amusaient. Dans le fond, ils n'étaient pas si mal tous les deux, à Peine-Perdue, plutôt heureux. Seulement, l'ombre de Bruno n'était jamais bien loin dans leur tête, dans leur cœur. Même à distance, il conservait son pouvoir sur eux. La menace planait.

Le froid et le chaud ! Bruno ne connaissait pas les nuances. Il passait de l'un à l'autre sans qu'on puisse anticiper le retournement que rien n'expliquait ; s'y adapter. Le lendemain de sa dînette gâchée, il emmène Marie au restaurant. Le grand jeu, menu gastronomique et chandelles, Mozart en sourdine. Elle porte la robe noire achetée la veille, le vin fait briller ses yeux, ou l'émotion. Il lui répète qu'elle est belle, lui demande pardon, serre sa main sur la nappe blanche, la porte à ses lèvres et dépose le plus délicat des baisers au creux de sa paume. La lumière tamisée ombre le visage de Bruno, accentuant l'intensité de son regard posé sur elle. Elle s'y noie, elle chavire d'amour pour lui.

Plus tard, au cœur de la nuit, corps apaisés, désirs assouvis, elle retrouve en lui le petit garçon qui l'attendrit, l'intrigue. Il se blottit contre elle, pose sa tête contre son ventre tandis qu'elle lui caresse doucement les cheveux,

geste maternel qui semble le consoler d'un chagrin secret, et par lequel elle a l'illusion de regagner un certain pouvoir sur lui. À ce moment-là, encore, elle est persuadée que Bruno cache au fond de lui une douleur qui se ravive ainsi pour se transformer en colère imprévisible, et qu'à force de patience et d'amour, elle parviendra à le guérir. Parfois, les premiers temps de leur mariage, elle scrute les photos de lui enfant, pour y déceler cette fameuse blessure enfouie. Elle ne voit qu'un gamin au regard farouche, ou effronté, qui défie l'objectif comme s'il s'apprêtait à en découdre, un bagarreur, un petit mec qui ne se laisse pas faire, un chef de bande. C'est d'ailleurs l'image qu'il garde lui-même de son enfance. Mais aucune détresse dans ce regard, aucune fragilité apparente dans ce visage de gosse frondeur. Si beau déjà, avec ses yeux de velours noir et son teint mat qui lui donnent l'air de venir d'ailleurs.

Après cette nuit-là, la vie du couple reprend un cours paisible. Innocente comme une rivière qui regagne son lit après avoir tout emporté et dont aucun étranger de passage ne soupçonnerait les débordements. Marie en vient à minimiser la portée du malheureux épisode. À le reléguer tout au fond de sa mémoire. Entre-temps, estime-t-elle, ils ont appris à vivre ensemble et chacun y a mis du sien pour retrouver l'harmonie d'avant. Chacun ? En est-elle sûre ? Avec le recul, elle découvrait qu'en réalité, c'était elle qui avait ajusté sa façon de vivre à celle de Bruno. Il détestait les initiatives improvisées quand il n'en était pas à l'origine. L'imprévu, les surprises étaient son domaine exclusif. Le magicien, c'était lui ! Marie comprend très vite qu'il n'apprécie pas qu'elle réserve des places de théâtre, qu'elle prévoit une escapade le dimanche, ni même qu'elle lui offre un vêtement, cravate ou chemise, en dehors de la date de son anniversaire. Il n'aime pas être pris au dépourvu ni contraint par la volonté d'autrui, fût-il le fruit de la tendresse amoureuse de Marie.

Bien qu'il apprécie la bonne chère, rien ne l'agace plus que de trouver sa femme enveloppée dans un tablier de cuisine, cuillère en main, occupée à lui mijoter un bon petit plat quand il rentre à la maison. « Ça t'amuse de

jouer les bobonnes ! » Alors qu'elle adore cuisiner, que cette occupation lui offre de vrais moments de détente en dehors de ses études, elle y renonce très vite, ne serait-ce que pour ne plus subir ce vague soupçon de mépris qu'il semble porter sur elle dans ces moments-là. Elle a toujours l'impression, alors, qu'amour et désir s'éteignent dans le regard de Bruno. Lui, il aime la retrouver assise à son bureau, parmi ses cours éparpillés, pâle, échevelée, visage hagard, regard brûlant d'avoir trop lu, trop étudié, échine douloureuse d'être restée ainsi penchée sur ses livres. Elle s'étire comme une chatte et Bruno vient lui masser les épaules et la nuque, relève sa chevelure pour y déposer un baiser. Cette femme-là, porteuse de savoir, le trouble, le fascine. Il s'agenouille devant elle, comme devant une déesse. Il lui fait couler un bain, lui prépare un verre, met à réchauffer un quelconque plat cuisiné chinois ou japonais acheté en sortant du travail. « Tu ne t'occupes de rien ! » De quoi se plaindrait-elle donc ? Quand elle le raconte à ses amies, chacune l'envie. Marie a déniché l'oiseau rare.

À quelques concessions près, son bonheur est donc parfait, ou presque. En marge de leur vie de couple, quelque chose en elle s'étiole entre ses cours à la Sorbonne et son travail personnel dans son bureau au fond du couloir. À ce stade de son cursus universitaire, elle ne connaît plus grand monde, chacun poursuivant son propre chemin, entre stages, séjours à l'étranger ou débuts dans la vie active. Elle n'a plus guère d'amis avec qui s'attarder à la sortie des cours ; plus le temps non plus. Surtout depuis qu'elle s'est inscrite à un concours en vue d'obtenir un stage au Parlement européen. Sitôt sortie, elle court vers le métro pour rentrer à l'appartement et se mettre au travail. Ne pas perdre de temps, être à la hauteur de l'enjeu, des espérances de Bruno, ne pas trébucher.

Surtout, ne pas retrouver sur le visage de l'homme qu'elle aime la violence entrevue. Il y a toujours cette petite note d'angoisse qui lui pince le cœur quand elle franchit le seuil de la pièce, cette sensation d'étouffement, de lourdeur vite surmontée au début. Et puis, avec le temps, une sorte d'accablement s'abat sur elle. La fatigue de l'année précédente lui revient,

plus tenace, cette fameuse lassitude qui lui ressemble si peu. L'envie de tout abandonner. Elle a perdu en route le but qu'elle s'est fixé depuis le début de ses études. Elle doute d'elle et du chemin à prendre et pour la première fois de sa vie, la peur de l'échec la tétanise au lieu de la galvaniser.

Bruno est là, pourtant, toujours attentif à son bien-être, soucieux de sa tranquillité. À l'écoute, jouant au coach... Quand il rentre, ils ont pris l'habitude d'un moment de détente autour d'un verre de vin. Elle abandonne enfin livres et cahiers pour se laisser entraîner au salon où il met de la musique. Blottie contre lui, sur fond de jazz, reggae ou rythmes africains, elle lui raconte sa journée. À l'époque, c'est ainsi qu'elle aurait formulé les choses si elle avait dû décrire ces moments. Bien plus tard, elle corrigera cette interprétation : quand Bruno rentre, elle est implicitement autorisée à arrêter de travailler pour se rendre au salon où, moyennant musique, verre de vin et marques de tendresse, elle est priée de lui faire son rapport – compte rendu détaillé de sa journée, émaillé de questions qu'il lui pose avec ce ton suave et cette voix rauque qui l'ont d'abord troublée avant de l'effrayer.

« Qu'as-tu fait de ta journée ma chica ? » demande-t-il en lui caressant la joue, ou les cheveux, comme il le ferait avec un chaton. « Chica ». Quand, au juste, a-t-il commencé à l'appeler ainsi ? Elle n'aurait su le dire. Le surnom intime a surgi à l'improviste dans la bouche de Bruno, sorte de badinage amoureux qui a eu tendance à s'imposer sans qu'elle y prenne garde. « Chica » prend petit à petit pris le pas sur son prénom. De semaine en semaine, « Marie » s'efface. « Ma chica, tu as une petite mine ce soir... Chica, dis-moi ce qui ne va pas. » Alors elle se love un peu plus contre lui pour lui confier du bout des lèvres ses inquiétudes, ses doutes, qu'il écoute avec attention avant de les balayer avec désinvolture et de lui prodiguer encouragements et conseils – traduire stratégie et objectifs à atteindre. Parfois, en retour, elle lui demande comment s'est passée sa journée, mais la plupart du temps il élude sous prétexte que ses occupations à lui n'ont rien d'extraordinaire – sauf quand il réalise une vente exceptionnelle. Bruno

ne lui confie jamais ses soucis professionnels, ses peurs, ses éventuels échecs ; à croire qu'il n'en a pas, seulement des moments de gloire. L'important, affirme-t-il, c'est elle, sa réussite à elle dont il s'est emparé, dont il fait désormais une affaire personnelle. « Tu vas... tu dois réussir ! Je suis si fier de ma savante petite femme », conclut-il. Elle est momentanément rassurée, bercée par la musique et les paroles tendres.

Mais quand elle retrouve la solitude de son bureau, l'angoisse l'attend derrière la porte, d'autant plus prégnante de jour en jour que Bruno refuse de la prendre au sérieux, prétendant qu'elle exagère, qu'elle aime se plaindre. Alors elle apprend à se taire, lui cache ses états d'âme et ses difficultés : sa mémoire qui lui fait défaut, sa capacité de concentration, sa vivacité d'esprit. Tout lui échappe, tout lui pèse. Elle se sent lente, lourde, laide. Elle perd pied.

Vient la période des examens partiels, qu'elle traverse sans conviction jusqu'à cette épreuve orale, la plus importante car une note inférieure à la moyenne l'éliminera d'office. Ce matin-là, Bruno lui prépare un petit déjeuner copieux, des fruits, des sucres lents, et l'accompagne en voiture pour lui épargner la fatigue du trajet en métro. Quand il redémarre après l'avoir déposée, elle reste plantée sur le trottoir, à le regarder s'éloigner comme une enfant qu'on abandonne à la porte de l'école, avant de gravir à regret les marches de la fac, puis les couloirs qui mènent jusqu'à la porte de la salle d'examen B2 – pourquoi a-t-elle gardé cette indication en mémoire ? Là, quelques étudiants alignés sur des chaises attendent, tandis qu'un autre sort sur une grimace désabusée à l'adresse d'un camarade, avant de s'éloigner dans un haussement d'épaules. Marie prend place à la suite, après qu'on lui a annoncé que le jury a un sérieux retard. Peu lui importe. Elle peut bien attendre jusqu'à la fin des temps. Elle est bien, là, à rêvasser sur sa chaise en contemplant la porte close avec ce « B2 » lourd de menaces, écrit en noir. Si bien qu'elle sursaute quand elle entend enfin son nom. Elle se retrouve devant le fameux jury avec son sujet tiré au sort dont elle n'a pas pris connaissance. Deux hommes encadrant une femme qui la

fixent avec perplexité en grignotant des petits gâteaux, car il est midi passé. « Mademoiselle ? » commence le premier. « Mademoiselle ? » répète le second en écho. « Vous ne vous sentez pas bien ? » s'enquiert enfin la femme, en attrapant le paquet de biscuits. C'est à cet instant précis, alors qu'elle les observe en train de croquer des petits beurrés, préoccupés à ramasser du bout des doigts les miettes qui tombent sur leurs fiches, que Marie prend conscience de l'absurdité de la situation, mesure toute l'étendue de son rejet, de son détachement. La nausée. « Bon appétit », s'entend-elle murmurer avant de s'enfuir vers le couloir, loin de ce « B2 », loin des vieux murs vénérables qui ont dû en voir d'autres.

Dehors, un petit vent d'est la cueille. Elle relève le col de son manteau et s'en va au hasard des rues. Marcher lui donne faim. Elle achète un sandwich qu'elle dévore sur un banc du jardin du Luxembourg. Un fragile soleil de février affûte ses premiers rayons. Elle lève les yeux vers le ciel. Elle respire. Elle est bien. Plus tard, elle déambule, prend un café en terrasse, rôde dans une librairie du Quartier latin avant de se décider à reprendre le métro pour regagner sa banlieue, l'appartement, Bruno, à qui, pour la première fois, elle s'apprête à mentir.

À partir de ce jour-là, Marie se comporte en femme adultère qui, sitôt son mari parti, court vers des rendez-vous secrets. Désormais, elle déserte son bureau presque chaque après-midi, délaissant la préparation de son concours qu'elle n'obtiendra pas sans un excellent dossier. D'ailleurs, à quoi bon ? Elle n'a plus envie de conquérir les hautes sphères du Parlement européen, pas envie de s'éloigner de Bruno. Elle est fatiguée de se battre pour être la meilleure, quitte à piétiner les autres. Elle manque de ce mordant qui lui permettrait de se distinguer, de s'élever tout en haut de l'échelle sociale. Elle n'est pas cette guerrière que Bruno prétend entraîner. Elle veut juste vivre. Alors, elle reprend son école buissonnière, son errance à travers les rues de Paris où le printemps s'annonce. Les jours de pluie, elle se réfugie au cinéma ou à la médiathèque. Il lui faut pourtant surveiller sa

montre, être rentrée pour 17 heures, regagner sagement la pièce au fond du couloir, éparpiller ses cours, feindre une attitude studieuse pour Bruno.

Comment lui avouer que son année est ratée, qu'il ne lui sert plus à rien de se battre, que son souhait est désormais de trouver un travail, d'entrer enfin dans la vie active ? Elle redoute la violence de sa réaction. À la médiathèque, où elle se rend le plus souvent lors de ses vagabondages clandestins, elle repère l'annonce d'un institut de langues qui cherche quelqu'un pour donner des cours. Elle s'y présente, et grâce à son excellent niveau d'études, obtient facilement le poste. Ce jour-là, elle revient à l'appartement le cœur léger, forte de cette nouvelle qui viendra atténuer celle de ses ambitions abandonnées. Elle a repris sa vie en main. Désormais, elle se sent armée pour lui parler, le convaincre qu'elle a pris une bonne décision – sa décision. Il lui suffit de trouver le bon moment pour lui parler. Elle aimerait bien marquer l'événement par une petite fête, une bouteille au frais, ou un dîner au restaurant, songe-t-elle gaiement alors qu'elle introduit sa clé dans la serrure de l'appartement, mais puisqu'il déteste les surprises... La surprise, c'est elle qui l'aura.

« Joyeux Noël, ma chica ! » C'est la phrase qui surgit sur l'écran de son ordinateur quand Marie ouvrit sa messagerie. Écrite en grosses lettres noires, elle envahissait la page. Elle demeura longtemps à la contempler, tétanisée.

Il était à peine 8 heures du matin, et le silence dans la maison endormie lui sembla encore plus épais, inquiétant. Dehors, la neige avait cessé de tomber, tout semblait figé, le temps suspendu, et la vie. Pourquoi avait-elle ouvert ce message dont l'expéditeur lui était inconnu ? Par distraction, curiosité ? Parce que mal réveillée, elle agissait comme un automate ? Pas

de signature, mais qui d'autre que Bruno aurait pu lui envoyer un tel message ? Le seul mot « chica » lui giflait l'âme et le cœur. Elle l'entendait tambouriner dans sa poitrine et jusque dans ses oreilles. Elle n'osait même plus poser ses doigts sur le clavier. Il lui semblait que le seul contact sur les touches établirait une liaison virtuelle avec Bruno. Qu'il était là, à l'épier, peut-être avec le petit œil judas sur l'ordinateur. Elle se recula vivement, attrapa son rouleau de scotch, un morceau de carton qu'elle colla sur le haut de l'écran pour occulter cette caméra espionne. Ce geste la rassura un peu.

Elle tenta de réfléchir. Par quel moyen avait-il obtenu sa nouvelle adresse ? Leurs relations communes, celles de leur vie d'avant ? Marie n'avait gardé contact qu'avec deux de ses amies du quartier, les plus intimes, celles qui, *a priori*, n'auraient jamais divulgué sa nouvelle adresse à son ex-mari. L'agent immobilier ? L'ancien collègue de Lucas ? Le club sportif où il était inscrit ? Tout était possible, une négligence probable, son ex-mari rusé. Elle avait beau avoir coupé les ponts, rompu la plupart des liens, les deux parties de sa vie ne pouvaient être complètement étanches dans ce monde connecté. Et Bruno, elle le savait, était aux aguets. Il prendrait son temps. Rien ne pressait. Il possédait cette sorte de patience, celle du photographe animalier, ou du chasseur à l'affût. Un frisson lui parcourut l'échine.

Elle ne savait que faire du message, craignant confusément qu'il contienne un piège, un virus ; un seul clic, et elle retomberait dans les griffes du monstre qui avait partagé sa vie. Elle aurait pu le conserver, signaler ce harcèlement virtuel. Il n'avait pas le droit de s'approcher d'elle, de son domicile, pas le droit de chercher à la recontacter de quelque manière que ce soit. Mais quelle preuve avait-elle qu'il s'agissait bien de Bruno ? Son nom ne figurait nulle part dans l'intitulé de l'adresse, il avait dû envoyer son message d'un cybercafé quelconque, et personne ne connaissait ce surnom de « chica », qu'il n'utilisait pour elle que dans l'intimité. « Joyeux Noël, ma chica ! » pouvait s'adresser à n'importe qui, lui avoir été envoyé par erreur. Personne ne la prendrait au sérieux. Elle

allait appuyer avec rage sur la touche « supprimer », se retint de justesse avant de décider de transférer la missive à son avocat avec un mot d'accompagnement. Elle se sentit mieux. Elle ne devait pas se laisser impressionner, ni céder à la panique. Bruno cherchait à lui faire peur, à lui faire mal, mais il était loin. Il ne l'avait retrouvée que dans une existence virtuelle. Elle fixa le paysage enneigé à travers la fenêtre, l'entrée du chemin que nulle trace ne souillait. Tout allait bien.

À peine vient-elle de refermer la porte de l'appartement qu'elle se trouve face à lui, Bruno. De surprise, elle pousse un léger cri. Il est là. Rentré plus tôt. Bien plus tôt que d'ordinaire. Visage fermé, imposant dans son costume noir dont la veste accentue la carrure, inquiétant avec sa cravate défaite et ses cheveux en bataille qui dénoncent sa nervosité. D'instinct, elle a un mouvement de recul avant de s'immobiliser. Tout en elle se paralyse, mouvements, parole, respiration.

— D'où viens-tu ?

— De la bibliothèque.

— Tu as travaillé là-bas ?

— Oui, il me manquait des documents... Tu t'es inquiété ? Désolée, j'aurais dû te laisser un mot.

Le son de sa propre voix la rassure, il lui faut parler pour que les mots rattrapent leur tonalité anodine, endorment la méfiance de l'autre. Les gestes lui reviennent, poser son sac sur la console, accrocher son manteau dans la penderie, dénouer son écharpe. Se tourner vers lui sourire aux lèvres, tandis qu'un bras se lève, qu'une main s'abat sur sa joue. Marie vacille, perd l'équilibre, se rattrape au meuble de l'entrée. Marie se

dédouble : celle qui trébuche et celle qui se voit trébucher. Fixe cette main qui, délestée de sa rage, s'en retourne mollement relever la mèche sur le front de Bruno avant de se cacher au fond de sa poche de pantalon. Brûlure, hébétude, effroi. C'est arrivé ! Une forme de soulagement se mêle à sa douleur. Une immense fatigue l'envahit. Et lui aussi, face à elle, semble à bout de forces. Ils ont l'air l'un et l'autre de revenir d'un long voyage.

— Arrête de mentir ! dit-il enfin.

— Je ne mens pas. J'étais vraiment...

— Ne me prends pas pour un idiot ! Tu traînes tous les après-midis. Tu ne travailles plus, tu me racontes des histoires. Je fais tout pour toi, et tu me mens. Mais qui es-tu donc, ma pauvre fille ?

Il continue de la toiser de son regard de glace, chargé de ce mépris qui la consume. Elle baisse les yeux pour s'y soustraire. Se tait. Attends.

La tension s'allège peu à peu, l'espace s'élargit. Il lui semble que la lumière est soudain plus vive. Le regard de Bruno s'adoucit, ses épaules se relâchent dans un soupir. Ses bras se tendent. Elle n'a plus rien à craindre.

— Viens là.

Elle obéit, reconnaissante. D'où lui vient cette docilité ? Quelle est cette part inconnue en elle qui la trahit ?

— Regarde-moi, dit-il en lui prenant le menton. Pourquoi tu me fais ça ? Pourquoi ? Est-ce que j'ai mérité que tu me traites si mal ?

— Non.

— Tu me rends fou ! Regarde ce que tu me fais faire !

C'est elle qui, réfugiée dans ses bras, implore son pardon ; elle encore qui, plus tard, l'entourant des siens, l'exonère d'un geste dont elle garde encore sur sa joue la toute première empreinte.

L'approche des fêtes de Noël chassa l'inquiétude de Marie. Elle tenta d'oublier le message reçu, n'en parla à personne en dehors de son avocat, auquel elle avait transmis le courriel. Comme elle l'avait prévu, il doutait qu'il soit possible de prouver que Bruno en était l'auteur. Il prit cependant la peine de la rappeler un peu plus tard pour prendre de ses nouvelles, la rassurer. C'était un homme d'un certain âge, tout en rondeur et lassitude, qui la traitait avec une attention quasi paternelle. Si Marie doutait parfois de son efficacité, elle appréciait son calme et sa bienveillance. Il la rassura, en effet, lui rappelant que Bruno était surveillé, pas libre de ses mouvements, et pas fou au point de prendre le risque de retourner en prison s'il commettait la moindre incartade – ce dont elle doutait, justement. À ce qu'il en savait, il se tenait à carreau. Il lui conseilla d'ouvrir une nouvelle adresse de messagerie, réservé au premier cercle de ses proches, et lui souhaita un joyeux Noël.

Leur premier Noël à Peine-Perdue. Marie et Lucas dressèrent un sapin, un vrai. Une certaine effervescence flottait dans la maison. Marie avait invité sa mère, son frère et sa belle-sœur à passer quelques jours avec eux. Dans la voiture, il restait une place pour Manon, l'amie d'enfance de Lucas qui avait eu la permission de se joindre à eux. Marie s'en réjouissait pour son fils, craignant toujours que l'isolement et l'éloignement lui pèsent. Elle appréhendait cependant la cohabitation avec Colette, sa mère. « Qu'as-tu fait à tes cheveux ? » fut d'ailleurs la première réflexion qui, avant-même les embrassades, jaillit d'elle quand elle découvrit la coupe à la garçonne de sa fille. « Ça te va bien ! » répliqua Benoît pour calmer le jeu.

Ils étaient arrivés en fin d'après-midi, la veille de Noël, émerveillés de découvrir le paysage enneigé dans les tout derniers kilomètres de leur parcours, alors qu'ils avaient quitté la région parisienne sous une petite pluie sans âme. Marie n'avait pas revu sa famille depuis la fin de l'été et,

dans un premier temps, la joie de les retrouver l'emporta sur ses inquiétudes. Le temps de s'installer dans la maison, de défaire les valises, de commenter les nouveaux aménagements, l'ambiance fut joyeuse, bon enfant, et Marie se détendit. Plus tard, au cours du dîner, après l'euphorie des retrouvailles, le malaise rôda à nouveau. Ou était-ce Marie qui l'imaginait, le nourrissait ? Elle avait toujours l'impression qu'à un moment ou un autre, l'ombre de Bruno venait les hanter tous, empoisonner l'ambiance, installer des non-dits, de l'embarras ; de la culpabilité aussi. Personne n'avait rien vu. Marie n'avait rien dit. Jamais. Complice d'une violence qu'elle subissait jour après jour. La gêne s'immisçait dans les soudains silences des conversations qui s'épuisent, dans les mots malheureux qui vous échappent, dans les souvenirs qu'on n'ose plus évoquer, dans les questions qu'on hésite à poser. Dans les regards qui s'attardent. Comme celui d'Estelle, la nouvelle compagne de son frère, que Marie avait plusieurs fois surprise en train de la fixer avec, lui semblait-il, une pitié condescendante qui commençait à l'agacer.

Elle était la seule étrangère à leur histoire, arrivée après la bataille, la seule à n'avoir jamais connu Bruno autrement qu'en accusé derrière son box. Elle n'avait de toute l'affaire que la version de Benoît. Marie observait celui qu'elle appelait toujours son petit frère. Ils échangèrent un sourire alors qu'il levait les yeux vers elle, à table. Puis il baissa le nez, posa sa main sur celle d'Estelle, comme si le seul fait d'avoir détourné un instant son attention de sa compagne était un début d'infidélité. Apparemment, dans leur couple, c'était elle qui menait la danse. Lui qui, craignant de la perdre, se soumettait. Mais qu'en savait-elle, après tout ? Benoît était doux comme un agneau, mais elle ignorait tout de l'homme qu'il était dans l'intimité. Elle en était restée à l'adolescent mal dans sa peau que Bruno avait pris sous son aile, qui avait subi son influence. Dès le premier instant, il était devenu le grand frère, le modèle, l'appui, le complice, le conseiller ; le tuteur, presque, après la mort de leur père.

Lors des déjeuners familiaux chez ses parents, au début de leur mariage, Bruno finissait toujours par rejoindre Benoît dans sa chambre pour jouer avec lui à des jeux vidéo. S'il faisait beau, ils entamaient une partie de foot improvisée, il lui apprenait à conduire, l'emmenait en virée, « entre hommes », disait-il. Il lui expliquait comment s'habiller pour sortir, rectifiait son style, bousculait ses habitudes, lui ébouriffait les cheveux « Regarde-moi ça, on dirait un communiant ! » Et Benoît l'écoutait, s'efforçait de lui obéir, de lui ressembler. Au fil du temps, il avait, à le fréquenter, pris un peu plus d'assurance, de confiance en lui. Et Marie était heureuse de cette complicité entre son jeune frère et son mari. Plus tard, il l'avait conseillé et suivi dans ses études, reprenant auprès de lui le rôle de coach qu'il ne pouvait plus exercer avec elle. C'est Bruno, encore, qui lui avait fourni ses premiers jobs d'été au sein de la concession automobile où il travaillait. Bruno, toujours, qui l'avait chaudement recommandé auprès d'un chef d'entreprise qu'il connaissait. Un bon client avec lequel il avait sympathisé : « Je vais le contacter, tu iras de ma part. » Bruno connaissait tout le monde et savait cultiver ses relations, celles qui pouvaient lui être utiles. Il suffisait de mentionner son nom pour que les visages s'éclaircissent, que les portes s'ouvrent. C'est ce qui s'était passé pour Benoît, le timide qui, malgré ses diplômes et ses compétences, n'avait guère retenu l'attention des employeurs. Il avait eu le poste, et à partir de ce jour-là, la reconnaissance familiale lui avait à tout jamais été acquise. Même son beau-père avait semblé réviser son jugement. Colette, qui s'était beaucoup inquiétée pour l'avenir de son fils, ne jurait plus que par son gendre. « Il est tellement gentil ! » répétait-elle à la cantonade.

Depuis l'affaire, elle était envahie d'une honte qui l'empêchait de sortir, elle ne voyait plus ses amies, se terrait dans son appartement où, peu à peu, les visites s'étaient espacées, les liens avec l'extérieur relâchés. Et voilà que sa fille, sa pauvre fille, avait décidé de s'éloigner, l'abandonner. Chaque fois que sa mère posait son regard sur elle, Marie flairait sa rancune, une colère rentrée, une muette accusation bien antérieure à sa récente décision

de partir. Tout ça, ce qui était arrivé, c'était de sa faute, à elle, Marie : la famille détruite, meurtrie, les certitudes anéanties, les ruptures, les traumatismes, le scandale. La famille entière avait été bouleversée. Il ne restait rien de ces petits bonheurs tranquilles, des fêtes et des vacances partagées. Et ce Bruno, qu'on avait aimé comme un frère, ou un fils, et qu'on ne parvenait pas encore à répudier ou à condamner sans se condamner soi-même. Marie se demandait parfois si sa mère n'aurait pas préféré que la violence de Bruno demeure dans le secret de leur couple, que sa fille s'en arrange, prenne sur elle, s'y adapte, encourage son mari à se faire soigner. Car tout de même, il avait de bons côtés, Bruno, il ne pouvait être foncièrement mauvais, ce gendre idéal, toujours dévoué, bon père de famille. Il avait été pris d'un accès de folie qu'il fallait guérir. Et puis, tout le monde savait bien que dans un couple, les torts sont partagés. Marie avait bien dû nourrir, provoquer toute cette brutalité. Que n'avait-elle songé à consulter un psychologue pour tenter de régler leurs problèmes conjugaux ? À croire qu'elle se complaisait dans cette relation, qu'elle y trouvait son compte... Et pourquoi n'avait-elle rien dit de ses souffrances, même à sa propre mère ?

Elle lisait tout ça, Marie, dans le regard maternel, elle l'avait lu dès son réveil à l'hôpital, ce mélange de compassion larmoyante et de rancune, ce déni sournois et rampant de la réalité malgré la gravité de ses blessures physiques et morales, cette incapacité à les appréhender, ce refus de les admettre. Aux gens qu'elle rencontrait juste après et qui venaient aux nouvelles, Colette parlait toujours pudiquement de « l'accident ».

Lasse de ruminer ses mauvaises pensées alors qu'elle était censée partager un moment de joie avec sa famille réunie, elle se leva pour changer les assiettes. Colette lui demanda où elle rangeait le service à dessert, Estelle, courtoise, si elle pouvait faire quelque chose, tandis que Benoît grimpait à l'étage, répondant à l'appel de son neveu qui voulait lui montrer sa console.

Marie suivit son frère du regard se demandant soudain si c'était lui qui avait pu transmettre son adresse à Bruno. Non qu'il ait voulu trahir sa sœur, mais il lui était tellement attaché... Il suffisait que son ex-mari se soit arrangé pour le rencontrer par hasard, qu'il l'ait pris par les sentiments. Embobiner quelqu'un comme Benoît était un jeu d'enfant. Et Benoît lui devait tant ! Il avait pu céder. Ce qui pouvait expliquer cet air gêné qu'il trimballait depuis leurs retrouvailles. Elle en était là, à suspecter les siens, à considérer les membres de sa propre famille comme des ennemis potentiels. À ne plus savoir où était sa place. Elle eut soudain hâte qu'ils s'en aillent tous pour retrouver sa sérénité. Et c'est à ce moment précis, entre la poire et le fromage, alors que les jeunes étaient au premier et qu'Estelle était sortie fumer, que sa mère remit la question de son isolement sur le tapis.

— On dirait que tu as maigri. On se fait du souci pour toi.

Marie garda le silence, sans même relever ce « on » que sa mère employait pour laisser entendre que toute la famille était derrière elle.

— Franchement, Marie, tu ne peux pas rester vivre ici. Pense à ton fils, loin de tout ! Ici, c'est bien quand il fait beau, mais l'hiver, c'est sinistre... Sans compter le froid... Tu vas te ruiner en chauffage. Quand je pense que tu avais ce petit appartement confortable, les magasins autour, l'école pour Lucas.

— C'est ma vie, maman, je me débrouille. On est bien ici. Lucas s'est fait de nouveaux amis. On est tranquille.

— Tu ne risques plus rien maintenant.

— Qu'en sais-tu ?

— J'ai entendu dire que Bruno menait une vie exemplaire. Il paraît qu'il a beaucoup changé en prison. C'est un autre homme.

— Ah bon ! Tu as pris de ses nouvelles ?

— Non. Je l'ai su... par hasard.

— Je suis bien ici, maman. Je vais bien.

— Mais tu nous abandonnes.

— Je n’abandonne personne. Pour l’instant, j’ai besoin de cet éloignement. Après, on verra.

— N’empêche, tu parles d’une ambiance... Avec ces deux vieux et ce type tout seul... Ton voisin, là.

— Un ancien policier à la retraite, qui est devenu apiculteur. Le miel du petit déjeuner, c’est le sien.

Colette haussa les épaules, pas vraiment convaincue, tandis que Marie coupait court en rappelant ses convives à table pour le dessert.

Elle songeait justement à Jef. La veille, elle était allée frapper à sa porte pour l’inviter à partager leur repas de Noël. Puisqu’il était seul. Il n’avait pas répondu. Les volets étaient clos, la voiture sous le hangar. Il était là, elle le savait. Elle s’apprêtait à frapper de nouveau quand Baptiste avait surgi sur le seuil de sa maison aussi vivement qu’un coucou de son horloge.

— C’est pas la peine, il ouvrira pas !

— Il est malade ?

— Non. Noël, il faut pas lui en parler. C’est une mauvaise période pour lui. Vous le verrez pas. C’est tous les ans pareil.

— Peut-être qu’on peut l’aider ?

— Non. Vaut mieux le laisser tranquille. Il a ce qu’il faut... ça passera.

Elle allait le remercier et lui souhaiter de bonnes fêtes, mais le vieux avait déjà refermé sa porte d’un claquement sec et Marie comprit qu’elle n’en saurait pas plus.

Depuis, elle ne pouvait s'empêcher de jeter un œil par la fenêtre, surveillant celle de son voisin toujours occultée par les volets clos. Aucun bruit, aucun mouvement. Jef n'était même pas sorti pour faire sa provision de bois et sa cheminée ne fumait plus.

Je l'ai entendue frapper à ma porte, Marie. Et puis de loin, la voix de Baptiste, bribes de conversation qui me parvenaient de très loin à travers mes brumes. Il lui expliquait, à la petite, que c'était pas la peine d'insister. J'ai eu honte. Je me suis vu, vautré sur mon vieux canapé, plus ou moins entortillé dans mon plaid à carreaux qui pue le tabac et la vieille chaussette, hagard, hirsute, l'âme et la bouche mauvaises d'avoir trop picolé. À mes pieds, presque vide, la bouteille de gnôle donnée par Baptiste. De sa réserve ! Ma cuite annuelle offerte par mon voisin... « Tant qu'à faire, qu'il m'avait dit, autant que tu boives de la vraie, de la bio. »

Le silence est revenu. Marie avait certainement renoncé, était rentrée chez elle. J'aurais dû la prévenir que je ne serais pas « visible », durant les fêtes, « là pour personne », en grève des autres et de la vie. Mais j'espérais justement que cette année ne serait pas comme les autres, que je résisterais à ces ailes noires au-dessus de ma tête, à cette fin du monde qui me tombait dessus à l'approche de Noël. J'avais beau prendre mes précautions, ne plus allumer ma télé, ni la radio, ne plus me promener en ville, éviter les guirlandes, les pères Noël à la con qui racolent dans les galeries marchandes ou les pantins fabriqués en Chine qui grimpent le long des balcons, les « Vive le vent d'hiver » et les « Douce nuit », la magie, la dinde, les papillotes. Impossible d'éviter les bûches et les embûches de Noël. Les premières notes égrenées du moindre chant activent mon angoisse, libèrent mes sanglots, les lumières qui scintillent me plongent dans le noir d'un cercueil recouvert de son drap, la joie partout affichée me renvoie à mon

désespoir d'alors ; intact. Je regarde la photo de Sylvie sur ma cheminée, et c'est foutu.

La magie de Noël et la mort se confondent et s'épousent dans une danse macabre. Faut voir comme ça s'entend pour me rendre fou ! On est peu de choses. Je ne suis qu'un vieil animal blessé, conditionné, qui réagit en un réflexe de Pavlov que ni ma volonté ni mon intelligence ne parviennent à conjurer ; soumis à des mécanismes primaires au fond de mon cerveau. C'est quelque part dans mes tripes que ça commence. À ce jeu-là, c'est toujours le corps qui gagne. Cinq ans que ça dure ! Alors je m'enferme dans ma maison avec ma bouteille et je bois en attendant que ça passe. Toute une nuit. C'est ma nuit de débauche... Je deviens loup-garou et je m'éloigne des hommes.

Le reste de l'année, je suis sobre. À peine si je bois un verre de vin de temps à autre, ou une bière quand il fait très chaud. Cette beuverie est un joker que je n'utilise qu'en dernier recours, ma façon à moi de passer les fêtes.

Le feu s'était éteint dans ma cheminée. La maison était grise, engourdie, elle sentait le fauve et la cendre froide. Je me suis remis debout et j'ai ouvert mes volets.

La famille de Marie regagna la région parisienne le lendemain de Noël. Avec Lucas, elle les regarda partir entre regret et soulagement. « Prends soin de toi », avait dit sa mère en l'embrassant. Derniers signes de la main depuis le seuil de la maison jusqu'à les voir disparaître dès le premier virage du chemin que la neige avait rendu glissant.

C'est Benoît qui conduisait, tandis que Colette avait pris place près de lui, reléguant Estelle et Manon à l'arrière. Nul doute que sa mère commenterait leur visite tout au long de leur route. Benoît se contenterait d'écouter. Il ne prendrait pas parti. Il n'avait pas d'avis sur la question de savoir si Marie avait eu raison ou non de venir s'installer ici. Il passait son temps à arrondir les angles entre sa mère et sa sœur, s'efforçant de ne contrarier personne et de donner raison à chacune à tour de rôle, quitte à les mécontenter toutes les deux. Il avait semblé soulagé de s'éloigner.

Marie n'avait pas retrouvé la complicité d'avant avec son frère, ce petit frère qu'elle avait pris sous son aile tout au long de l'enfance, le traînant partout dans ses balades, l'initiant à ses jeux, lui racontant des histoires, le grondant parfois en l'absence des parents. Il la suivait, docile, curieux, lui posait mille questions, lui vouant une fervente adoration. À l'adolescence de Marie, Benoît était devenu le témoin et le confident de ses premiers émois, le complice de ses sorties où elle l'emmenait parfois quand c'était possible, permis. Malgré leur différence d'âge, ils avaient toujours été très proches.

Elle aurait aimé pouvoir passer un moment seule avec lui, partager une balade dans ce paysage témoin de leurs lointaines vacances. Souvenirs peut-être trop flous pour lui qui n'était encore qu'un bambin à l'époque, car il n'avait pas semblé sensible à l'évocation de leurs étés auvergnats. À peine s'il se rappelait la maison. Quant aux paysages, ils se confondaient tous dans sa mémoire. Seule lui restait l'image d'une fontaine où l'eau coulait d'une gargouille grimaçante qui le fascinait et l'effrayait à la fois. Marie n'avait eu ni l'occasion ni le temps de l'emmener en promenade pour lui rafraîchir la mémoire, et son frère n'en avait pas manifesté l'envie. Évidemment, il aurait fallu traîner Estelle. Aucun aparté n'était vraiment possible dans ces brèves réunions de famille et depuis son « accident », elle n'avait plus jamais eu de vrais échanges avec son frère. Une distance s'était creusée qu'il n'avait peut-être pas envie de combler. Il préférait rester à

l'écart de « tout ça », et depuis, il avait rencontré cette fille. Dans le fond, elle ne pouvait pas lui en vouloir. Il fallait passer à autre chose. Avancer.

À part les traces des pneus dans la neige, il n'y avait plus rien à observer, ni entendre. Malgré le silence absolu de ce matin d'hiver, le ronronnement du moteur n'était plus audible depuis qu'ils avaient rejoint la route. À partir de là, les conditions de circulation seraient meilleures, le chasse-neige avait dû passer. Après, ils retrouveraient la terre ferme, l'asphalte de l'autoroute. L'hiver ne sévissait que sur les hauteurs. Marie, frigorifiée, entra dans sa maison, tandis que Lucas avait déjà regagné son étage. Sur la table subsistaient les restes du petit déjeuner, les bols vides, la cafetière toujours allumée. Elle versa le reste de café dans sa tasse, tout en considérant le chèque de sa mère glissé dans une enveloppe. Elle le saisit dans un soupir, songeant à leur discussion quelques heures plus tôt, à son refus d'abord obstiné d'accepter une quelconque aide financière. « Ce sont tes étrennes. Joyeux Noël ! » lut-elle sur la carte griffonnée par Colette. Sa mère avait fini par avoir le dernier mot. Elle s'inquiétait de l'état des finances de sa fille, de son statut d'auto-entrepreneuse avec lequel elle n'irait pas bien loin. Certes, Marie allait toucher sa part de la vente de la maison et les dommages et intérêts auxquels Bruno était astreint. Mais elle devrait mettre cet argent de côté et s'efforcer de vivre avec le peu qu'elle gagnait. En décembre, elle n'avait guère travaillé, mais elle espérait que les affaires reprennent en janvier, après les fêtes. Bien qu'elle n'eût pas de loyer à payer, les quelques frais de restauration de la maison, même limités, avaient grignoté ses économies. Et le froid était arrivé. Elle évitait d'allumer les radiateurs électriques vétustes, trop gourmands, installés du temps où on louait encore la maison pour les vacances, et ne se chauffait qu'en remplissant le poêle à bois dont la bonne chaleur se diffusait jusqu'au premier dans la chambre de son fils. Mais elle avait sous-estimé sa consommation de bûches. Avec Lucas, ils empilaient désormais les couches de pulls et s'emmitouflaient dans la même couverture le soir devant la télé. Grâce à ces précautions, ils s'en tiraient plutôt bien, mais il suffirait que la

voiture tombe en panne. Le chèque de Colette était donc malgré tout une bouffée d'oxygène dans son budget. Et sa mère tenait tant à l'aider, comme si elle devait s'acquitter d'une dette envers sa fille. C'est ce que Marie avait compris quand Colette lui avait tendu la main avec le chèque au bout, elle n'avait vu que cette main tremblante, inquiète, qui attendait un geste en retour. Alors Marie, enfin, avait tendu la sienne.

« Bonne année ma chica ! À bientôt. » La trêve de Noël avait pris fin. Un nouveau message était apparu sur sa messagerie qu'elle n'avait pas encore résiliée, faute de temps. Elle allait devoir créer une nouvelle adresse, réservée à un cercle très restreint de ses proches. Peu à peu, elle allait éliminer des contacts devenus obsolètes de son ancienne vie, couper les ponts. Même les quelques amies de Viry, celles de son quartier, celles de l'ancienne école de Lucas, en seraient exclues. À quoi bon ? Depuis son départ de la maison, les échanges, d'abord fréquents et intimes, s'étaient espacés jusqu'à devenir de simples « coucous » rapides et conventionnels. Bientôt, ils se résumeraient à échanger des vœux au Nouvel An et pour les anniversaires.

Le processus de l'oubli s'était accéléré depuis son installation à Peine-Perdue. Marie n'avait plus grand-chose en commun avec ses amies d'avant. Plus le désir non plus de les retrouver. Elles étaient à tout jamais associées à sa vie avec Bruno, à la jeune femme qu'elle avait été. Et cette femme-là n'existait plus. Une femme nouvelle était en train de naître, à l'image du paysage qui l'entourait. C'était comme si la pierre sombre des volcans, les arbres, les montagnes lui communiquaient leur force, lui apprenaient à être dure et fière à la fois.

Une gifle ! Ce n'est jamais qu'une simple gifle. La belle affaire ! Pas de quoi en faire un drame. Certes, un peu forte, la gifle. Elle lui a quand même fait perdre l'équilibre. Mais Bruno est grand, costaud, musclé. Au tennis, il est réputé auprès de ses amis pour la puissance de ses balles. Une gifle, se répète-t-elle mentalement comme si, à force de prononcer le mot, elle parviendra à en user le sens, à en estomper la violence. Une gifle, c'est si vite parti lors d'une dispute, un geste somme toute anodin. Et puis, elle l'a cherchée avec ses mensonges.

Tout rentre dans l'ordre entre Bruno et elle. Réconciliation immédiate. Pardons réciproques. Elle avoue ses cachotteries, plaide coupable, atténuant ainsi la portée du geste de son mari. Après quoi, c'est lui qui se répand en excuses, se traite de misérable, implore son pardon. Il la guide jusqu'à la salle de bains, la fait asseoir sur le rebord de la baignoire, humecte d'eau froide une serviette pour calmer la brûlure sur la joue de Marie, où l'empreinte de ses doigts dénonce déjà l'impact. Son tendre empressement masquant peut-être sa volonté d'effacer toute trace de son geste. Mais sur le moment, Marie ne retient que ses regrets ornés de mots d'amour.

— Je ne voulais pas te faire mal, ma chica. Je ne suis qu'une brute, je ne te mérite pas.

— C'est rien, répète-t-elle. C'est rien. Je n'ai même pas mal.

Lui, il continue à tamponner sa joue meurtrie avec une délicatesse inversement proportionnelle à la brutalité de sa gifle, la couvre de petits baisers furtifs sur le coin de ses lèvres où quelques larmes se perdent encore, à peine un reste de chagrin, l'émotion surtout. « C'est rien », répète-t-elle. « Là, c'est fini », répond-il. Après, il lui fait couler un bain, la dévêt comme il l'aurait fait d'une enfant, oubliant le désir qui monte en lui. Il la laisse seule se détendre dans une mousse parfumée, passe au salon où il met de la musique, lui prépare un verre et quelques toasts à grignoter, revient pour l'envelopper dans son peignoir, essuie dans une serviette chaude ses longs cheveux qu'il brosse lui-même pour les lisser sur ses épaules. Il la

contemple dans la glace, dit à son reflet qu'elle est belle, qu'il l'aime à la folie ; peut-être trop. C'était pour cela que...

Au salon où Bruno l'entraîne, pelotonnée dans ses bras, alanguie par son bain, elle peut enfin lui parler. Elle lui dit tout de sa lassitude, de son extrême fatigue, de son oral raté quelques semaines plus tôt, de ses doutes concernant ses choix professionnels, de ses envies de vivre pleinement leur amour, de construire sa vie auprès de lui. Elle ose enfin lui avouer qu'elle n'est pas sur la bonne voie, qu'une carrière dans le milieu politique ne lui dit plus rien, qu'elle a besoin d'une pause, de temps... Qu'elle a trouvé ces cours à donner dans un institut de langues, que cette solution lui convient pour l'instant. Après, elle se tait, soulagée, épuisée, vaguement étonnée que Bruno l'ait écoutée sans jamais l'interrompre, ou protester, resserrant parfois son étreinte en guise d'encouragement. Tout est si simple soudain. Pourquoi a-t-elle eu peur de lui parler ? Lui qui sait si bien être attentif aux autres. Elle l'a remarqué à maintes reprises au cours de leur vie commune, Bruno sait vraiment écouter les gens ; son intérêt, sa bienveillance sont sincères, elle n'en a jamais douté. Il est capable de se plier en quatre pour aider quelqu'un ou pour lui faire plaisir. À condition qu'on s'en remette entièrement à lui, qu'on se laisse guider. Il traduit la moindre réticence comme une marque d'ingratitude qui lui écorche l'âme. D'où lui vient cette susceptibilité à fleur de peau, presque malade, touchante ? D'un excès de générosité, peut-être. C'est ce que Marie a voulu croire. Attendrie, elle a longtemps cherché l'origine de cette faille. Longtemps, elle a espéré pouvoir le protéger, l'apaiser. Avec le temps, songe-t-elle alors.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? demanda-t-il donc quand elle se tait.

— J'avais peur de te décevoir... toi qui as tout organisé pour que je poursuive mes études.

— Je pensais bien faire. Je suis si fière de toi... tu es si brillante. C'est dommage, évidemment, que tu ne poursuives pas ton projet. Mais je

respecte tes choix. Tu es libre, Marie. Comment as-tu pu imaginer que je pourrais ne pas comprendre ? Tu me prends pour un tyran, un monstre ?

— Parfois, tu es si impulsif... La preuve, ajouta-t-elle dans une grimace, en montrant sa joue.

— C'est vrai. J'ai un sale caractère. Mais si tu ne m'avais pas poussé à bout. Tu m'as blessé. Tu me mentais, Marie, tu avais l'air de te moquer de moi, et ça je n'ai pas supporté. J'étais fatigué, de mauvaise humeur, j'ai eu une sale journée et quand je te retrouve tu me racontes des salades. Cette duplicité en toi. Je me suis senti trahi... trahi, tu comprends.

— Je te demande pardon.

Plus tard, elle ramasse ses affaires abandonnées dans l'entrée, range son sac à main dont une partie du contenu s'est déversée sur le sol. Le soir, au moment du coucher, elle examine encore sa joue dans la glace de la salle de bains, guère plus contrariée que s'il s'agissait d'un bouton disgracieux sur le bout de son nez. Elle espère qu'il n'en restera plus trace le lendemain matin, qu'au pire une crème teintée masquera l'affaire.

Bientôt la gifle n'est plus qu'un détail sans importance dans leur histoire conjugale, un de ces menus accrocs qui, une fois surmontés, renforcent l'intimité d'un couple, aiguïsent l'amour. La vie reprend son cours, plus sereine et harmonieuse qu'elle ne l'a jamais été depuis leur mariage. Marie se souvient même qu'ils ont vécu là les moments les plus heureux de leur vie commune.

Ayant mis ses études entre parenthèses, elle commence à donner ses cours à l'institut de langues. Travail agréable, gratifiant, riche d'échanges et de contacts, qui lui laisse du temps pour lire, faire du sport, des courses, être disponible pour sa famille, surtout pour sa vie de couple. Jusqu'à l'été, ils entament au quotidien une seconde lune de miel émaillée de sorties, de soirées tranquilles, de dîners entre amis ou d'escapades improvisées le week-end. Marie respire, ivre d'une liberté retrouvée qu'elle partage avec

l'homme de sa vie. Il lui suffit de le regarder, de poser sa main sur son torse, de se laisser envelopper dans la chaleur de ses bras lorsqu'elle le retrouve le soir pour qu'une bouffée de bonheur lui embrase le cœur. C'en est presque douloureux. Trop de bonheur dont elle ne sait plus que faire ; trop d'amour. Elle jongle avec la vie et s'étonne d'en saisir tous les précieux instants sans en laisser échapper aucun. Bruno aussi a l'air heureux, détendu. Elle retrouve l'homme tel qu'elle l'a rencontré, charmant, drôle, amoureux. L'ombre sur son visage, dans ses yeux, n'a plus jamais reparu.

Parfois, il lui arrive de s'étonner de la facilité avec laquelle il a accepté qu'elle abandonne ses projets les plus ambitieux, alors qu'il l'a astreinte pendant des mois à un emploi du temps austère pour qu'elle y parvienne, faisant de sa réussite à elle une affaire personnelle, presque une obsession. En lui révélant ses intentions, elle avait cru devoir entamer une longue bataille avec lui, des discussions interminables pour le convaincre, elle avait redouté de subir ses bouderies, ses protestations, sa déception, ses leçons de morale sur la volonté, l'endurance, le goût de l'effort, tous ces principes rigides qui se cachent derrière son attitude nonchalante. À croire qu'il a été élevé selon des principes militaires, lui qui pourtant arbore la plupart du temps une attitude de rebelle. Elle n'a pas eu à combattre, la victoire lui a été donnée d'emblée, et malgré son soulagement, il lui arrive d'en éprouver une pointe de déception, de désarroi, comme si, finalement, la véhémence de Bruno lui manquait, ou lui semblait suspecte, qu'elle ne le reconnaissait plus tout à fait. Mais c'est un sentiment fugace, à peine formulé, sur lequel, tout à son bonheur, elle ne s'attarde pas.

Contrairement à ce qu'elle a prévu, c'est de son père que vient la réprobation. À l'annonce de sa décision, il affiche une mine renfrognée, un air boudeur, mais garde le silence. Un silence qu'il rompt à la fin de la journée, juste avant leur départ. Alors qu'il entraîne sa fille vers le potager pour lui cueillir une salade, il lui fait part de son sentiment.

— Mais papa, je n’abandonne pas, je fais une pause.

— Une pause, vraiment ?

— Je ne suis plus très sûre d’avoir envie de faire ce stage au Parlement européen... Je vais explorer d’autres pistes.

— Le problème n’est pas là, Marie. Tu as le droit de changer de voie. Mais tu dois rester libre de tes choix.

— Je le suis... ça n’a rien à voir avec Bruno. Tu sais bien qu’il a tout fait pour m’encourager. C’est moi qui ai besoin de faire le point. Besoin de respirer... Fais-moi confiance, papa. Je suis une grande fille maintenant.

— Je te fais confiance. Je m’inquiète, c’est tout... Tiens, celle-là.

Il se penche vers le sol pour choisir une belle laitue, pommée à souhait, dont il secoue la terre avant de la lui tendre. Puis ils reprennent l’étroite allée du jardin qui mène vers la maison, lui devant, elle qui le suit en fixant son dos qui, ce soir-là, semble exprimer une certaine lassitude, un reproche. C’est la dernière image qu’elle aura de lui, de son père qui s’en va.

Juste avant le réveillon de l’An, je suis sorti de ma tanière où la honte me retenait encore pour aller frapper à la porte de ma voisine. Sa famille repartie, je la savais seule et je voulais m’excuser pour mon silence, ma porte close, et lui proposer d’unir nos solitudes le soir du 31 autour d’un repas improvisé. J’étais à peu près certain qu’elle n’avait rien prévu. Elle n’était pas du genre à revêtir une robe à paillettes pour aller danser toute la nuit avec des copines. Elle a accueilli ma proposition avec enthousiasme, d’autant que Lucas avait invité quelques amis pour la nuit et serait ravi d’avoir la maison pour lui tout seul.

Depuis leur installation, on voyait désormais monter des voitures de parents venant déposer leurs enfants pour la journée, surtout depuis la neige. Lucas était fier de partager son domaine avec ses nouveaux copains. On avait vu circuler des luges le long de la pente et un bonhomme de neige montait la garde à l'entrée du chemin. Cette animation occupait bien Baptiste qui observait ces adolescents braillards depuis sa fenêtre, ou appuyé contre la fontaine s'il faisait beau. « Incroyable comme il s'est bien intégré, ce gosse ! » ai-je fait remarquer à sa mère. « C'est vrai », a-t-elle approuvé dans un sourire qui s'est trop vite éteint sur son visage. Elle semblait tendue, préoccupée, ailleurs. « J'apporte le dessert », a-t-elle précisé d'un ton léger.

Le lendemain soir, quand elle a frappé à ma porte, ma pintade aux choux mijotait depuis un moment déjà. J'avais guetté son arrivée depuis ma fenêtre, mais elle avait tardé, au point que j'avais craint qu'elle n'ait changé d'avis, qu'elle ne soit tombée, comme moi la semaine d'avant, dans une sorte de gouffre qui vous tient éloigné des autres. Mais non, elle était là, avec son gâteau au bout des bras, pâle, les cheveux en bataille sous le bonnet, vêtue du même vieux pull que la veille, la mine chiffonnée comme si elle sortait d'une nuit blanche peuplée d'idées noires. Elle m'a collé le plat à gâteau entre les mains et je m'en suis débarrassé sur un coin de table sans même songer à la remercier pour son offrande. On s'en fichait du dessert ! Je l'ai fait asseoir sur mon vieux canapé, je lui ai servi un verre et j'ai éteint le feu sous la pintade avant de m'asseoir en face d'elle en attendant qu'elle me parle. Elle avait le nez baissé, la mine farouche, entre ses doigts, le verre était déjà vide.

— Dis donc, Marie, tu commences fort !

— Pardon ! Pour le retard... pour la tenue. Je ne me suis même pas changée, je dois avoir l'air d'une folle.

— Je n'avais pas exigé la robe de soirée. Tu as laissé Lucas avec ses copains ?

— Oui, il est ravi. Ils vont manger une raclette et jouer à des jeux vidéo. J'irai jeter un œil plus tard, m'assurer qu'ils ne font pas de bêtises.

— C'est un chouette même.

Elle avait toujours le nez baissé, à triturer la manche de son pull-over pour en enlever les bouloches. Le silence retombait comme mon feu dans la cheminée où j'ai remis une bûche pour me donner une contenance.

— Est-ce que tout va bien ?

— Oui. C'est juste que j'ai eu une journée chargée. Mais ça va.

Elle m'adressa un sourire mécanique pour m'en convaincre, mais je sentais qu'elle était bouleversée, à bout de nerfs, et que ses efforts pour le cacher aggravaient son trouble. Alors j'ai avalé ma salive, et j'ai enfin posé la question qui me brûlait les lèvres depuis le début.

— De quoi as-tu peur, Marie ? De qui ?

Elle a sursauté comme lorsqu'on applique un désinfectant sur une plaie à vif. Elle a levé vers moi un visage crispé par l'effort qu'elle faisait pour ne pas craquer, et puis elle a fondu en larmes. Depuis quand n'avait-elle pas pleuré ?

Depuis quand n'avais-je pas vu une femme pleurer ?

Je n'ai pas bougé, je n'ai rien dit, juste attendu que la crise se passe, et puis, à défaut de mouchoir, j'ai fini par aller chercher le rouleau d'essuie-tout dans le coin cuisine. Elle s'est mise à rire à travers ses larmes quand je le lui ai tendu.

— Pardon, je suis fatiguée.

— Tu as peur, Marie, je le sais. La peur, je l'ai côtoyée pendant des années, je l'ai vue sur tant de visages. Et la violence aussi... C'est de ton ex-mari que tu as peur ? C'est ça ?

Elle acquiesça d'un mouvement de tête à peine perceptible. J'ai tendu la main lentement vers la cicatrice sur sa joue, jusqu'à l'effleurer du bout des doigts.

— Ça, c'est lui ? Et ta jambe... aussi ?

— Qui te l'a dit ?

— Personne, je l'ai compris tout seul, n'oublie pas que j'étais flic. Un vieux flic à la retraite, ça a le temps de gamberger. Et là, ce soir, je vois bien que quelque chose te tracasse. Je ne veux pas être indiscret, mais je peux peut-être t'aider ?

Alors elle m'a expliqué à demi-mot sa situation. Sa volonté de s'en sortir, de construire une vie nouvelle pour Lucas et elle, sa décision mal comprise par ses proches de venir s'installer ici. Et puis, au moment où elle commençait à reprendre goût à la vie, confiance en l'avenir... Elle s'était interrompue avant de poursuivre dans un murmure :

— Il a retrouvé ma trace. Il sait où je suis... Ça a commencé par les messages, puis les appels masqués sur mon portable. Personne quand je réponds.

— Des appels commerciaux, peut-être ?

— En pleine nuit ? Non, je sais que c'était lui. Quelqu'un lui a donné mon numéro. Et lui, il est capable d'acheter un autre téléphone ou une carte prépayée juste pour m'appeler sans se faire repérer, juste pour me harceler.

— En admettant qu'il ait ton numéro, ça ne lui dit pas où tu es. Il est déjà venu ici ?

— Non, jamais, il déteste la campagne. Il connaît l'existence de cette maison, mais il ne sait pas où elle se trouve. N'empêche qu'il finira bien par penser que je suis venue m'y réfugier et par trouver l'adresse.

— Franchement, Marie, ce n'est sans doute pas la première hypothèse qui lui viendra à l'esprit.

— Tout à l’heure, juste avant de venir, j’ai reçu ce message sur mon portable. « Bonne année ma Chica. À bientôt. »

— Il bluffe, il cherche à te faire peur, à t’atteindre de loin, rien de plus.

— C’est ce que j’ai d’abord pensé. Je me suis efforcée de rester calme, mais voilà plusieurs nuits que je ne dors plus, et que l’angoisse s’installe. Et puis ce texto tout à l’heure, alors que j’étais si heureuse de voir Lucas avec ses copains, qu’on plaisantait tous ensemble, alors que je m’apprêtais à mettre une jolie robe pour te faire honneur. Je suis si fatiguée, Jef. Combien de temps vais-je tenir ? Il me retrouvera. Tôt ou tard, il viendra. Personne ne me croit. Tout le monde me dit que c’est fini, que tout ira bien. Toi non plus tu ne me crois pas ?

— Si, justement, je te crois, Marie. Ta peur est légitime. Mais tu n’es pas seule. Et je pense qu’il ne viendra pas ce soir. Tu as vu le temps ? Personne ne montera jusqu’ici cette nuit. Alors ce soir, il faut te détendre, il faut faire la fête pour reprendre des forces et manger cette pintade qui se morfond. Demain est un autre jour et même une autre année.

Marie s’est levée pour aller jusqu’à la fenêtre, il neigeait à gros flocons, ses traces de pas de sa maison jusqu’à la mienne étaient déjà effacées. Chez elle, des lumières brillaient à toutes les fenêtres dont les volets n’étaient pas fermés, et l’on voyait s’agiter des silhouettes au travers. Puis elle vit Lucas s’approcher, lui faire signe de loin. Tout allait bien.

Un peu avant minuit, Marie a voulu retourner chez elle pour s’assurer que les garçons ne faisaient pas de bêtises. Nos maisons avaient beau être très proches, des parents lui avaient quand même confié leurs enfants dont elle était responsable. Et puis je sentais bien qu’elle n’était pas totalement tranquille, qu’elle s’inquiétait pour Lucas, comme si son père pouvait surgir à tout moment, en tout cas l’atteindre à distance. Aux yeux de Marie, il semblait doté d’un pouvoir quasi maléfique auquel, d’ailleurs, elle craignait

peut-être encore de céder. À travers les quelques confidences qu'elle m'avait faites, je sentais qu'elle n'était pas totalement libérée de lui. Encore fragile et consciente de l'être, il lui fallait se battre sur deux fronts, repousser deux ennemis dont le plus dangereux était peut-être caché au fond d'elle-même. Cet homme, c'était son cancer à elle, qui avait peu à peu envahi chaque fibre de son être. En serait-elle jamais guérie ?

Elle m'a proposé de la raccompagner, si bien que j'ai repris au passage le gâteau sur son plat qui a fait le chemin en sens inverse. Les garçons étaient calmes, tous campés devant la console de jeux au premier étage. En bas, le sapin clignotait tout seul dans son coin, ils avaient partiellement débarrassé la table où subsistaient miettes et bouteilles de sodas. Ils étaient encore trop jeunes pour l'alcool, du moins je l'espérais. De la vaisselle trempait dans l'évier, seul élément suspect, une vague odeur de cigarettes blondes.

On a partagé le gâteau, aux douze coups de minuit, on s'est souhaité une bonne année, après quoi les cinq garçons ont galopé vers la chambre et leurs jeux où le sommeil viendrait les cueillir un peu plus tard, les uns après les autres.

Marie m'a proposé un café. Elle n'avait ni champagne ni aucun digestif à m'offrir, pas même un fond de cognac, comme elle le pensait. Mais je l'ai rassurée en lui affirmant que j'avais eu mon compte quelques jours plus tôt et que j'en ressentais encore les effets néfastes. Je n'étais plus à l'âge des abus trop fréquents.

— Je suis désolé pour l'autre jour, Marie. Je sais que tu as frappé à ma porte. Mais je n'étais pas en état de t'ouvrir.

— Pas grave, Jef, on a tous nos moments de...

Elle s'est interrompue, faute, sans doute, de trouver le bon mot, celui justement qui définirait ces moments sans trop les souligner.

— Tu as des nouvelles de ta fille ?

— Non. Toujours pas. Je crois que c'est foutu.

— Et si tu l'appelais, toi ?

— Non, c'est elle qui décidera du jour... si ce jour doit venir. Peut-être que je n'ai plus rien à faire dans sa vie. Je respecte son choix.

— Tu as surtout la trouille, oui !

— Peut-être...

— Je crois que tu as tort, elle a sûrement besoin de son père. Le mien me manque tellement ! Ce n'est pas comme si tu avais été déchu de ton rôle. Tu ne peux pas être un si mauvais père ?

— Qu'en sais-tu, Marie ? Il y a tant de façons de faire du mal à ceux qu'on aime.

Le père de Marie meurt à la fin de l'été. Infarctus. Il n'a même pas le temps d'arriver aux urgences. Pas le temps d'achever sa carrière professionnelle à laquelle il comptait mettre un terme quelques mois plus tard. Pas le temps de profiter du séjour en Bretagne dans une maison qu'il avait louée pour toute la famille. Marie et Bruno devaient les y rejoindre, ainsi que Benoît et sa copine du moment.

Quand le téléphone sonne ce soir-là, c'est Bruno qui reçoit l'appel. Marie n'est pas rentrée, partie justement profiter des promotions de fin d'été en prévision de ce séjour. Elle a trouvé des draps de bain, un drôle de chapeau, une petite robe pas chère pour la fin de saison. Elle a l'âme frivole, le cœur léger en rentrant avec ses emplettes. À peine ouvre-t-elle la porte que Bruno est là, avec ce visage qu'elle ne lui a jamais vu, ses bras qui la happent et l'enserrent, et ces mots murmurés à son oreille : « Ton papa, Marie. »

L'intrusion du malheur a ce pouvoir de graver dans la mémoire des souvenirs jusque dans leurs détails les plus anodins. Elle se souvient de cette petite blessure sur le menton de Bruno qui s'était coupé le matin même en se rasant, trace insignifiante qu'elle fixe obstinément tandis qu'il lui donne des précisions et que la mort de son père imprime peu à peu sa réalité dans son cerveau.

Sa disparition brutale et prématurée est un cataclysme pour toute la famille : sa mère anéantie, Benoît assommé, Marie vacillante entre chagrin et volonté de faire face. Son père disparu, reste Bruno. Il devient le chef de famille. Il prend les choses en main, s'occupe des démarches avec calme et efficacité, trouve les mots pour reconforter chacun d'entre eux, les porte à bout de bras de la préparation des obsèques jusqu'aux démarches de succession et autres tracasseries administratives. Plus tard, il s'occupe même de la maison et du jardin, taille les arbres, fait réviser la voiture de son beau-père, en assure la vente puisque Colette possède la sienne. Bruno est là, rassurant, disponible. Parmi les proches et la famille, on loue son dévouement. On dit que dans son malheur, Colette a bien de la chance de l'avoir.

Quant à Marie, jamais elle n'aura un mari aussi tendre et protecteur que dans les semaines qui suivent le décès de son père. Du tréfonds de son chagrin, elle sait que c'est par lui qu'elle tient encore debout, en lui qu'elle puise ses forces. Son amour se teinte alors de reconnaissance et d'admiration. Il devient son sauveur. Il la remet au monde. Ce Bruno-là, irréprochable, lui fait oublier son geste violent, cette malheureuse gifle dont la seule évocation lui semble dérisoire face à son deuil. Le soupçon de rancune et de crainte qui lui restait se fond dans l'oubli.

Un peu plus tard, le premier choc passé, peut-être parce que Marie a l'âme à vif, les nerfs à fleur de peau, elle se met pourtant à douter de Bruno, à

discerner en lui quelque chose qui lui déplâit, la blesse. Une fausse note dans l'harmonie ambiante.

Ce sentiment lui vient le jour de la Toussaint, devant la tombe encore fraîche de son père. Une impression de solitude, de vide, alors que Bruno est là, près d'elle, son bras protecteur pesant sur son épaule. La bonne attitude, au bon moment, irréprochable aux yeux d'un observateur de la scène, mais le cœur absent. Marie est seule avec sa peine qu'il feint de partager. De peine, Bruno n'en a pas, elle doit l'admettre. Le courant n'est jamais passé entre les deux hommes. Son beau-père ne l'appréciait pas, pourquoi l'aurait-il pleuré ? Son beau-père a été son unique adversaire. De là à penser que sa mort arrange bien Bruno... À maintes reprises, elle surprend sur son visage une expression satisfaite, une euphorie étrange, un épanouissement, comme s'il jouissait de leur malheur qui lui permet d'exercer sa bienveillante autorité, de prendre ses aises au sein de la famille. Il arbore l'air de quelqu'un qui s'installe dans un fauteuil désormais vacant. Comme si leur deuil était une aubaine pour lui. Pensée confuse qu'elle rejette, honteuse. Vite, elle révisé son jugement. Ce qu'elle prend pour de la joie n'est sans doute que l'expression de ses efforts pour leur redonner à tous le goût de vivre, pour secouer leur tristesse. Ce n'est pas rien de prendre en charge toute une famille éplorée. Bruno lui avait un jour déclaré que dans cette famille-là, justement, celle de Marie, on manquait de caractère. On était trop lisse, façonné pour une vie sans aspérités, pas armé pour l'adversité, gentil quoi ! concluait-il par provocation, l'œil narquois. « Une famille de Français moyens sans histoires. » Marie avait oublié par quel cheminement cette remarque nonchalante de Bruno était venue se glisser dans la conversation, mais elle s'était vexée, rétorquant avec une virulence qu'il avait calmée en prétendant qu'il plaisantait.

Pas tant que cela, elle le savait. Sa mère, Colette, impulsive et inquiète de nature, trouvait son équilibre et sa sérénité auprès de Pierre, un homme calme, pondéré. Son frère, Benoît, lui, trimballait une fragilité héritée on ne savait d'où. Trop docile, faible. On l'avait toujours protégé. Et elle, Marie ?

Quelle image véhiculait-elle ? On lui avait toujours dit – son père surtout – qu’elle était sage et responsable, autonome depuis l’enfance, sérieuse en somme. Bref, ils formaient à eux quatre une famille harmonieuse, ordinaire, où ça ronronnait sans l’ombre d’un conflit. Pas un mot plus haut que l’autre. En y entrant, Bruno avait dû en flairer les contours et les failles. Déformation professionnelle, sans doute.

La vie reprend son cours, le quotidien, ses droits. Entre son travail à l’institut de langues et sa mère toujours accablée, il n’est plus question pour Marie de reprendre ses études, ni d’envisager le moindre stage, concours ou séjour à l’étranger. Elle n’a plus envie de plonger le nez dans ses livres, ni de s’éloigner, même temporairement. Tout lui semble vain, dérisoire, le bonheur trop éphémère pour qu’on le néglige. La mort brutale de son père a mis fin à une partie de sa vie. Une porte vient de se refermer. Elle ne songe plus qu’à protéger sa famille, qu’à creuser son nid pour s’y abriter auprès de Bruno, panser ses blessures. Faute de désirs, elle n’a plus de projets, se contentant telle une feuille morte de se laisser porter par le vent, par la vie qui, de toute façon, n’en fait qu’à sa tête. Et c’est ainsi qu’au printemps, elle se rend compte qu’elle est enceinte.

Malgré quelques signes évidents, elle ne l’a pas compris tout de suite, dans la mesure où elle se croyait protégée par sa pilule, une formule faiblement dosée qu’il fallait certes prendre à heure fixe. Se pouvait-il qu’elle l’ait oubliée ? Prise trop tard dans la journée ? Elle fouille sa mémoire, en vain. Trop d’émotions et de préoccupations sont venues troubler sa vie quotidienne. Les appels de détresse de sa mère, surtout, parfois tard dans la soirée, à l’heure où elle doit avaler sa fameuse pilule. S’agit-il d’un acte manqué ? Peut-être a-t-elle voulu cet enfant... Peut-être a-t-elle besoin que la vie renaisse alors qu’elle vient de perdre son père... Avec Bruno, ils n’avaient pas envisagé de fonder une famille avant qu’elle

ait une situation professionnelle stable. Sa surprise passée, une joie profonde l'envahit, mêlée à une certaine appréhension.

Elle attend plusieurs jours pour l'annoncer à Bruno. Elle n'ose pas. La peur est toujours là, nichée au fond d'elle-même, tel un virus en sommeil qui attend son heure pour se réveiller. À cette époque, elle ignore encore que cette compagne ne la quittera plus. Marie se sent fautive, responsable d'une grossesse qu'ils n'ont pas planifiée ensemble ; presque aussi honteuse qu'une adolescente qui tombe enceinte et doit l'avouer à ses parents. Elle redoute la réaction de Bruno, sa colère. Il se plaindra de sa négligence, de sa distraction. Car il est bien entendu que c'est sa responsabilité à elle, et qu'il lui fait confiance. Il ne s'est jamais vraiment soucié de ces détails, et Marie devait admettre qu'elle ne l'y avait jamais encouragé.

Mais Bruno n'était jamais là où on l'attendait. Quand, enfin, elle lui annonce la nouvelle du bout des lèvres, en baissant le nez, comme on avoue une bêtise, il demeure un instant pétrifié – temps suspendu durant lequel Marie cesse de respirer –, avant de la soulever à bout de bras pour la faire tournoyer dans une valse folle tandis qu'elle s'accroche à lui dans un vertige.

Joie aussi intense qu'éphémère. Tout se gâte les mois suivants, et jusqu'à la naissance de Lucas.

Lucas était né un 22 janvier, le jour où, lui avait-on maintes fois répété, l'hiver hésite entre le repli et le regain.

Il n'avait guère hésité, l'hiver, en ce début d'année à Peine-Perdue. Les gelées persistantes durcissaient la neige et le bonhomme à l'entrée du chemin semblait lui-même transi. Chaque matin, Lucas attendait le car en

tapant des pieds pour se réchauffer, et quand il rentrait le soir, Marie préparait pour eux deux un chocolat qu'ils dégustaient en se chauffant devant le poêle. Elle avait dû commander une nouvelle provision de bois. Le soir, elle préparait des potages de légumes, elle avait remis des couvertures sur les lits et acheté des bouillottes. Elle avait aussi dû calfeutrer la porte d'entrée sous laquelle rampait un air glacial. Elle n'avait pas imaginé qu'il pût faire si froid, là-haut. Elle s'enveloppait dans un gros pull pour travailler devant son ordinateur où un important dossier à traduire la retenait une partie de la journée.

Malgré tout, elle se sentait bien, revigorée par ce surcroît de travail, par la discipline qu'il lui imposait et l'aidait à lutter contre l'angoisse. Elle avait l'impression que le froid l'endurcissait et les efforts qu'elle devait faire pour le combattre lui révélaient des forces insoupçonnées. Elle se revoyait certains hivers en banlieue parisienne attendant son bus recroquevillée dans son joli manteau cintré et battant le pavé dans ses bottes fines à talons hauts. Élégante et frileuse alors que la température ne devait pas descendre en dessous de 5 degrés au plus fort de l'hiver. Désormais, elle ne portait guère que des bottines imperméables, fourrées et antidérapantes, des pantalons rustiques et une épaisse doudoune offerte à Noël par sa mère. Ainsi équipée, elle ne ressemblait plus à la jeune citadine d'avant. Bruno ne la reconnaîtrait pas. Bruno ne l'imaginerait pas vivant dans ces conditions. Il ne l'en croirait pas capable. Là était son principal atout. Plus la vie lui semblait rude, plus elle se sentait protégée, camouflée par cette rudesse. Elle reprenait alors confiance.

Le matin du 22, elle s'était levée en pensant à l'anniversaire de Lucas : 15 ans ! Elle allait lui préparer un gâteau et inviterait Jef à le partager. On en porterait aussi une part à Amélie et Baptiste qui ne sortaient guère. À la fin de la semaine, elle lui avait promis un ciné et le restaurant en ville, si elle parvenait à descendre en voiture sans dérapier. Tout dépendrait du temps. Elle n'avait pas de pneus neige et pas les moyens d'en acheter.

Peut-être parce que l'anniversaire de Lucas la remplissait de joie et d'optimisme, le petit paquet qu'elle trouva pour lui dans la boîte aux lettres n'éveilla pas sa méfiance. Elle le considéra d'un œil distrait, persuadée, puisqu'elle était dans la confiance, que c'était Manon qui lui envoyait son cadeau. Lucas avait également reçu une carte de sa grand-mère dans une grande enveloppe bleue à motifs fantaisie. Après coup, Marie se reprocha son manque de vigilance de ce matin-là. Cette soudaine béatitude face à la vie, tout ça parce que c'était l'anniversaire de son fils et qu'elle avait envie d'être insouciant. Elle déposa le tout sur le bureau de son fils et quand il rentra le soir, elle lui annonça qu'il avait du courrier, un colis : Manon sûrement.

Elle vit redescendre Lucas avec le paquet défait entre les mains. Il le portait à distance, comme s'il avait trouvé une araignée à l'intérieur, ou qu'il s'agissait d'un colis piégé. Il semblait bouleversé.

— Le cadeau, ça n'était pas Manon.

— Ton père ? répondit Marie d'une voix blanche dont elle ne reconnut pas le timbre.

Elle se laissa tomber sur une chaise et fixa le carton déchiré que Lucas venait de poser sur la table.

— Il y a une carte avec... Regarde.

Elle tendit la main et reconnut l'écriture fine et anguleuse de Bruno : « Joyeux anniversaire, Lucas, à bientôt. »

Elle lâcha la carte et la replia pour ne plus voir les mots, ni la calligraphie familière. L'écriture pointue de Bruno était à elle seule une menace, une trace tangible, charnelle, presque une présence où le passé s'engouffrait. Elle leva les yeux vers son fils dont le visage était dépourvu de toute expression. Il semblait simplement attendre la réaction de sa mère, souffle suspendu, inquiet, un peu comme s'il venait de commettre une faute et faisait profil bas avant le verdict.

— Il y a une boîte à l'intérieur... Je peux regarder ? demanda-t-il d'une petite voix implorante.

Trop chamboulée pour réagir, elle se contenta d'acquiescer d'un signe de tête distrait. Elle prêtait à peine attention à son fils dont la fébrilité soudaine lui échappait tandis qu'il ouvrait le coffret.

— Ouah ! Trop cool, la montre !

Elle sursauta, fixa l'objet dans son écrin ouvert puis son fils qui admirait l'objet sans oser le toucher.

— Referme cette boîte, immédiatement !

Le ravissement sur le visage de Lucas lui était une offense. Elle eut soudain envie de le frapper pour en effacer toute trace. Elle comprit qu'il était tenté de s'abandonner à la joie de recevoir ce cadeau de son père, que cette joie, pure, enfantine, anéantissait tout sur son passage, abolissait le passé, les blessures, les peurs. Il était tenté d'abdiquer. Puis l'expression sur son visage se déchira, l'étincelle dans ses yeux s'éteignit, il balança la boîte à l'autre bout de la table où elle glissa sur le bois lisse pour s'arrêter juste au bord.

— Ça va ! de toute façon, j'en ai rien à faire de son cadeau ! dit-il d'un air buté avant de grimper vers sa chambre.

Marie resta assise en bout de table à fixer le paquet échoué à l'autre extrémité, incapable de bouger, de prendre la moindre initiative. Arrêtée. En panne. Vide. La colère en elle s'était dissipée, laissant place à une immense lassitude, une résignation. Enfin, elle fit l'effort de se lever pour saisir l'écrin où trônait la montre sur son support. Elle se força à la contempler, à la dépouiller de sa signification, à lui enlever son pouvoir émotionnel. Un bel objet, rien de plus ! La montre ressemblait à celle que portait Bruno, massive, avec un bracelet métallique, des cadrans, des boutons partout, modèle technique, viril, résistant sûrement aux sports extrêmes, à la plongée ; elle évoquait l'exploit, la performance, la réussite sociale. Un

modèle arrogant. Plus jeune, Lucas avait toujours admiré la montre de son père qui lui avait promis qu'il aurait la même plus tard. Bruno n'avait pas lésiné, c'était un objet de marque, il y avait mis le prix. Une folie pour un gosse de 15 ans. Ridicule ! Une bouffée de colère lui revint contre son ex-mari qui ne reculait devant rien pour amadouer son fils. Et elle, Marie, qui s'apprêtait à lui offrir un malheureux tee-shirt fantaisie. Elle leva les yeux vers l'étage d'où nul signe de vie ne lui parvenait. Lucas devait boudier devant son ordinateur. Leur soirée était gâchée. Même absent, il fallait encore qu'il soit là, lui, entre eux, pour les empêcher d'être heureux.

Sa colère l'envahissait si bien qu'elle en avait un instant oublié le plus grave : Bruno était parvenu à découvrir leur adresse. Bruno les avait retrouvés. Tôt ou tard, il viendrait. C'était juste une question de temps. Curieusement, sa peur s'en trouvait souflée. Quelque part, la certitude du danger la rassurait. Au moins pouvait-elle s'y appuyer pour se défendre. La peur serait toujours là, mais elle prendrait corps dans une réalité au lieu d'être en errance, tel un fantôme hantant ses nuits. Elle s'empara de l'emballage qui traînait sur la table. L'adresse n'avait pas été rédigée par Bruno. Ce n'était pas son écriture, voilà pourquoi elle ne s'était pas méfiée. La main qui avait noté l'adresse était peut-être féminine, écriture ronde, généreuse, presque scolaire, à l'opposé de celle de Bruno. Il avait pensé à tout, demandé à quelqu'un, sous un prétexte quelconque, d'écrire l'adresse ou d'envoyer le paquet à sa place, sa secrétaire, peut-être, une stagiaire, n'importe qui. Il se doutait bien qu'autrement, Marie risquait de l'intercepter, de le balancer à la poubelle sans même l'ouvrir. Aurait-elle vraiment agi ainsi ? Elle se posa la question. En tout cas, elle ne l'aurait pas déposé d'emblée sur le bureau de Lucas, elle lui en aurait parlé d'abord, lui aurait laissé le choix d'ouvrir ou non le paquet. Elle aurait attendu un autre jour, peut-être. Elle l'aurait protégé contre son père. Ce cadeau-là était un poison. Il agissait déjà.

Soudain ses propres pensées la heurtèrent. De quel droit se permettait-elle de décider à la place de son fils ? De quel droit, d'ailleurs, lui refuser de

garder cette montre ? Elle était belle, et Lucas en avait eu envie, elle l'avait lu dans ses yeux. Ce cadeau, après tout, n'était que le respect d'une promesse que son père lui avait faite quelques années plus tôt. Il lui devait bien ça, son père ! Et Lucas était désormais assez mûr pour discerner dans le geste paternel ce qu'il pouvait receler de sincérité et de calcul. Les deux, sans aucun doute, sans qu'on puisse jamais savoir ce qui l'emportait chez Bruno de l'une ou de l'autre. Le savait-il lui-même ?

Il fallait que Lucas apprenne à peser le pour et le contre, à trouver la bonne distance avec lui. Marie, elle, devait rester en dehors de cette relation ou du peu qu'il en resterait. Et si elle en souffrait, Lucas ne devait pas porter le poids de cette souffrance.

Elle se leva pesamment, comme si elle avait cent ans, et s'empara à nouveau de l'écrin dont elle rabattit le couvercle dans un claquement sec. Puis elle gravit lentement l'escalier. Sa jambe lui faisait mal.

Comme elle le pensait, Lucas était devant son ordinateur, casque sur les oreilles, d'où lui parvenait un grésillement indistinct. Combien de décibels dans les tympans pour étouffer sa peine ? Elle posa sa main sur son épaule, doucement. Il consentit à ôter ses écouteurs dans un soupir.

— Je suis désolée, mon chéri... C'est ton cadeau. À toi de décider. Si elle te fait plaisir, cette montre...

Elle déposa l'écrin sur le bureau, demeura un instant indécise, puis s'éloigna sur la pointe des pieds sans s'en rendre compte, comme lorsqu'elle qu'il était petit et qu'elle allait l'embrasser dans son sommeil.

Il la rejoignit en dévalant l'escalier un moment plus tard, et comme si de rien n'était, demanda à sa mère quel gâteau elle avait préparé et si Jef venait pour le dessert. Entre eux, il ne fut plus question de la montre. Lucas n'y fit plus allusion, et Marie ne lui posa pas de questions. S'il l'avait gardée quelque part, elle ne le vit jamais la porter, en tout cas pas en sa présence.

Je n'ai guère revu Marie depuis notre réveillon. Elle sort peu, entièrement accaparée par son travail qu'elle doit rendre à la fin du mois. J'accompagne parfois Lucas jusqu'à son collège. Une fois dans le chemin, je lui donne le volant de ma voiture, un vieux 4x4 brinquebalant que j'avais acheté d'occasion en m'installant ici. Je vois ses yeux briller de plaisir. Il adore ça et se débrouille bien. Pour me remercier, il m'a invité le soir de son anniversaire à partager son gâteau et, à tout hasard, je lui ai acheté un maillot aux couleurs de notre sacro-sainte équipe de rugby.

Depuis les confidences de Marie, je me sens plus que jamais responsable d'eux. Je me surprends souvent posté derrière ma fenêtre à surveiller leur maison, le chemin, à regarder les immatriculations des voitures sur la route qui mène au village. Il m'arrive même d'hésiter à m'absenter trop longtemps du hameau. Malgré mes paroles rassurantes, je suis inquiet. Sa peur est justifiée, le danger bien réel. Je n'ai jamais eu à traiter ce genre d'affaires, mais je suis assez bien renseigné par mes collègues sur les drames auxquels ils ont été confrontés. Il suffit de lire les rapports de police, il suffit de savoir que la justice manque cruellement de moyens pour protéger les victimes, de se rappeler surtout que les mentalités n'ont guère évolué, même si désormais les langues se délient, les témoignages se multiplient. Et puis, ces mecs-là, je les connais, ils vont jusqu'au bout. Marie est seule. Combien de temps peut-elle encore tenir ici ? Combien de temps avant qu'il ne découvre son refuge ?

J'en étais là de mes réflexions quand Baptiste a tapé au carreau. C'est toujours ainsi qu'il se signale en se montrant à grand renfort de gestes, jamais en frappant à la porte. Au moins on sait à qui on a affaire. Je lui ai ouvert et offert à boire. Il a accepté un verre de vin, juste un fond, et il a levé la main d'un geste vif pour que j'arrête de verser. L'alcool, il s'en méfie. « Tu comprends, dit-il, quand on vit seul à ruminer ses souvenirs,

c'est tentant de les noyer dans le vin... Faut pas s'y amuser... » Il ne vient pas souvent me rendre visite et je crois que je ne l'avais pas vu depuis le Premier de l'an. Parfois, il lui prend des envies de renouer avec la civilisation, et là, il voulait que je l'emmène jusqu'au village la prochaine fois que j'y descendrais. Et puis il m'a demandé des nouvelles de la « p'titoune ».

— Le gamin, il est venu m'apporter une portion de gâteau, mais sa mère, je la vois plus guère.

— Elle a beaucoup de travail.

— Elle ferait mieux de trouver un emploi en ville. Une drôle d'idée de rester ici... Enfin, pour quelqu'un qui a vécu en région parisienne. Je me demande si elle a pas des ennuis...

J'ai soupiré, parce que Baptiste cherchait à me faire parler. Probable, même, que c'était le véritable motif de sa visite... Sa curiosité frisait parfois l'indiscrétion, mais elle était dénuée de toute malveillance, parfois dictée par l'ennui. Là, en l'occurrence, il semblait se soucier de sa jeune voisine. Mais c'est un taiseux de nature, un solitaire, ce qu'il sait, il ne le raconte qu'à son chat.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça, Baptiste, qu'elle a des ennuis ?

— Sais pas. Une impression. On dirait qu'elle se cache. Une fille comme ça, qui sort jamais... On dirait qu'elle est pas tranquille... Et puis toi, on dirait que tu joues les anges gardiens. Je vois clair tu sais. Y a un problème ?

— Possible.

— C'est à cause de son homme, le père du p'tit, c'est ça ? Lucas m'a dit qu'il ne voulait plus le voir, celui-là. C'est sûrement un type pas intéressant...

— Je crois aussi. Si tu vois quelqu'un rôder dans les parages, préviens-moi, ou les gendarmes. Surtout quand je m'absente.

— T'inquiète ! Monter la garde, j'ai fait ça toute ma vie. Toute ma vie à veiller sur ma voisine.

— Amélie ?

— Quand son poivrot de mari rentrait le soir et qu'il tenait à peine debout. Que je l'entendais gueuler. Des fois, j'allais voir... le calmer. Enfin, une nuit qu'il revenait tard, il était tellement soûl qu'il a buté la tête contre la pierre de la fontaine et qu'il s'est fendu le crâne. Y a une justice !

Là-dessus, il a vidé son verre et s'est levé pour partir. Il s'en allait toujours de cette façon, sans transition, ni préambule.

Je suis resté longtemps immobile à fixer la porte qu'il venait de refermer d'un coup sec. C'était la première fois depuis cinq ans que j'habitais là qu'il en disait aussi long, mon voisin.

C'est le lendemain de la soirée d'anniversaire que Marie est venue frapper à ma porte de bon matin après avoir accompagné Lucas jusqu'à l'arrêt de car. J'avais bien senti, la veille, que l'ambiance était tendue, la gaieté forcée, mais la présence du gosse m'empêchait de poser des questions. Surtout, on n'allait pas gâcher la soirée. Aussi je n'ai pas été surpris en ouvrant ma porte de la trouver sur le seuil. Elle est entrée sans même prendre le temps de me saluer, la mine sombre, les cheveux en bataille sous la capuche qu'elle a relevée avec brusquerie. Une allure de rockeuse. Je me suis surpris à penser qu'elle était belle, désirable, ce matin-là. Pensée parasite que j'ai chassée, honteux de l'avoir eue, moi qui m'appliquais si bien à me comporter avec elle comme un père avec sa fille. En mieux, vu le père que j'avais été avec la mienne. Elle n'avait pas besoin de ça, de ce regard d'homme posé sur elle dont, heureusement, elle ne semblait pas être consciente.

— Il nous a retrouvés, Jef, il nous a retrouvés !

— Assieds-toi. Calme-toi... On va prendre un café. Tu vas m'expliquer.

— Il faut que je m'organise, que je prenne des dispositions. J'ai réfléchi toute la nuit.

— Et si tu commençais par me donner des détails ?

Alors elle a enfin consenti à lever les yeux vers moi pour me parler de la montre reçue la veille, du fait qu'elle ne s'était pas méfiée du paquet où figurait une autre écriture que celle de son ex.

— Tu vois, il n'a pas été long à nous localiser, a-t-elle conclu sur un ton étonnement triomphal, loin de l'abattement attendu – on aurait dit qu'elle était presque fière de la perspicacité de son ancien compagnon.

— Pas si évident... En réalité, il y a plusieurs possibilités : soit il sait effectivement que vous êtes ici, mais il a pris la précaution de ne pas écrire l'adresse lui-même pour ne pas éveiller ta méfiance, soit il ignore totalement où vous vous cachez, mais il a convaincu quelqu'un d'envoyer le paquet à sa place pour te le faire croire. C'est possible ?

— Personne ne sait que je suis ici. Personne ! À part ma famille, celle de Manon, et mon avocat. Et je leur fais confiance.

— Ou encore, dernière hypothèse, il lui est venu à l'idée que vous pouviez être à Peine-Perdue, mais il n'en est pas sûr, alors...

Je me suis interrompu. Mon raisonnement se construisait au fur et à mesure que je l'exprimais à haute voix, et il valait mieux que je garde mes réflexions pour moi. Il ne servait à rien de l'alarmer.

— Et Lucas ? Comment a-t-il réagi ?

— C'est encore un enfant. La montre lui plaisait. Et puis moi, je me suis énervée. Maintenant tout est rentré dans l'ordre, ou presque. Mais je le sens perturbé. Entre nous, c'est à nouveau tendu. Je crois qu'il m'en veut.

— Je suis sûre que non, Marie.

— Jef, il faut me promettre... En cas de... Enfin, de protéger Lucas... Tu le prendras chez toi, s'il vient... Tu l'éloigneras. Et s'il m'arrivait quelque chose...

Elle a posé une enveloppe sur la table. Elle contenait un double de ses clés, pour que je puisse intervenir, au cas où, des adresses et des numéros de téléphone : ceux de sa mère, son frère. Tout juste si elle n'avait pas rédigé son testament.

— Il ne t'arrivera rien, Marie, tu n'es pas seule, je veille sur vous deux. Ça va aller... Tu as de la veine, j'étais un sacré flic dans le temps !

— Merci, Jef. Oui, ça va aller. Qu'il vienne, il est temps que j'en finisse avec tout ça.

Elle a levé vers moi un visage déterminé, regard dur, menton levé. Elle tremblait, mais d'une rage contenue, plus de peur. Je ne l'avais jamais vue aussi combative. Je ne savais si je devais m'en réjouir ou m'en inquiéter.

Chaque fois que sa mère le déposait à l'arrêt du car sur la place du village, chaque fois qu'il en descendait devant l'entrée du collège, Lucas regardait autour de lui. Depuis la montre, il regardait. C'était plus fort que lui. La moindre silhouette au loin sur un trottoir le faisait sursauter. Quand il sortait du collège, il s'attendait chaque soir à se retrouver nez à nez avec lui. Il se tiendrait debout, bien droit, au portail, l'air tranquille comme n'importe quel père venu attendre son fils. Et Lucas, docile, irait vers lui.

Cette scène virait au fantasme. Il la rejouait à l'infini dans sa tête, avec quelques variantes dans la mise en scène. Parfois, il était seul, ses copains déjà partis, parfois, il les regardait s'éloigner dans un salut. Lui, il restait. Et

son père le prenait par l'épaule pour l'entraîner. Il ne résistait jamais. Il imaginait cette scène entre crainte et envie, entre cauchemar et rêve. Quand il constatait que personne ne l'attendait, ni à l'arrêt du car, ni à la sortie du collège, il était à la fois soulagé et vaguement déçu. Il avait peur, mais cette peur-là, quelque part, se teintait d'excitation. Cette peur comportait une petite étincelle qui lui allumait le cœur et que le soulagement éteignait. Après, il était triste. Rassuré, mais triste. Il avait du mal à concilier en lui toutes ces contradictions. Sans compter la culpabilité qui était venue se rajouter au reste. Comme s'il n'était pas assez tourmenté !

Cette satanée montre avait tout chamboulé. Il ne s'attendait pas à recevoir un cadeau de lui. Coup au cœur ! Sentiments qui se cognent, s'entrechoquent : la joie d'abord, la colère ensuite, contre lui-même qui s'était laissé cueillir par l'émotion, par une gratitude spontanée, un emballement ; colère contre sa mère ensuite, contre ce rappel à l'ordre rabat-joie, cette interdiction qui lui était faite de se réjouir des choses simples de la vie. Non, lui, il n'y avait pas droit. Ces petits bonheurs lui étaient interdits. Se laisser aller, goûter le plaisir de déballer un cadeau d'anniversaire, c'était encore trop demander. Colère contre ce père qui venait troubler une quiétude à peine retrouvée, entre harcèlement et preuve d'amour, entre manipulation et sincérité. Car il sentait bien au fond de lui que cette magnifique montre était une tentation du diable, une tentative de séduction. Il savait bien que le cadeau était empoisonné. Il savait bien qu'il servait, lui, d'appât, qu'il était le maillon faible qui liait son père à sa mère. Il savait tout cela, et cette lucidité d'adulte qui se frottait à un reste de naïveté le faisait souffrir et l'angoissait. Seule la colère le soulageait un moment, un coup de pied dans un ballon, déchiqueter du papier, creuser le bois de son bureau avec la pointe de son compas, écouter un morceau de rap rageur à fond sous le casque. C'est ce qu'il avait fait après être remonté dans sa chambre le jour où il avait reçu la montre. La montre : tellement conforme à celle qu'il avait si longtemps convoitée, assez semblable à celle qu'il avait toujours vue au poignet de son père, un choix presque cruel parce

que ce désir enfin exaucé arrivait bien trop tard, il n'était plus de saison. Le choix de cette montre-là, par lequel il avait voulu s'identifier à son père, marcher dans ses pas, n'avait plus de sens. Elle crucifiait Lucas entre l'envie et le dégoût. Elle ravivait cette haine que le silence et l'éloignement avaient apaisée. Haïr son père le rongait, l'aimer le mortifiait. Qu'on lui fiche la paix ! Qu'on le laisse vivre, à la fin !

Quand sa mère était venue poser la montre sur son bureau, la douceur de sa main sur son épaule l'avait soulagé, délesté de son tourment. Ce n'était jamais qu'une montre, après tout. Rien qu'un cadeau d'anniversaire parmi d'autres. Pas un objet au pouvoir maléfique. Elle donnait l'heure, un point c'est tout. Il avait le droit de la trouver chouette. En lui laissant le choix d'en disposer, sa mère lui donnait aussi le droit de la balancer par la fenêtre si ça le chantait. Il était libre. Un moment, il était resté immobile à fixer l'élégant coffret qui la protégeait. Finalement, il l'avait flanqué dans le tiroir bric-à-brac de son bureau, là où atterrissait tout un fatras en sursis, coincé entre enfance et adolescence, une sorte de purgatoire pour les objets, une antichambre de l'oubli.

Le lendemain soir, pourtant, il céda à la tentation d'ouvrir la boîte, de contempler la montre sur son présentoir, puis de la glisser à son poignet. Dommage tout de même de se priver du plaisir de la porter. La tête des copains quand ils la verraient ! Il pouvait bien séparer ce plaisir-là du sentiment de gratitude qu'il s'interdisait d'avoir envers son père. Séparer l'objet de sa charge affective. Il n'avait pas à dire merci. Il n'avait pas à être touché. Il n'allait pas se laisser avoir au sentiment, se laisser corrompre par un bijou ! D'ailleurs, à la réflexion, elle était prétentieuse, cette montre, un modèle de beauf parvenu, une montre de vendeur de bagnoles...

Dans le fond, son père n'était-il pas un misérable, un malade, un pauvre type ? Lucas regretta cette pensée-là, il n'était pas à l'aise avec le mépris. Il l'imagina soudain seul dans un studio sans âme entre un lit, une chaise, une table, des dîners solitaires réchauffés au micro-ondes, sans amis, obligé de

pointer chaque semaine au commissariat, englué dans sa honte, pétri de remords, au bord du désespoir. Attendant le pardon. Peut-être que la montre, justement... L'idée d'un père qui aurait changé faisait son chemin en lui. L'idée qu'il fallait lui laisser une chance, lui tendre la main.

Il dormit mal cette nuit-là. Et le lendemain, à la sortie du collège, à brûle-pourpoint, alors qu'il avait lutté toute la journée contre son dessein, il demanda à son meilleur copain de lui prêter son portable. Lucas ne parlait guère de sa vie d'avant, jamais de son père, et son ami n'était pas du genre curieux, il lui tendit son téléphone sans poser de questions.

Se rappeler les vilaines choses de sa vie. Seulement les vilaines choses, s'en repaître, en nourrir sa colère pour éloigner la peur et, plus encore, le charme trompeur des beaux moments, les images tronquées du bonheur. Toucher sa cicatrice, la contempler dans son miroir, se réjouir de la douleur lancinante de sa cheville qui la protégeait contre l'oubli. Se méfier de sa propre mémoire, du temps qui passe et lisse la souffrance, se méfier de ces braises d'amour mal éteintes au fond d'elle, de la tentation qu'elle avait parfois de réhabiliter une partie de son passé pour ne pas sombrer dans le néant.

Depuis qu'elle vivait à Peine-Perdue, Marie en venait à douter de la réalité de son existence d'avant. C'était à une autre que tout ça était arrivé. D'ailleurs, cette femme-là, avait-elle vraiment survécu aux derniers coups portés ? Elle avait dû succomber ; forcément. Et c'était tant mieux. Elle n'éprouvait que mépris pour l'épave qu'elle était devenue, qu'elle avait accepté de devenir. Car elle en était arrivée à justifier la violence de l'homme, à lui donner raison, à adopter l'attitude qui fatalement la provoquerait. Faire en sorte de mériter les coups, c'est tout ce qu'elle avait trouvé pour les rendre supportables. Le pire, c'est qu'au fil du temps il était parvenu à la convaincre que sa violence à lui prenait sa source quelque part en elle, dans sa nature, sa façon d'être... C'est elle qui peu à peu l'avait

transformé en brute ; la victime, c'était lui. Comme si elle lui avait jeté un mauvais sort. « Tu es le sel, je suis la plaie », murmurait-il parfois dans un soupir fataliste quand la bête en lui était repue et qu'il se faisait tendre. « Ce n'est pas ta faute, ma chica, je ne t'en veux pas... On n'y peut rien... Nous deux, c'est un mélange toxique... un amour maudit... C'est ça nous deux ! » Elle se laissait alors emporter par ce romantisme ténébreux qui justifiait la violence et aiguisait son désir.

Des années à s'entendre répéter le même baratin de l'amour-passion, puis les mêmes plaintes, telles des incantations : « Regarde ce que tu me fais faire... Tu me rends fou... Je n'en peux plus de toi... Qu'est-ce que tu as dans la tête ? Tu me pourris la vie... Pourquoi tu es comme ça ? »

Comme quoi ? Elle n'en savait rien. Bruno n'avait jamais pris la peine de lui expliquer ce qu'il entendait lorsqu'il répétait cette question lancinante dont la formulation vague semblait justement exprimer une évidence. Elle n'avait jamais compris ce qui, dans sa nature, sa personnalité, pouvait tourmenter son mari au point de le rendre fou, mais elle en était venue à se persuader qu'il disait vrai. D'ailleurs, la violence de Bruno ne s'exerçait que sur elle.

Dès l'annonce de sa grossesse, et passé le moment d'euphorie partagé, l'attitude de Bruno change de nouveau, et son humeur. Tout recommence. Prétextant les conseils de prudence du gynécologue, il lui impose avec une apparente bienveillance et le souci constant de son bien-être une discipline stricte et des recommandations incessantes. « Ne reste pas debout, installe-toi dans le fauteuil, ne monte pas sur l'escabeau, tu devrais te coucher plus tôt, est-ce bien raisonnable de faire ce trajet en voiture, qu'as-tu besoin d'aller traîner dans les magasins, tu ne vas quand même pas continuer tes

séances de gymnastique, je préfère que tu ne conduises plus, tu ne devrais pas prendre de café, tu manges trop de pâtisseries, tu grossis trop, attention au sel, ne va pas te promener trop loin... » Bruno se livre à un perpétuel harcèlement, la traite en malade, l'infantilise, la dépossède jour après jour de sa future maternité, de la joie qu'elle devrait ressentir.

Très vite, à cause du trajet en métro, il l'incite à abandonner son travail à l'institut de langues et à démissionner. « Pour ce que ça te rapporte ! » Le pire, c'est que sa propre mère donne raison à son gendre. Entre ses nausées des premiers mois et l'emploi du temps austère qu'elle subit, elle vit une grossesse solitaire et triste, tissée d'une angoisse qui n'aurait pu être acceptable qu'accompagnée d'amour et d'attentions. S'il en déborde devant les autres, dans l'intimité, il la traite comme une génitrice, un animal qu'il convient de soigner pour en tirer le meilleur parti. Il se met à détester ses seins épanouis qu'il qualifie – en plaisantant – de mamelles, il la considère avec dégoût chaque fois qu'elle est prise d'une nausée, se maintient à l'écart comme si elle était pestiférée. Il ne la désire plus. Elle se sent sale et laide.

Un jour, pourtant, il semble pris de remords et se répand en excuses larmoyantes, la tête enfouie dans son giron, la main posée sur son ventre où s'agite leur bébé.

— Pardon, ma chica, je me conduis mal avec toi, je sais, mais je dois t'avouer que j'ai toujours eu un problème avec les femmes enceintes. Une sorte d'aversion, de phobie... Enfant, quand j'en rencontrais une, je fuyais. Va savoir pourquoi.

— Tu as peut-être subi un traumatisme... quelque chose dans ton enfance, un souvenir enfoui. Tu devrais demander à ta mère... Tu aurais dû m'en parler.

— J'avais oublié, dit-il en haussant les épaules, mais te voir soudain... Ton ventre, ton corps qui se transforme, ce mystère en toi, ça m'effraie, je suis mal à l'aise, je me sens de trop, inutile, maladroit... Ça m'angoisse et

me met de mauvaise humeur. Tu deviens une étrangère, alors je préfère m'éloigner. C'est à moi que j'en veux et c'est toi qui subis mes états d'âme, ma pauvre chica. Tu me pardonnes ?

— Bien sûr que oui, dit-elle, attendrie, en caressant sa tête posée sur ses genoux, la voix tremblante de désir.

« Bien sûr que oui ! »

Elle sublime ces instants éphémères, elle garde contre elle cet homme, le sien, elle a l'impression de le porter, lui aussi, comme l'enfant en elle. Elle se sent alors toute puissante, protectrice, femme et mère à la fois, hiératique. Elle jouit de ce fugace moment de plénitude. Oublie le reste. Pauvre idiote !

Se rappeler que Bruno mentait tout le temps, à tout le monde. Un bonimenteur, plus qu'un menteur ; il improvisait, se réinventait au fur et à mesure de ses besoins, des circonstances, de son inspiration du moment. Sa prétendue phobie des femmes enceintes était une fable parmi d'autres. Il savait très exactement comment ne pas aller trop loin avec elle.

Jusqu'à la naissance de Lucas, elle croira qu'il lui suffit d'être patiente, que tout s'arrangera. Elle se dit que son mari a été, jusqu'à leur rencontre, une sorte d'animal sauvage, un chien fou sans projet ni contraintes, qu'il cache une instabilité, une faille qu'elle est seule à avoir décelée, seule à pouvoir guérir. Elle pense que la paternité, la maison neuve au-dessus de leur tête vont éteindre cette colère enfouie, lui procurer l'apaisement qui lui manque parfois. C'est tout le contraire qui se produit.

Elle est à peine rentrée de la maternité depuis une semaine que la violence s'installe de nouveau entre eux.

C'est un soir. Bruno vient tout juste d'achever ses travaux de peinture au premier étage de la maison dont ils n'occupent encore que le rez-de-chaussée. Un soir au crépuscule, à l'heure où, soumis à une mystérieuse angoisse, la plupart des nouveau-nés s'agitent dans leur berceau. Lucas n'y échappe pas et s'égosille tout son saoul dans le sien. Dans la cuisine, Marie

jette des pâtes dans l'eau bouillante pour leur dîner avant de les oublier le temps d'aller calmer Lucas qui, après son bain et son biberon, aurait logiquement dû s'endormir. Quand elle retourne précipitamment à la cuisine, Bruno l'a devancée. Il saisit la casserole où les pâtes ne forment plus qu'un magma informe et la balance à travers la pièce. Marie l'évite de justesse. Le récipient atterrit à ses pieds sur le carrelage souillé d'éclaboussures brûlantes et dans un tintamarre qui déclenche de nouveau les pleurs de Lucas. Bruno, fou de rage, se jette sur elle en braillant qu'elle fait n'importe quoi, l'attrape par les cheveux et l'envoie valser contre l'évier, où son visage heurte la poignée du placard. Et puis plus rien. Elle se relève doucement, sans une plainte, essuie un filet de sang sur sa lèvre inférieure tandis qu'il la fixe hagard, immobile, les mains sur les hanches, le souffle court, comme un travailleur qui contemple son œuvre après l'effort. Il est toujours dans sa tenue de peintre, ses mains sont maculées de peinture blanche. De sa poche sort un chiffon qu'il attrape machinalement et avec lequel il essuie la blessure de sa femme – ou tente de l'effacer. Elle le laisse faire. Ils ne disent rien. Dans la chambre, les hurlements de leur enfant écorchent le silence.

« Il y a tant de façons de faire du mal à ceux qu'on aime. » C'est ce que j'avais dit à Marie. Moi qui ne disais plus rien, ne pensais plus rien, bien calé dans une existence animale, sans passé ni futur, sans regret ni remords, voilà que je me remettais à énoncer des considérations sur la vie. Depuis que cette phrase m'était venue sans crier gare, elle se frayait un chemin en moi, elle s'imposait, elle ouvrait des portes que je pensais avoir condamnées à tout jamais. C'en était fini de ma tranquillité. Voilà que je recommençais à vivre. Fallait-il s'en réjouir ?

Après les obsèques de Sylvie, j'avais tout bazaré ; ses cendres d'abord, du haut d'une colline où elle aimait se balader ; puis les meubles de notre trois-pièces lyonnais donnés à Emmaüs, et les objets du quotidien jetés en vrac dans des bacs puis balancés dans les bennes de la déchetterie la plus proche. Là, il m'avait fallu trier, les papiers et cartons, la ferraille, la vaisselle, le petit électroménager, les produits d'entretien... Tout, j'avais tout balancé en obéissant aux consignes. C'était simple, brutal, rationnel, je triais mon passé et ça tombait au fond de la benne : bruits sourds, craquements secs, longs fracas, cliquetis, frottements. Tous ces impacts, toutes ces sonorités me libéraient de ma rage. C'était juste après les fêtes. Il faisait froid ce matin-là, pourtant j'étais en sueur, en bras de chemise, poitrine offerte au vent glacé. Les autres usagers, peu nombreux, se débarrassaient vite fait des cartons d'emballage des cadeaux de Noël, avant de remonter bien au chaud dans leur voiture. J'étais le seul à bazarder comme ça, à tour de bras. En quinze jours, j'avais vidé l'appartement. Il ne restait rien. Je n'avais rien demandé à personne et Magalie, de retour de chez sa tante, n'avait pas même un souvenir de sa mère. Je l'avais regardée pleurer, les bras ballants, dans l'appartement vide. J'avais tout jeté.

Elle était partie. Je n'avais rien fait pour la retenir. Je ne l'avais plus revue.

J'avais fait le vide. Comme flic, évidemment j'étais fini. À deux ans de ma retraite, vu mes états de service passés, on s'était arrangé pour me mettre dehors sans faire de vagues. J'avais quitté la PJ sans pot de départ, en catimini, avec mon carton sous le bras, et les saluts gênés de mon équipe. Tout ça me convenait très bien, ce largage total de ma vie, cette radicalité. J'étais sans états d'âme, au-delà du chagrin. Mais la carcasse tenait bon. Alors j'ai pensé à mes montagnes, à ces coins d'Auvergne où j'aimais randonner du temps où j'étais étudiant. Par hasard, alors que je roulais sur ces petites routes à la recherche d'un endroit où poser mon sac, un hôtel, une auberge, un gîte, peu m'importait, j'ai lu ce nom, « Peine-Perdue », sur

une pancarte posée de travers à l'entrée d'un chemin qui semblait serpenter vers nulle part. C'était justement là que j'allais.

Il avait décroché à la deuxième sonnerie. Un déclic et le « allo » affairé de celui qui reçoit beaucoup d'appels professionnels et répond distraitement. Lucas avait été pris de court, il avait avalé sa salive, la gorge nouée, incapable de parler, encore moins de raccrocher. La voix de son père, ce simple mot jeté comme un pont entre eux, son intonation familière, sa soudaine proximité le tétanisaient. La conscience aussi d'avoir franchi un interdit, cédé à une impulsion malsaine, l'effrayait. Il garda le silence. Un silence spécial, sans doute trop chargé d'une émotion que l'autre avait flairée. Le père avait répété un « allo » tout en retenue, presque à mi-voix, comme on tend prudemment la main pour caresser un animal qu'on imagine farouche. Lucas aurait dû couper la communication à cet instant-là, mais il demeurait paralysé, ou envoûté, trop désarmé pour réagir. Son silence en disait long. À l'autre bout, le père devina que c'était son fils.

— Lucas ? C'est toi Lucas ?

Le contact était établi entre eux. Fallait-il que le lien soit fort pour qu'un père reconnaisse le silence de son enfant, son souffle dans un téléphone anonyme ! Fallait-il que son père attende ce signe-là !

— Tu as reçu la montre ? Elle te plaît ?

Alors, surgi il ne savait d'où, du fond de sa gorge, ou de plus loin encore quelque part en lui, dans un murmure à peine audible, tout juste articulé, dans un soupir, tel un oiseau dont la cage s'est ouverte, un « oui » s'échappa de lui. Et il raccrocha. Ses mains tremblaient encore sur le téléphone quand il le rendit à son copain.

— T’as l’air tout chamboulé, tu appelais ta meuf ?

— Non, mon daron. S’il rappelle, surtout, ne dis rien, tu raccroches et tu bloques le numéro.

Le fait d’avoir choisi le mot « daron » pour désigner son père le vengea de sa faiblesse, l’apaisa. C’était comme s’il avait soudain rompu le charme, privé son père de son pouvoir. Il s’en libérait. Mais trop tard. Si ténu qu’il ait pu être, ce « oui », il l’avait bel et bien prononcé. Il ne pouvait plus l’effacer, ni le nier. Il avait commis une erreur, trahi sa mère. Pourquoi avait-il fallu qu’il compose ce maudit numéro de téléphone que sa mémoire conservait obstinément ? Plus il y réfléchissait, plus les conséquences de son geste lui apparaissaient. Ce « oui » pesait lourd. Il était peut-être tombé dans le piège tendu par son paternel. En répondant à sa question insidieuse, en admettant avoir reçu la montre, il lui confirmait qu’elle avait été expédiée à la bonne adresse. À cause de lui, son père savait où les trouver. À cause de lui, sa mère allait être en danger.

Je repensais souvent à ce jour-là, à ce hasard qui m’avait conduit jusqu’à ce bouquet d’habitations tout en haut du chemin, à ces maisons désertées, sauf deux, celles d’Amélie et de Baptiste, l’une près de l’autre. Le vieux était venu à ma rencontre, il avait dû me repérer de loin, trop content que je vienne distraire son ennui. Il m’avait offert un verre de vin. C’est lui qui m’avait dit que la bâtisse d’à côté était à vendre.

Je racontais ça à Lucas alors que je le ramenaïs en voiture. Ma première rencontre avec Baptiste. C’était surtout pour le distraire, voir son visage s’éclairer, car depuis quelques jours il se collait le nez contre la vitre, visage fermé. Il ne m’écoutait pas. Il s’en fichait de mes histoires, lui qui parfois me posait des questions sur mes abeilles, d’autres fois sur mon métier, les

voyous que j'avais arrêtés, si j'avais eu peur, si j'avais tué des gens, quelle arme je portais, lui qui me prenait pour un héros de série télé. Il n'avait pas l'air dans son assiette, le gosse, depuis quelques jours, et ça me tracassait. Si bien que je multipliais les prétextes pour aller le chercher à la sortie du collège. Je m'inventais des courses, des démarches pour que sa mère n'en soit pas gênée, et puis je ne voulais pas que ça soit dit que j'y allais exprès. Il m'accueillait avec une mine renfrognée, et à peine grimpé sur le siège passager, il se collait ses écouteurs dans les oreilles en soupirant. Un ado, certes, mais je soupçonnais plus que ce masque d'ennui incommensurable qu'ils affichaient tous à cet âge. Dans ses yeux, je lisais un tourment. Quelque chose qui le rongait, la même peur que dans le regard de sa mère. Le contact entre nous était rompu. Il aurait préféré m'éviter. Je n'étais plus son pote. N'y tenant plus, j'ai fini par mettre les pieds dans le plat en tirant sur le fil de ses écouteurs.

— Tu vas me faire la gueule longtemps ?

— Je fais pas la gueule.

— Ah bon ? En tout cas c'est bien imité.

Il gardait le nez baissé à contempler la fermeture éclair de son blouson qu'il ne cessait de triturer. Il s'est contenté de hausser les épaules en détournant son visage vers la vitre et le paysage qui défilait. Le silence était en suspension entre nous, un silence tendu, prêt à se rompre, que je connaissais bien. Il suffisait d'un petit coup de pouce pour le briser. Alors j'ai freiné assez brutalement pour me garer sur le bas-côté, en rase campagne, à la lisière de la forêt, et j'ai arrêté le moteur.

— C'est quoi le problème, Lucas ?

— J'ai fait une connerie, avoua-t-il enfin dans un murmure.

— On en fait tous. Et là, c'est une grosse, c'est ça ?

Il a acquiescé d'un mouvement de tête, puis soudain tout s'est relâché et ses larmes de désespoir se sont mises à couler. Entre deux sanglots, j'ai fini par comprendre ce que j'avais plus ou moins redouté après l'épisode de la montre.

— Si mon père nous trouve, ce sera ma faute, ma faute ! hurla-t-il dans un regain de désespoir.

Il est sorti de la voiture et s'est mis à courir à travers la forêt jusqu'à s'écrouler contre le tronc d'un arbre. Je l'y ai rejoint, l'ai pris par les épaules, et je l'ai serré fort contre moi. Je sentais son cœur qui cognait, cognait, tandis que le mien s'était remis en marche.

À peine trois mois que je le connaissais, ce gosse... Qu'est-ce qui m'arrivait, moi qui n'avais pas été foutu de prendre ma propre fille dans mes bras, moi qui n'avais pas été foutu de la consoler après la mort de sa mère, ni de la retenir ? Mari et père absent, déserteur. Une brute. Pas comme ce salopard de Bruno, je ne tapais pas sur ma femme, moi. Ma violence à moi était plus subtile, plus sournoise. Mais au bout du compte, j'avais été un sale type.

Marie n'était jamais entrée dans la maison d'Amélie. Elle n'avait pu imaginer son intérieur qu'à travers les descriptions que Lucas en avait faites, lui qui y était souvent invité à boire un chocolat chaud. « Tu verrais, maman, c'est trop cool, on se croirait dans un décor de conte de fées. Manon, elle adorerait. » En pénétrant à son tour dans le logis, Marie comprit ce que son fils avait voulu dire. La cuisine d'Amélie – sa pièce à vivre – ressemblait à une maison de poupée, tant par la taille que par le raffinement du décor à la fois naïf et élégant. Tout était à l'échelle de cette petite bonne femme si chétive que la moindre pichenette aurait pu la faire

trébucher. « Amélie ne vieillit pas, elle s'amenuise », disait Jef. Ses gestes aussi, précis, mesurés ; et sa façon de vivre, effacée ; de se déplacer à petits pas furtifs... et les objets dont elle s'entourait : des tasses à café fines et minuscules, des serviettes bordées de dentelle guère plus grandes que des mouchoirs, une vraie dînette. Même les gâteaux qu'elle cuisait dans son four et dont l'odeur flottait encore n'étaient que des mignardises dont on ne faisait qu'une bouchée. Amélie, elle, trouvait encore le moyen de les déguster à petits coups de dent comme une souris qui grignote. Elle tendit à Marie l'assiette de porcelaine sur laquelle elle les avait disposés avec soin.

— Sers-toi, Marie.

Amélie, la discrète, la sauvage, avait fini par inviter sa jeune voisine qui lui avait apporté le pain. Elles avaient égrené les vieux souvenirs, ceux de l'époque où Marie était venue pour les vacances avec sa famille, ce qui avait changé depuis... Elles avaient évoqué la météo, la rudesse toute relative de ces hivers qui n'avaient plus rien à voir avec ceux d'autrefois, elles avaient parlé de Lucas, de son collègue, Marie lui avait décrit son travail solitaire devant son ordinateur. Amélie avait déclaré qu'elle avait été bien courageuse de venir vivre ici avec son fils.

— Je n'avais pas vraiment le choix, répondit Marie.

C'est à ce moment-là que la conversation avait buté. Amélie s'était appliquée à replier sa mini-serviette et l'avait lissée de la main comme pour appuyer ce qu'elle allait dire.

— Tu as bien fait de partir. Moi, à ton âge, je ne pouvais pas... Ça ne se faisait pas... de quitter son mari. Je n'y ai même pas pensé. Il fallait tout supporter, se taire. C'était comme ça. Toi, dit-elle en posant ses mains tremblantes sur celles de Marie, tu es forte, tu as appris à te rebeller. Tu ne te laisseras pas faire comme moi. Les temps changent.

— Comment savez-vous... ce qui m'est arrivé ?

— Je l’ai senti. Dès que je t’ai vue, la première fois. Je ne saurais pas l’expliquer. Ma peur d’avant, je l’ai retrouvée dans tes yeux. Je sais ce que c’est...

— Alors vous aussi... ?

— Moi, c’est de l’histoire ancienne. Personne n’en a rien su des coups que je recevais et d’ailleurs, même si je l’avais dit, ça n’aurait pas ému grand monde à l’époque. D’autant que je ne devais pas être la seule. Il n’y a que Baptiste qui le savait... qui me protégeait... Sans lui...

— Vraiment ? Je croyais que vous étiez plus ou moins fâchés, lui et vous. Pourquoi ne vous parlez-vous pas, alors ?

— Parce qu’on n’a pas besoin, répondit-elle dans un haussement d’épaules. Reprends donc un gâteau, Marie, et tu emporteras le reste pour Lucas.

— Vous vous trompez sur moi, Amélie. Je ne suis pas si forte, et je suis si fatiguée. Il va revenir, il va me retrouver.

— Qu’il vienne ! Tu as appris à te défendre. Ça aussi, je le vois dans tes yeux. Et puis tu n’es pas seule. On est là ! Tiens bon, ma petite Marie... Je vais prier pour toi.

Amélie suivit sa jeune voisine des yeux, lui adressa un dernier signe de la main quand celle-ci se retourna, puis elle referma sa porte pour ne pas laisser entrer le froid. Marie avait ébauché un sourire surpris, ému, quand elle lui avait dit qu’elle prierait pour elle. Elle l’avait peut-être trouvée désuète avec son histoire de prière, ou orgueilleuse comme si elle prétendait avoir une relation privilégiée avec Dieu. Ce qui était peut-être le cas, finalement, depuis le temps qu’elle vivait dans sa crainte, Le priait. Depuis l’enfance, aussi loin qu’elle se souvenait. Elle avait été élevée ainsi, nourrie de Lui, façonnée. Parfois, elle ne savait même plus si elle avait vraiment la

foi, ou si l'habitude lui en tenait lieu. Elle priait comme on se lave les mains avant de passer à table ou comme on dit « bonjour » ou « merci ». C'était une façon comme une autre de penser à ceux qu'elle aimait, une façon de briser sa solitude... Et puis, ça ne pouvait pas faire de mal, et ça la rassurait.

Elle priait pour son fils qui, jeune, avait failli mal tourner avant de s'engager dans l'armée où il avait pris goût au voyage, au lointain. Il avait pas mal bourlingué avant de poser son sac quelque part en Nouvelle-Calédonie, où il s'était trouvé une compagne plus jeune que lui et dont il élevait les enfants. Il tenait un petit restaurant, l'affaire marchait bien, enfin, pas trop mal. Il lui écrivait quelquefois, à Noël, pour son anniversaire, téléphonait rarement. Il lui envoyait des photos où il trônait au milieu d'une joyeuse marmaille et elle observait incrédule cet homme au visage las et buriné, cet étranger qui était son fils. Il promettait de revenir bientôt... Bientôt... Elle n'y croyait plus guère, mais priait quand même pour le revoir avant de mourir et continuait de lorgner le chemin dès qu'elle entendait une voiture monter vers le hameau. Elle priait, au moins pour qu'il soit heureux. C'était l'essentiel.

Pour son défunt mari aussi, elle priait, consciencieusement, en tout cas, du mieux qu'elle le pouvait. Elle priait pour Baptiste, son voisin de toujours qui aurait mérité d'avoir une meilleure vie, pour lui donner la force de vieillir dans la solitude, et pour qu'il retrouve la paix de l'âme. Elle priait pour Jef, qui prenait soin d'eux depuis qu'il s'était installé là, dont elle savait peu de choses, mais dont elle devinait les blessures, les tourments. Et quand il lui restait un peu d'énergie, elle priait pour elle-même ; pour être pardonnée.

Désormais, elle allait rajouter Marie à la litanie de ses prières, et puis Lucas. Ces deux-là, elle le devinait, avaient bien besoin que Dieu leur vienne en aide.

Les confidences de sa voisine l'avaient bouleversée et ses encouragements, ragaillardie. Qu'une vieille femme si frêle ait pu lui communiquer autant de force et d'optimisme l'étonnait. En rentrant dans sa maison, Marie se sentait prête à soulever des montagnes. Pourtant, au fur et à mesure que la journée s'avancait, que le crépuscule peuplait le paysage d'ombres inquiétantes, une angoisse diffuse s'insinuait en elle. Les jours commençaient pourtant à rallonger et Lucas reviendrait bientôt, avant la nuit. Dès son retour, elle fermerait ses volets et sa porte avec la grosse clé et le verrou. C'était une vieille porte à l'épaisseur rassurante qui avait traversé le temps sans que personne ne parvienne à la forcer, du moins l'imaginait-elle. Sa maison, celle de sa famille, était une forteresse infranchissable. Elle s'y sentait en sécurité, même si au cœur de la nuit elle demeurait aux aguets, suspectant le moindre bruissement, le plus infime craquement venant du dehors.

Depuis le message « À bientôt » et l'incident de la montre, elle ne dormait plus guère qu'en ingurgitant des somnifères qui lui engluaient l'esprit le matin et l'empêchaient de bien travailler. Elle prenait un retard qui aggravait son stress et nourrissait ses insomnies. Elle était enfermée dans un cercle vicieux. Elle était enfermée de toute façon. Elle s'était crue libre, mais elle était toujours prisonnière de son ex-mari, où qu'elle aille, quoi qu'elle fasse. Elle en venait à souhaiter qu'il vienne, qu'il en finisse avec elle – ou elle avec lui. Et elle savait qu'il allait venir. Ils avaient rendez-vous quelque part ; bientôt, peut-être. Elle n'avait plus reçu de messages sur son ordinateur. Sur son téléphone, elle bloquait tous les numéros inconnus, sans chercher à savoir si parmi les appels commerciaux se glissaient aussi ceux de Bruno. Plus rien dans sa boîte aux lettres depuis l'envoi de la montre. Le silence était presque plus inquiétant encore.

Elle en était venue à recontacter la policière qui s'était occupée de l'affaire. Celle qui avait recueilli sa plainte et sa déposition dans sa chambre

d'hôpital. Elle lui avait laissé sa carte, à tout hasard. Une grande gaillarde au regard bienveillant avec qui elle avait sympathisé. Elle l'avait rappelée après avoir mené une discrète enquête, pour lui dire que tout allait bien. Bruno se tenait à carreau, il venait pointer chaque semaine au commissariat, il suivait sa psychothérapie, se rendait chaque jour à son travail d'où il sortait assez tard pour rentrer directement dans son studio la plupart du temps. Conduite irréprochable. « À la moindre incartade, il retourne en prison. Croyez-moi, il a intérêt à se tenir tranquille. Vous ne risquez rien... Il vous embêtera plus. Enfin, je garde quand même un œil sur lui. »

Marie avait raccroché en soupirant. En réalité, personne, à part Jef, ne voulait croire que Bruno demeurait un homme dangereux pour elle. Malgré ce qu'il lui avait fait, malgré les séquelles, on estimait que c'était une affaire classée. Justice avait été rendue, le problème réglé. C'était tellement plus confortable d'imaginer que cet homme avait changé, qu'il avait été pris d'un coup de folie passagère qu'il suffisait de soigner, qu'une sorte de rédemption allait s'opérer entre la peine de prison et quelques séances chez le psy.

Dans le fond, elle ne pouvait pas blâmer son entourage. Elle-même, durant des années, malgré les coups, n'avait jamais pu accepter de réduire l'image de son mari à sa violence. Jusqu'à l'épisode final, elle avait vécu dans la certitude qu'une parcelle de bien subsistait en lui, qu'il était lui-même victime de ses propres démons contre lesquels il s'efforçait de lutter. Elle en venait à le plaindre, à le rassurer dans ses périodes de regrets, à le consoler au plus fort de ses tourments. Désormais, Marie était sans doute la seule personne à savoir qui était vraiment Bruno. Elle, et peut-être sa belle-mère. Marie était persuadée que Clémence avait toujours su qui était son fils, de quoi il était capable. Avait-elle été une victime, elle aussi ? La première fois qu'elle était allée déjeuner dans le petit pavillon de banlieue, Marie avait été saisie par la raideur de son attitude, ses traits inexpressifs, ses yeux vides : une demeurée, ou une personne sous antidépresseurs, voilà ce qu'elle avait d'abord pensé de sa future belle-mère. Plusieurs fois, au

cours du repas, elle avait surpris son étrange regard fuyant qui se détournait d'elle, sa gêne palpable qu'elle avait mise sur le compte d'une certaine timidité, d'une peur de mal faire ou d'un complexe d'infériorité. Bruno, lui, semblait éprouver pour sa mère un curieux mélange de vénération et de mépris dont il avait l'exclusivité. Marie n'avait jamais osé lui poser de questions ni émettre la moindre remarque à son sujet. Une fois seulement, au cours d'un dîner entre amis, elle s'était laissée aller à une plaisanterie anodine au sujet de sa belle-mère : elle n'avait plus jamais recommencé. Pour elle, Clémence était une sorte de fantôme, une ombre pâle avec laquelle elle n'était jamais parvenue à établir de véritable contact, malgré tous ses efforts et sa bonne volonté. Entre elles, des années d'amabilités fades et mécaniques échangées comme des répliques d'une sempiternelle pièce de théâtre.

Elle savait ! Elle savait que Bruno était violent, elle savait que Marie serait une femme battue. Mais elle n'avait rien dit. Elle avait toujours gardé le silence. Elle ne dirait jamais rien. Quand la vérité avait éclaté, juste après la condamnation de son fils, elle avait été victime d'un AVC qui l'avait à tout jamais privée de la parole. On l'avait envoyée en rééducation dans un établissement spécialisé où Marie avait tenu à lui rendre visite avant son départ. Pourquoi ? Elle l'ignorait. Pour en avoir le cœur net, pour partir en paix, pour tenter une dernière fois de fendre ce mur de froideur, pour comprendre, peut-être. Elle lui avait apporté des fleurs qu'elle avait posées sur la tablette près du fauteuil où Clémence était assise. Elle était allée chercher une chaise pour s'installer en face d'elle, qu'enfin sa belle-mère ne puisse plus se dérober à son regard. Elle n'éprouvait pas la moindre compassion pour elle, mais pas de haine non plus. Elle avait été saisie par la ressemblance entre la mère et le fils ; troublée aussi. Elle n'en avait jamais pris conscience avant. L'autre la fixait avec une sorte d'effarement. Une certaine paralysie lui figeait encore le visage et la main gauche qui pendait, inerte.

— Je suis venue vous dire au revoir, Clémence. Adieu, plutôt. Vous et moi, c'est la dernière fois qu'on se voit. On n'a jamais réussi à se parler toutes les deux... ni à s'aimer. J'ai essayé pourtant. Il n'y a eu que du silence entre nous... Dans le fond, ça vous arrange bien d'être muette. Moi, je suis boiteuse. À chacune son handicap.

Marie se pencha en avant sur sa chaise, attrapa les deux mains de Clémence, la droite qui vivait encore et qui se crispa, la gauche qui se laissa faire.

— Regardez-moi, Clémence, dites-moi la vérité, j'en ai besoin, dites-moi. Vous saviez ? Vous saviez ? Si c'est oui, serrez-moi la main. Faites-moi un signe. Quelque chose. Vous me devez bien ça !

Mais rien ne se produisit. Clémence se raidit dans son fauteuil, retira sa main droite, ferma les yeux pour se soustraire au regard de Marie. Sa bouche vaguement tordue semblait vouloir exprimer une colère, ou une protestation.

— Clémence, s'il vous plaît, juste une fois. Qu'au moins, il se soit passé quelque chose entre nous. Après je vous laisserai tranquille. Que votre fils allait me battre, qu'il m'a battue... toutes ces années... vous saviez ?

En matière d'impassibilité, Clémence avait une longue pratique derrière elle. Elle détourna la tête, serra son poing sur ses genoux, fixa la fenêtre, l'air buté. C'était fini. Marie allait renoncer. Elle se leva, attrapa sa canne et se dirigea vers la porte sans même se retourner quand un faible gémissement la retint. Elle se retourna. Clémence cette fois la fixait. Sur sa joue, une larme.

« Tu sais, Marie, je suis un sale type. » Elle me prenait pour un bon samaritain, il fallait qu'elle sache qui j'étais vraiment. C'était un dimanche après-midi, début février. Le soleil s'essayait au printemps. La neige avait fondu sur le versant sud de la montagne, tandis qu'au nord elle s'incrustait par plaques, le long des sentiers, dans les creux, dans les sous-bois. Là-haut, le puy de Dôme gardait son bonnet blanc. Il faisait presque chaud, et Marie croyait que le gros de l'hiver était passé. Je lui ai dit qu'elle se trompait. Elle se trompait sur tout, sur la météo, sur moi. Je l'avais emmenée en balade, vers un coin charmant que je connaissais, pas très loin, mais si secret qu'on pouvait passer tout près sans le remarquer. Lucas n'avait pas voulu nous accompagner, préférant rester connecté.

Marie avait troqué sa canne contre deux bâtons de marche nordique qui lui permettaient d'aborder les reliefs en toute confiance. Je pratiquais parfois cette discipline et lui en avait enseigné les rudiments. Elle avait progressé depuis son installation. Elle réglait mieux sa respiration et avançait avec volontarisme, les sourcils froncés. On aurait dit qu'elle avait un compte à régler quelque part et que ça allait barder.

— Tu as toujours mal à la cheville ?

— Toujours. Mais puisqu'il paraît qu'il faut marcher, je marche. Et je crois qu'en effet, la douleur est moins vive... ou alors je m'y suis habituée. On s'habitue à tout !

— Bientôt, je n'arriverai plus à te suivre. Je suis vieux, moi, Marie.

Elle a haussé les épaules en souriant. Elle n'avait pas l'air de me croire, mais parfois, je brandissais mon âge comme un bouclier entre elle et moi. Il me semblait salutaire de le lui rappeler, de me le rappeler à moi-même, surtout, qui risquais de l'oublier.

Je suis repassé devant elle sur le sentier pour la guider. Nous avons laissé derrière nous les deux dernières bâtisses du hameau, celles abandonnées qui se blottissaient plus en contrebas, puis contourné la colline à l'ouest pour

nous enfoncer vers le sous-bois, avant de redescendre vers le ruisseau, là où un pont rudimentaire l'enjambait. J'avais ralenti pour m'assurer qu'elle n'allait pas trébucher dans l'étroit passage en surplomb qui le longeait, où l'on ne pouvait marcher qu'en file indienne ; soutenue dans la descente abrupte et boueuse qui menait vers le cours d'eau. Sans les bâtons et les chaussures de marche, il eût été imprudent de s'y aventurer. Au-dessus de nous, la frondaison nous cachait en partie le ciel, en dessous, le ruisseau revigoré par la fonte des neiges gloussait à nos oreilles. Je lui offrais l'aventure et le Paradis au bout du chemin, devenant un héros à peu de frais. Surtout qu'elle n'avait encore rien vu. Après le pont en rondins, le sentier reprenait sagement pour remonter entre les arbres, incitant le promeneur distrait ou non initié à le suivre docilement, sans se poser de questions. C'est en fouillant le paysage du regard, en s'y attardant, qu'on finissait par remarquer une minuscule trouée dans la végétation, juste après le passage du pont dont le charme accaparait l'attention. C'est par là que je l'ai guidée en la prenant par la main. Je lui ai dit de baisser la tête et elle a cru que je l'entraînais dans les profondeurs d'un taillis hostile, alors qu'elle a débouché quelques mètres plus loin sur une clairière miniature tapissée de mousse au fond de laquelle se dressait un petit monticule de pierres.

— C'est quoi, une maison de nain ?

— De berger ! Une cabane de pierres sèches ! Approche-toi... Fais le tour, l'entrée est par là, orientée vers le sud. Tu vois, il y a juste la place pour un homme allongé, l'équivalent en pierre de la tente canadienne. J'ai découvert cette clairière par hasard, ai-je ajouté tandis qu'elle s'extasiait. C'est mon coin secret, alors s'il te plaît, ne cafte pas.

— Alors c'était ça, ton plan, m'entraîner dans une alcôve de verdure avec lit de mousse !

Elle me taquinait, désinvolte. J'aimais bien quand elle riait. J'imaginais qu'elle devait être comme ça plus jeune... avant.

— Un peu humide, le lit. C'est un bon plan, mais pour l'été. Viens, repartons, on va prendre froid.

C'est au retour, alors que notre marche virait à la balade digestive classique, qu'elle m'a remercié, louant ma gentillesse, mon attention envers elle, envers Amélie et Baptiste. Pour Marie, j'étais l'ange gardien de Peine-Perdue. C'est à ce moment-là que je lui ai dit que j'étais un sale type, que je lui ai raconté.

Le cancer de Sylvie avait récidivé juste avant Noël, alors qu'on avait décidé de partir quelques jours à la neige. On avait tout annulé. Quand on est flic, on sait ce que c'est, la récidive ; le délinquant aussi, qui réalise qu'il va en prendre pour longtemps, qu'il n'aura pas une seconde chance. Je pensais la même chose pour ma femme. Dès le début. Pourtant, l'équipe soignante avait son plan de bataille : chimio, intervention chirurgicale, radiothérapie, chimio. Dans le fond, leur stratégie ressemblait à la nôtre quand on organisait une opération importante pour démanteler un réseau, ses ramifications. À chacun ses métastases. Avec les siens qui avaient migré vers le foie, ma pauvre Sylvie en prenait pour six mois de traitement, et pourtant, comme la première fois, elle affichait son visage de combattante. Elle y croyait, dur comme fer qu'elle allait guérir ! Moi pas. Je me demandais où elle prenait sa confiance, sa voracité à vivre, même sans ses beaux cheveux, même avec ses nausées, et tous les effets secondaires qu'elle subissait, même avec la douleur qui lui vrillait le corps parfois, et malgré la cortisone qui déformait ses traits, anéantissait la finesse de son visage, la transformait en clown blafard. Elle était trop brave, ma Sylvie. Vulnérable, je l'aurais protégée ; terrifiée, je l'aurais rassurée ; mais là, je la contemplais, désarmé, désarmé par sa force.

C'est comme ça que j'ai commencé à la fuir. Pas d'un jour à l'autre, bien sûr, le processus a dû se mettre en place sournoisement, en silence, presque en douceur, sans que j'en prenne conscience, sans qu'elle s'en aperçoive ;

ou alors, ça l'arrangeait, elle aussi. Elle préférait que je m'éloigne. Je ne lui servais à rien, j'étais un embarras de plus dans sa vie, pas un soutien, je lui bouffais son énergie, je l'épuisais. Je l'aimais pourtant, mais il faut croire que l'amour ne sert pas à grand-chose dans certains cas, qu'il est une entrave, comme une paire d'escarpins pour marcher dans la boue. Je me suis éloigné, j'ai fui. C'était facile pour moi, il me suffisait de me réfugier dans mon travail, de m'y engloutir. Ce n'était pas nouveau, certes ; à la maison, on avait appris depuis longtemps à faire sans moi. Il n'y avait rien à changer, ou presque.

En juillet de l'année d'après, le protocole achevé, le bilan de santé de Sylvie était mauvais. En août, on a décidé de la laisser tranquille. Trêve. Manque de globules blancs, impossible d'entamer une nouvelle chimio. Et puis en septembre, aggravation de son état, hospitalisation d'urgence. La descente aux enfers. Ma désertion.

J'avais toujours détesté les hôpitaux. Combien de fois n'avais-je pas traîné des pieds, puis renoncé à rendre visite à un ami, un collègue, un parent hospitalisé ? Dans mon boulot, quand il s'agissait d'y interroger un témoin, une victime, c'était différent, j'étais un autre, un flic en service. Mais arriver dans une chambre avec un sac de fruits, des fleurs ou des chocolats, un sourire accroché aux lèvres, s'asseoir à un chevet, embrasser la personne alitée ou lui prendre la main, l'aider à caler ses oreillers, lui tendre un verre d'eau, ignorer les sondes, les flacons planqués sur le côté du lit, les odeurs suspectes... c'était trop pour moi. Je ne savais pas le faire.

Pour Sylvie, je donnais le change. Je passais en coup de vent le matin, je repassais le soir. Vite fait. Pour tout arranger, dans le service, les proches étaient autorisés à venir à toute heure du jour ou de la nuit, même à dormir sur place. Aucune restriction horaire ne me dédouanait quand je me hâtais vers la sortie. Je prétextais mon travail, mon équipe à diriger, cette lutte incessante que nous menions contre les trafiquants de drogue. Je cavais dans les couloirs de l'hôpital le portable à l'oreille, je sauvais le monde,

moi, mais j'étais incapable de reconforter la femme de ma vie, échouée dans ce lit d'où elle me regardait aller et venir avec cet air d'indulgence navrée, ce soupir contenu que je lui connaissais bien.

Les derniers temps, quand elle a perdu conscience, c'était pire. Seul dans le silence poisseux de la chambre, je m'asseyais loin d'elle, les coudes sur les genoux, la tête baissée, à fixer le sol, comme un gosse en pénitence, incapable de m'approcher de ce corps recroquevillé sous les draps, cette étrangère qui avait pris la place de Sylvie. J'étais partagé entre la colère et un sentiment de dégoût ; à la fixer ainsi, des bouffées de haine montaient en moi... et la tentation fugace d'attraper l'oreiller pour en finir avec elle. Alors je fichais le camp.

Le plus souvent sous le regard de Magalie qui, en dehors de ses cours, passait le plus clair de son temps au chevet de sa mère. Où donc avait-elle puisé cette sérénité, cette assurance dans les gestes, cette spontanéité à côtoyer la mort, à l'apprivoiser, à la remettre à sa place ? Elle s'affairait, babillait, entourait le cou de Sylvie d'un joli foulard, du baume sur ses lèvres. « Tu es jolie comme ça ! » Elle était si jeune encore. Où donc avait-elle appris ? Moi, vague regard vers le lit, bise furtive sur le front de ma fille, je quittais la chambre la trouille au ventre tandis que son regard lourd de reproches me poursuivait tout au long des couloirs, me poursuit encore.

Juste avant Noël, le médecin m'a pris à part. C'était la fin, une question de jours, d'heures. Si je voulais prendre des dispositions pour... Les dispositions, je les ai prises.

Le lendemain, branle-bas de combat avec mon équipe. J'avais décrété que le moment était venu de lancer notre coup de filet en banlieue où nous enquêtons depuis de longs mois sur un important trafic de drogue. Je l'avais décidé, arguant qu'on risquait d'être repérés en attendant plus. Le chef, c'était moi. J'exposais le plan d'action, le rôle de chacun, le timing, sous le regard sidéré de mes collègues qui n'osaient pas exprimer leur réprobation. « Prematuré... mal préparé... risqué... dangereux... devenu

fou... » Tous ces murmures me parvenaient sans m'atteindre. Le surlendemain, à l'aube, nous étions sur le pied de guerre, à raser les murs tagués du hangar qu'on s'apprêtait à investir. Chacun à sa place. Les types qu'on voulait cerner étaient des caïds, des professionnels sans pitié, pas des petits voyous. Mais j'étais prêt à risquer ma vie et celle de mon équipe plutôt que d'affronter la mort de ma femme. L'intervention : un fiasco. Manque de coordination, assaut précipité, fébrilité des collègues, dont un blessé à la jambe. Des mois d'enquête foutus en l'air pour un résultat médiocre. Un gâchis dont j'étais entièrement responsable.

Pendant ce temps, à l'autre bout de la ville, ma femme s'éteignait sous le regard de ma fille qui lui tenait la main.

Le silence. Il s'est étendu au-dessus de Marie et Bruno comme ces langues de brume qu'elle contemplait désormais, qui soudain s'accrochent aux cimes des sapins, s'étalent en douceur sur les reliefs, se déroulent comme si elles voulaient envelopper le paysage tout entier dans une ouate protectrice, en amortir les angles, en diluer les couleurs, en atténuer les sons.

Le calme revenu dans la cuisine où Bruno a balancé la casserole de pâtes, ils agissent comme si de rien n'était. C'est Marie qui sans réfléchir prend la pelle et la balayette pour ramasser les nouilles étalées sur le carrelage tandis qu'il marmonne qu'il va voir le petit et prendre sa douche. Elle acquiesce sans un mot et remet de l'eau à chauffer. Sa lèvre ne saigne plus mais commence à enfler. Elle se contente de la tamponner avec un mouchoir imbibé d'eau fraîche. Quand il revient, cheveux humides, rasé de frais, vêtu de propre, c'est un autre homme. Il étire ses membres courbatus par ses

travaux, attaque ses macaronis avec entrain en parlant de la pluie et du beau temps.

Un pacte de silence se noue entre eux. Un accord tacite qui les unit bien plus étroitement que les liens du mariage. Le rite selon lequel, jusque-là, Bruno se répandait en remords larmoyants, implorait un pardon que Marie lui accordait le cœur dégoulinant d'une mansuétude attendrie, n'est plus de saison. La violence de Bruno vient d'atteindre un degré d'intensité qui semble les avoir surpris, anesthésiés l'un comme l'autre. Ils sont arrivés à ce point de non-retour qui fait basculer leur couple du mauvais côté.

Marie se revoit encore dans la cuisine où, assise en face de son mari, elle se force à avaler ses pâtes. Elle tremble encore un peu, mais elle n'a plus peur. Elle est seulement épuisée. Tout est calme. Lucas s'est rendormi dans son berceau. Il ne faut plus faire de bruit, ne pas le réveiller. Être des parents responsables. Alors ils reprennent le dialogue à mi-voix. Bruno d'abord, au sujet des aménagements de la maison, des papiers peints à choisir pour la future chambre de leur fils, qui, pour l'instant, partage la leur.

— Si tu veux, demain on s'en occupe. Je peux sortir un peu plus tôt. On pourrait déposer Lucas chez ta mère... Ou alors après-demain, comme tu préfères.

Marie contemple son mari. Elle le trouve beau dans ce pull blanc à col roulé qui épouse la puissance de ses muscles et met en valeur son teint mat. Il lui parle si gentiment, ce ton conciliant, et son sourire. Elle n'a jamais pu résister au sourire de Bruno, à l'éclat qui surgit parfois de son regard d'ombre. Comment cette lumière pourrait-elle mentir ? Elle lui répond qu'elle est d'accord pour le lendemain, se réjouit même de la perspective de ce moment partagé, ouvert sur leur avenir qui se construit avec leur maison. Une si jolie maison. Alors elle se reprend à espérer, oublie la petite brûlure qui agace encore sa lèvre inférieure, mais guère plus qu'un bouton de fièvre. Le lendemain, il n'y paraîtrait plus.

Pour Marie et Bruno, une jolie vie s'organise en apparence dans ce quartier résidentiel où de jeunes couples s'installent les uns après les autres dans des villas tout juste aménagées, sur des terrains bruts dépourvus de clôtures où les enfants jouent sans trop se soucier de savoir s'ils sont chez eux ou chez les voisins. On se salue, on se tutoie, on se prête des outils ou on se donne un coup de main, des conseils pour les travaux. Ils sont parmi les premiers à emménager avec deux ou trois couples qui deviendront des amis. Quand de nouvelles familles s'installent, Bruno est toujours prêt à leur rendre service, à les inviter à l'apéritif ou pour un dîner improvisé. Il devient vite une sorte de référent dans la rue, quelqu'un dont l'avis compte, dont l'expertise impressionne. Il sait tout faire, il a toujours les bons plans, les bons outils, les bonnes combines, il connaît toujours les bonnes personnes. Et même, à plusieurs reprises, au cours de ces années-là, c'est lui qui apaise certaines tensions entre voisins, donne un coup de main à un jeune père de famille débordé ou calme un adolescent révolté. C'est chez Marie et Bruno que chaque année, à la fin juin, on organise la plus belle fête du quartier, chez eux qu'on se réjouit d'être invité parce qu'ils sont chaleureux et accueillants. Bruno ne lésine pas sur la nourriture et les vins. Il aime les ambiances de ripaille, s'asseoir en bout de table et contempler ses convives ou circuler la bouteille à la main ; que le champagne déborde des coupes et dégouline.

Marie est plus discrète, elle suit le mouvement, toujours avenante, attentionnée, même s'il lui arrive de s'inquiéter de toute cette débauche, de cette esbroufe, pense-t-elle sans jamais oser l'exprimer. Elle se garde bien de protester, même si elle considère que Bruno jette parfois leur argent par les fenêtres pour jouer les grands seigneurs. Elle n'est pas dupe de sa générosité, fruit de son orgueil et de son goût du pouvoir, pourtant, elle ne peut s'empêcher de l'admirer lors de ces fêtes tandis qu'il déambule parmi ses invités, chemise blanche aux manches relevées sur les avant-bras, poitrail ouvert sur la médaille qui scintille autour de son cou, mains dans les

poches, trimballant son élégance nonchalante à travers le salon de l'un à l'autre, tapes viriles au passage sur l'épaule des copains, compliments galants pour leurs épouses, badinage enjoué, sans conséquences.

Elle ne peut s'empêcher d'être heureuse lors de ces réunions, elle sait qu'elle ne risque rien tant que les autres sont là et qu'elle peut profiter de la trêve qui s'offre à elle, à condition, toutefois, de ne pas commettre de faux pas : un mot malheureux, un geste de travers... Car il lui arrive d'oublier la violence de Bruno, ou de la reléguer dans un coin de son existence comme un tracas parmi d'autres. Pas de quoi en faire tout un plat. Il lui arrive même de douter les avoir subies, car son mari la couvre de sourires enjôleurs, de baisers furtifs dans le cou quand il passe près d'elle, il lui chuchote qu'elle est belle dans sa nouvelle robe, et qu'il rêve du moment où il va la lui enlever. Il a le vin gai, tendre, amoureux – dans un premier temps, du moins. Et les autres observent ce charmant manège conjugal, les femmes surtout, qui l'envient d'avoir dégoté l'homme idéal. Comment pourraient-ils soupçonner ses bleus aux cuisses sous sa jolie robe, et l'origine de sa douleur à l'épaule qu'elle justifie par ses travaux de peinture dans la chambre d'amis, si une grimace lui échappe et que quelqu'un s'en inquiète ?

Après, on lui avait reproché son silence obstiné. Elle n'avait jamais déposé de main courante, jamais porté plainte, ne s'était jamais confiée à personne, même à son amie la plus chère. Complice donc ? Mais qui l'aurait crue, qui aurait eu envie de l'entendre alors que tout le monde adorait Bruno et que sa popularité était la meilleure des protections ? Qui ? Alors qu'elle refusait d'y croire vraiment et qu'elle espérait encore et toujours que les choses allaient s'arranger... L'exprimer à haute voix, mais avec quels mots ? Elle redoutait leur pouvoir, la façon dont ils gravaient la réalité dans le marbre comme un nom et deux dates sur une pierre tombale. Impossible après de revenir en arrière, de les ravalier. « Mon mari me bat, Bruno me bat. Je suis une femme battue... Je suis victime de violences conjugales. » Pendant longtemps, Marie aurait été incapable de prononcer

ces phrases-là, à peine les penser ; et quand bien même elle aurait tenté d'évoquer sa vie de couple, elle l'aurait décrite telle qu'elle la percevait à l'époque : « Parfois Bruno se met en colère. Il n'est pas toujours gentil avec moi... Il a son caractère... Quand il est de mauvaise humeur, mieux vaut s'éloigner. » Elle l'aurait dit en noyant les mots dans un flot de bavardage anodin, avec désinvolture, presque en plaisantant, comme si ce n'était guère plus grave que ses chaussettes sales qu'il laissait traîner.

Lors de ces soirées entre amis, il lui arrivait d'observer les couples de loin, les femmes surtout. Parmi toutes ses amies, voisines, relations, y en avait-il une autre qui cachait ses plaies ? Elle scrutait les bras, les jambes, les écorchures, griffures, les écharpes ou les manches longues incongrues, les maquillages trop chargés, les grimaces esquissées, les gestes mal assurés, une attitude craintive, quelque chose dans le regard, tout au fond des yeux, une tristesse fugace. Plus tard, dans la rue, les magasins, dans le bus, elle se surprenait là aussi à observer les autres femmes, les inconnues qu'elle croisait. Une inquisition qui tournait à l'obsession. « Et celle-ci... Et celle-là... ? » Elle cherchait les signes, les indices. Serait-elle donc la seule ?

Une autre femme un jour a dû l'observer ainsi, mue par la même quête.

Marie et Bruno sont partis une semaine hors saison à Ibiza, en amoureux, séjour en pension complète dans un hôtel cinq étoiles qu'ils ne quittent guère, allant de la piscine à la plage en passant par les restaurants. Lucas doit avoir 4 ou 5 ans, à l'époque, c'est sa grand-mère qui le garde. Vacances décidées au débotté par un Bruno exténué qui a brandi les billets un soir en rentrant du travail, rêvant de farniente total quelque part au soleil. Un décor de paradis pour un séjour qui virera au cauchemar d'une terreur permanente.

La mauvaise humeur de Bruno est constante, son repos ne devant être compromis par aucune contrariété, aucun contretemps. Marie, qui n'a pas

droit à l'erreur, se tient sans cesse sur ses gardes, surveillant ses gestes et ses paroles, redoutant le pire. Mais il ne se passe rien. Pas de cris, pas de coups, rien qui puisse laisser soupçonner la violence. Les chamailleries des couples en vacances sont trop fréquentes et banales pour que quiconque s'en alarme et, en l'occurrence, Marie et Bruno ne se donnent jamais en spectacle. Mais il faut croire qu'en ce territoire lointain où personne ne les connaît, où ils sont moins soucieux du regard des autres, leur attitude s'est relâchée, les a sans doute trahis, laissant libre cours à la suspicion d'une observatrice attentive.

Un après-midi, au bord de la piscine, tandis que Marie paresse seule sur son transat et que Bruno est parti se baigner, une femme brune d'une cinquantaine d'années, vêtue d'un paréo blanc qui lui donne l'air d'une déesse antique, surgit devant elle, lui cachant soudain le soleil :

— Ne restez pas avec ce type. Partez, quittez-le. Tout de suite !

Elle a une voix grave, presque masculine, et un léger accent espagnol. Elle plante son regard dans celui de Marie, avant de repartir aussi soudainement qu'elle est venue, longeant la piscine avant de disparaître derrière un massif de lauriers roses. Saisie, troublée, le cœur tambourinant, Marie n'a pas bougé de son transat, ni tenté de retenir la femme. Elle ne l'a jamais croisée auparavant parmi les clients de l'hôtel, ne l'a reverra plus après. Une apparition, un fantôme.

Deux jours plus tard, alors qu'ils reprennent l'avion, elle se demande même si elle n'a pas été victime d'une hallucination, si elle n'a pas rêvé. Les mots sont restés gravés dans sa mémoire, ainsi que la voix et l'injonction presque brutale à laquelle elle n'a pas obéi. Avec le recul, une colère l'envahira contre cette intruse anonyme venue troubler la tranquillité de ses vacances. De quoi se mêlait-elle ? Si Marie avait eu le réflexe de lui répondre sur-le-champ, elle l'aurait envoyée promener en faisant mine de ne rien comprendre à ses propos. Malgré tout, cette sœur inconnue avait

bousculé ses illusions, ses paroles avaient fait leur chemin, il en était resté une empreinte quelque part dans la mémoire de Marie.

À Peine-Perdue, malgré la présence de ses voisins, la solitude commençait à lui peser. Peut-être à cause de l'hiver qui s'incrustait, de la neige qui de nouveau s'était mise à tomber, comme l'avait prédit Jef, après le bref épisode printanier. Une grisaille uniforme recouvrait le paysage, il n'y avait plus d'horizon, plus d'ailleurs, juste cette lumière opaque hachurée du blanc des flocons voltigeant dans une danse lancinante qui lui faisait tourner la tête et lui envoûtait l'âme si elle la scrutait trop longtemps à travers la fenêtre. Et cette absence totale de bruit, cet étouffement progressif des sons environnants accentuaient cette impression d'isolement. Elle frissonnait, rajoutait des bûches dans le poêle, inquiète de la provision qui s'amenuisait dans le panier. Elle avait froid, elle avait peur aussi, comme si l'inertie de la nature couvait une menace sournoise.

Le travail commençait à lui manquer depuis qu'elle avait achevé l'énorme rapport à traduire qui l'avait occupée tout le mois de janvier. « Tu ne vas pas pouvoir tenir comme ça bien longtemps, tu vis comme une marginale », lui répétait sa mère d'un coup de fil à l'autre. Marie devait reconnaître qu'elle avait raison. Elle ne pourrait pas rester cachée ainsi jusqu'à la fin des temps, il lui faudrait bien sortir, revenir vers la vraie vie, vers les autres. Même Jef le lui disait parfois. Il lui faudrait bien se jeter à l'eau, descendre en ville, s'inscrire à Pôle emploi, consulter les offres, affronter d'éventuels entretiens. Et les questions des employeurs. Malgré son niveau d'études, son cursus brillant, ses diplômes, comment justifier ces trous béants dans son CV simplement émaillé de petits boulots sans envergure ? Et son boitillement qui risquait de déplaire... Une éclopée ! Elle ne se sentait pas prête, pas libre, engluée dans sa peur. Et seule.

Mais seule, elle l'avait toujours été, finalement.

Quelques mois après la naissance de Lucas, elle veut reprendre son travail à l'institut de langues. Son emploi n'y était ni prestigieux ni très bien payé, mais l'ambiance lui plaisait et elle y côtoyait des collègues sympathiques tout en conservant une certaine expertise et des possibilités de rencontres et d'échanges. Elle ne se méfie pas quand un soir, elle aborde le sujet, presque sereinement. Depuis l'épisode dans la cuisine, Bruno n'a plus eu de geste violent. Après quelques jours de congé, il était redevenu l'homme tendre et léger qu'elle connaissait. Elle en était venue à mettre son geste sur le compte de la fatigue. Elle l'entend siffloter dans la maison, faire le clown pour amuser Lucas. Il lui donne le biberon, le bain, propose une balade dans le quartier avec la poussette. On les voit aux premiers jours de printemps déambuler dans le lotissement tous les trois, le bras de Bruno entourant les épaules de Marie qui pousse le landau sur lequel ils ont tous les deux le regard fixé. Une gentille petite famille.

Non, elle ne se méfie quand, vers la fin mars, elle aborde le sujet de la reprise de son travail. On l'a rappelée à l'institut, lui proposant même un contrat plus important, des perspectives. Elle est toute fière de le lui annoncer un soir à l'heure du dîner.

— Ce job de merde ! Tu serais prête à abandonner ton fils pour ça ? Tu n'as vraiment rien dans la cervelle, ma pauvre fille !

Souffle coupé, elle ne trouve rien à répondre. La réaction de Bruno l'anéantit. Elle se tasse sur sa chaise comme pour mieux encaisser les répliques à venir ; et peut-être les coups.

— Tu appelles ça un travail, quarante-cinq minutes de trajet pour aller traîner dans Paris à donner quelques heures de cours dans la semaine ? Tu crois vraiment que notre fils mérite que tu le laisses pour un boulot minable dont tu n'as pas besoin ? Tu crois qu'on va engager une nounou, la première

bonne femme venue qui nous coûtera plus cher que ce que tu seras capable de gagner ?

— Mais on m’a rappelée... On me propose un contrat plus intéressant.

— Tu parles qu’ils t’ont rappelée ! Quand on trouve une cruche surdiplômée comme toi qui accepte un boulot sous-payé, ils auraient tort de s’en priver !

— C’est important pour moi. Il faut que je reprenne.

— Que tu reprennes quoi ? Ta brillante carrière ? Mais c’est toi qui as tout abandonné... C’était ton choix, non ? Est-ce que c’est moi qui t’ai poussée à tout laisser tomber ? C’est moi ? Réponds !

— Non. Mais...

— Mais rien ! J’étais prêt à tout pour que tu réussisses, mais tu n’as pas d’ambition, aucune volonté, aucune audace. Dans le fond, tu n’es qu’une petite bourgeoise fade et insignifiante, alors ne viens pas nous casser les pieds avec ton boulot sans envergure, on n’en a pas besoin. Ta place, maintenant, elle est à la maison, avec notre fils.

Il quitte la table en jetant sa serviette et elle l’entend sortir en claquant la porte, sans doute pour fumer une cigarette. Il a réveillé Lucas. Elle va dans la chambre pour le calmer, elle le prend dans ses bras pour le bercer et l’endormir, en même temps que son chagrin.

Le sujet revient sur le tapis à cause de Colette, à qui Marie a fait part de son projet, avant même d’en parler à Bruno.

— Et ton travail ? Tu reprends quand ? Avez-vous trouvé une nounou ?

Crispation, silence autour du canapé où on prend le café.

— En fait... on en a discuté avec Bruno. Je crois qu’il vaut mieux que je reste à la maison avec Lucas pour l’instant.

— Oui, reprend Bruno en saisissant la main de sa femme avec une tendresse appuyée, Marie devrait faire presque une heure de transports en commun pour s’y rendre et entre les frais de déplacement et la nounou à payer, elle y laisserait son salaire, sans compter la fatigue. Elle a encore une petite mine, notre Marie. De mon côté, je travaille souvent très tard, je n’ai pas d’horaires, parfois des déplacements. Pas mal de responsabilités. Et puis laisser notre petit Lucas à une étrangère...

— Bien sûr, vous avez raison, Bruno.

— Je préfère que Marie, reste bien tranquille à la maison pour l’instant. La qualité de vie, c’est le plus important. Et nous avons de quoi vivre.

Colette acquiesce avec ferveur. Elle donne toujours raison à Bruno alors que quelques jours plus tôt, au téléphone, elle s’enthousiasmait pour le projet de sa fille. Marie se tait. Dans le fond, elle n’est pas loin d’adopter le point de vue de son mari, de s’y conformer de bonne grâce, jusqu’à croire que ce renoncement est le sien, non celui de Bruno. C’est ainsi qu’elle expliquera les choses par la suite, quand ce genre de sujet viendra dans la conversation.

Sa solitude a commencé là, avec ces premiers mensonges – à elle-même et aux autres – destinés à camoufler la vérité de sa vie.

C’est un peu plus tard, alors que Lucas va à la maternelle, qu’elle trouve un travail de traduction à domicile. Bruno ne s’y oppose pas, tant qu’elle reste à la maison, tant qu’elle ne s’échappe pas vers un monde qu’il ne pourrait pas contrôler. Il ne prend pas ce job au sérieux, admettant que cette activité l’occupera pendant les heures d’école. Et pourtant, c’est bien cet emploi qui l’avait sauvée qui la sauvait encore en lui procurant de quoi vivre. Là était l’ironie des choses : c’est en cherchant à la priver d’autonomie qu’il lui avait procuré les moyens de la retrouver.

À cette époque, déjà, Marie a renoncé à toute ambition, à toute idée de liberté, d'épanouissement personnel, et en dehors des périodes de violence verbale ou physique de Bruno, elle parvient à se croire heureuse. Sa vie chaotique, elle s'y est en quelque sorte adaptée. Il lui suffit d'être docile, de ne pas contrarier Bruno, d'être prudente, moyennant quoi il est un mari gentil, attentionné. Avec le temps, elle a appris à reconnaître les signes avant-coureurs de ses épisodes violents. Ils surviennent de manière cyclique, un peu comme ses règles, elle les sent venir. Quand Bruno a été calme pendant trois ou quatre semaines, la pression monte, l'atmosphère se tend, elle redouble de vigilance, et la peur la pousse parfois à souhaiter que l'orage éclate ; elle en vient même à provoquer sa rage pour en être quitte.

Comme le jour où elle se fait couper les cheveux sans le prévenir, sans lui demander son avis. Il l'aime avec les cheveux longs, il aime jouer avec sa chevelure, y plonger ses doigts, en humer le parfum, les caresser ; il aime aussi les empoigner à pleine main, tirer sa tête en arrière, puis la traîner sur le carrelage où la projeter contre un meuble ; parfois, il lui en reste une touffe au creux de la paume. Alors le soir où il la découvre avec les cheveux coupés à la garçonne, si ras sur son crâne qu'ils n'offrent plus de prises, il y voit une provocation ; pire, une offense. Il ne dit rien tant que Lucas est présent, rien quand une voisine de passage s'exclame que la coupe lui va à ravir. Mais dès qu'ils se retrouvent seuls tous les deux après le coucher du petit, il la cogne, sans un mot, froidement, comme on applique une sanction appropriée à la faute, sans qu'il soit besoin de la justifier. Elle sait pourquoi ; elle l'a cherché ; c'est le tarif.

Elle reste plusieurs jours sans sortir. C'est l'hiver, elle est censée avoir attrapé la grippe. À ses voisines qui sonnent à la porte pour avoir de ses nouvelles, proposer leur aide, accompagner Lucas à l'école, faire des courses, Bruno répond qu'il se charge de l'intendance et conclut, en plaisantant assez fort pour qu'elle entende de loin, que c'est une drôle d'idée de se faire couper les cheveux en plein hiver, qu'elle a dû attraper froid à la tête. Bruno monte la garde. Il prend même des congés pour

s'occuper d'elle, éloigner les éventuels visiteurs, l'intervention probable de Colette. Pendant une semaine, Marie ne voit personne, et personne ne s'étonne d'un isolement aussi strict, mais tout le monde s'extasie sur l'extraordinaire dévouement de Bruno pour sa femme. Toute une semaine aux petits soins, à son chevet. Le pire, c'est qu'il dit vrai.

Bruno répare ce qu'il a abîmé. Il soigne les plaies qu'il a lui-même infligées avec une douceur, une tendresse inversement proportionnelles à sa brutalité, mais sans jamais, comme les premières fois, exprimer le moindre regret, ni demander de pardon. Comme s'il n'y avait plus aucun lien de cause à effet, que Marie fût une victime sans qu'il fût son bourreau. La violence semble survenir du tréfonds de leur couple comme un cataclysme qu'ils subissent ensemble. Quand tout est terminé, qu'elle gît sur le sol, ou prostrée dans un coin de la pièce, il la relève doucement, la console, la soutient pour qu'elle s'assoie sur le canapé ou sur le lit, examine ses blessures. « Tu t'es bien arrangée. » Oui, il lui a dit ça distraitement, comme si elle était tombée de vélo ou avait trébuché dans l'escalier, et elle ne réagit même pas, à croire que cette façon d'exprimer les choses lui convient ou que, déjà, elle se sent seule responsable de ce qui lui arrive. Il cherche des pansements ou du sparadrap, de la pommade à l'arnica ou des cachets de paracétamol, la routine des petits bobos qu'on guérit en quelques gestes. Ils se taisent, remettent de l'ordre dans la pièce et reprennent le cours de leur vie. Marie n'éprouve plus le moindre sursaut de révolte. Très vite, un sentiment de fatalisme lui permet d'accepter la situation, de la considérer comme normale. L'absence de remords chez Bruno en vient à fausser son jugement. Leur intimité est ainsi faite, construite autour de ce douloureux secret, cette malédiction partagée. Elle se tait, complice, et ment pour ne pas le dénoncer, lui, et se protéger, elle ; de la honte et d'une insupportable vérité.

Elle trouva l'enveloppe dans sa boîte aux lettres le premier jour de février. L'adresse avait été griffonnée par une main anonyme. À l'intérieur, une carte de Saint-Valentin au graphisme à l'ancienne dont le mauvais goût assumé aurait pu la faire rire dans un autre contexte : une jeune femme aux lèvres écarlates, décolleté plongeant, s'y pâmait dans les bras d'une sorte d'hidalgo gominé, le tout parsemé de petits cœurs percés rouge sang. Une légende en lettres noires gothiques en soulignait l'esprit : « À moi, pour la vie. » Rien d'autre. Rien qui pût dénoncer Bruno. Et pourtant, elle savait que c'était lui. Qui d'autre ? Qui la croirait si elle brandissait cette carte dont la mièvrerie masquait le caractère menaçant ? Il avait dû bien s'amuser à la choisir. Rien ne prouvait qu'il en était l'expéditeur, on lui rétorquerait qu'il s'agissait d'un message d'amour d'un admirateur inconnu, une plaisanterie, rien de plus. Pour Marie, le message était clair : il ne renoncerait jamais à elle et la Saint-Valentin approchait. Que mijotait-il ?

Du temps où elle vivait avec lui, c'était une date qu'il n'oubliait jamais, qu'il célébrait à sa façon. Pas de restaurant ce jour-là : il considérait, sans doute à juste raison, que c'était le seul jour de l'année où il fallait éviter d'y inviter une femme. Tous ces couples alignés en tête à tête autour du même menu formaté pour l'occasion le déprimaient. Il l'entraînait pour des escapades amoureuses en des lieux improbables et isolés, hors des sentiers battus. Bruno ne manquait pas d'imagination. Les premières années, ces soirées surprises l'amusaient, l'émoustillaient. Plus tard, au contraire, elle les envisageait avec appréhension, sans oser émettre la moindre remarque, sans possibilité de s'y soustraire. Une année, il l'avait même entraînée dans une propriété bourgeoise au fond d'un parc pour une soirée coquine entre gens de la bonne société. Sous les lambris d'un salon aux lumières tamisées, on se frôlait, petit doigt en l'air, entre mignardises et verres de champagne. Marie, dans sa robe noire, avait déambulé dans une ambiance malsaine sous les regards concupiscentes et les mains baladeuses, tandis que Bruno la chaperonnait en se délectant de sa gêne. Un jeu. Bien sûr, ils ne s'étaient

pas attardés. C'était un client qui lui avait suggéré de se joindre à eux. Elle était remontée en voiture les larmes aux yeux, tandis qu'il raillait son manque d'humour. « Tu ne pensais quand même pas que j'allais laisser ces gros porcs libidineux poser la main sur ma petite femme ? Avoue que cette ambiance t'a excitée, non ? » avait-il ajouté en posant la main sur sa cuisse alors qu'ils quittaient le parking de la propriété.

L'envoi de cette carte de Saint-Valentin au romantisme douteux, dégoulinante de vulgarité, ressemblait bien à l'humour second degré de Bruno. Son message implicite ne lui disait rien qui vaille. Il avait remué en elle les mauvais souvenirs, alimenté ce qu'il y avait de poisseux dans sa peur et un certain sentiment de honte. Elle dissimula la carte au fond d'un tiroir et quand, un peu plus tard, Jef, sans doute alerté par sa mine défaite, lui demanda si quelque chose la tracassait, elle fut incapable de lui parler. Non qu'elle se défiât de son voisin, mais il lui semblait que personne, pas même lui, ne pourrait entrer dans l'intimité de sa peur, en saisir la nature profonde. Une pudeur la retenait de se confier. Elle se sentait rabaissée, renvoyée à l'image souillée qu'elle avait d'elle-même, à nouveau détruite. Le sentiment de libération qu'elle avait ressenti en s'installant à la fin de l'été n'était qu'une illusion. Sa vie serait toujours conditionnée à l'existence de Bruno, soumise à son bon vouloir, où qu'elle aille, quoi qu'elle fasse. Elle n'avait toujours été que sa marionnette. Et lui, il jouerait avec elle jusqu'au bout.

À cause de lui, sa mère allait être en danger. Depuis son stupide appel téléphonique à son père, Lucas remâchait sa culpabilité et sa peur. Il n'était pas tranquille, sans cesse aux aguets, surveillant les alentours, se retournant quand il marchait dans la rue, vers le collège, quand il montait et descendait du car qui l'y conduisait.

C'est ainsi qu'il le remarqua. Le type, le même type plusieurs fois, à la sortie de l'école. Un petit bonhomme rondouillard dans une parka noire qui

se tenait les mains dans les poches l'air frileux, vaguement incongru. Il l'avait aussi vu ailleurs... dans un magasin peut-être, il ne savait plus. L'individu avait pourtant une allure banale, le genre de personne qu'on ne remarque pas. Alors pourquoi ? S'il était planté là, à la sortie du collège, c'est qu'il y attendait un élève. Un père de famille, un grand-père, un oncle ? Quoi d'extraordinaire ? Quelque chose dénotait en lui, sa façon d'observer alentour comme si l'environnement lui était étranger, l'impression qu'il ne venait chercher personne, que son attente était dépourvue de toute émotion, froide, impersonnelle. Dans son regard, aucune impatience alors qu'il scrutait le flot des élèves franchissant le portail, aucun sourire prêt à fleurir sur ses lèvres, mais des petits yeux de fouine qui soudain s'attardent sur lui, Lucas, l'espace d'une seconde, avant de se détourner bien vite, trop vite. Il avait déjà eu la même sensation ailleurs, plusieurs fois, ce regard étranger soudain posé sur lui. Lucas s'éloigna vers l'arrêt du car, se mêlant au groupe pour mieux s'y noyer, résistant à la tentation de se retourner pour vérifier si l'inconnu était toujours là. Quand il osa le faire quelques instants plus tard, l'homme n'avait pas bougé mais scrutait désormais les groupes d'élèves qui s'éloignaient, ceux qui sortaient ne l'intéressaient plus. S'il cherchait Lucas, il l'avait perdu de vue. Il en profita pour grimper dans son car avant d'être à nouveau repéré. Que l'autre ne découvre pas sa destination. Plus tard, il se trouva ridicule avec son scénario de film d'espionnage, mais ses craintes persistèrent en même temps que sa mauvaise conscience.

À la maison, il ne se sentait guère mieux. Il voyait bien que sa mère allait mal depuis quelques jours, qu'elle semblait préoccupée, ailleurs. Alors il veillait sur elle. Quand elle surprenait le regard de Lucas, elle s'empressait d'afficher un sourire sur son visage aux traits tirés avant qu'il n'y cueille une inquiétude qu'elle voulait à tout prix dissimuler. La sérénité des premiers temps s'était envolée, le semblant de joie, éteint. Le poêle aussi.

La provision de bois s'épuisait et sa mère économisait les bûches. Elle ne le rallumait qu'en fin d'après-midi et le matin au lever ; elle laissait mourir

le feu dans la journée, estimant qu'en bougeant et avec un gros pull, elle n'avait pas froid. D'ailleurs, pour l'instant, elle ne travaillait plus sur son ordinateur, profitant du passage à vide pour achever ses rangements. Elle avait beau afficher un air bravache pour expliquer tout ça, elle ne trompait personne. Lucas la soupçonnait de ne guère s'alimenter à midi ; plusieurs fois il avait retrouvé dans le frigo des restes qu'elle avait prévu de manger au déjeuner. Elle se mit à tousser, puis à frissonner ; Lucas l'obligea à avaler des cachets et à se coucher bien au chaud. Elle avait le front brûlant et ses yeux brillaient de fièvre. Elle refusa pourtant qu'il appelle le médecin.

— C'est rien, Lucas. Juste un gros rhume qui passera tout seul.

« C'est rien, Lucas ! » Il retrouvait tout à coup l'exacte intonation désinvolte qu'elle adoptait chaque fois qu'il la retrouvait avec une blessure, un pansement, un bras en écharpe. « Maman est tellement maladroite. »

Il revoyait son pauvre sourire d'avant, sa façon de faire bonne figure, d'effacer à la va-vite des traces de larmes ou une grimace de douleur dont, les derniers temps, il n'était plus dupe. Petit, il avait souvent vu sa mère patraque, souffreteuse. Elle avait des bleus et des bosses qu'il remarquait quand il reluquait dans la salle de bains, ou dans la chambre quand elle s'habillait. Mais il ne s'en étonnait pas, estimant qu'elle était comme lui qui tombait, s'écorchait les genoux ou se cognait la tête. Il avait longtemps cru que toutes les mamans étaient des êtres fragiles qui ne tenaient guère debout. Peut-être à cause des talons hauts ? songeait-il parfois dans son désir naïf de trouver une explication à ce qu'il ne comprenait pas mais qui, malgré tout, l'intriguait. Elle ne faisait pas attention, c'est tout. C'est ce que papa répétait en râlant, si bien qu'il avait fini par éprouver le même sentiment d'agacement que son père face aux prétendues maladresses maternelles. Lui, il était dans le camp de la force, du côté des hommes. Il se souvenait des jours où ils l'abandonnaient, son père et lui, pour se livrer à des activités sportives dont ils l'excluaient d'office.

— Elle ne vient pas avec nous faire du vélo, maman ?

— Non, on ne l’emmène pas, elle ne pédale pas assez vite, elle tomberait.

— Oui, elle tomberait, répétait-il comme un perroquet.

Et si, parfois, elle suggérait de les accompagner, c’est Lucas lui-même qui opposait son refus : « Non pas toi ! »

Il se dressait, menton levé, tel un petit coq, il élevait la voix, s’emportait contre sa mère qu’il rabrouait d’un geste de la main, parfois d’un coup de pied, en sale gosse. Il se souvenait l’avoir méprisée pour plaire à son père. Il se souvenait s’être coulé dans cette condescendance paternelle qu’il considérait comme l’attitude virile de référence, celle qu’il était bon d’adopter quand on est un garçon.

Sa mère, il se souvenait l’avoir vue pleurer ; à cause de lui.

Quel âge avait-il alors ? 5 ans, 6 ans peut-être... À quel moment avait-il compris, admis qu’il se passait en son absence de vilaines choses entre ses parents ?

Avec le recul, il lui semblait qu’il l’avait toujours su, en tout cas senti. Chez lui, on vivait dans une ambiance mystérieuse, une pesanteur, des chuchotements, des bruits étranges ou des silences, des objets qui disparaissent d’un jour à l’autre sans explication. Un vase, une lampe, le miroir dans l’entrée... que des choses fragiles. Des objets estropiés ou bancals comme la chaise boiteuse reléguée dans un coin et sur laquelle il ne fallait plus s’asseoir. À croire qu’un fantôme ou un mauvais génie régnait sur la maison.

À quel moment la peur s’était-elle insinuée en lui sans qu’il sache au juste ce qui la provoquait ? À quel moment avait-il compris que c’était son père qu’il redoutait ? Un peu plus tard, sans doute, alors qu’il avait 9 ou 10 ans. Juste avant son entrée au collège. Il avait alors changé de camp, était passé sans s’en apercevoir dans celui de sa mère. Une sorte de mimétisme le

poussait à se conformer à son attitude. Il en adoptait la prudence, la docilité, la souplesse de caractère. Il sursautait en même temps qu'elle quand son père élevait la voix, surtout à table. Ce papa qu'il vénérât et qu'il importait de ne pas contrarier, ni décevoir.

Désormais, il serait toujours du côté de sa mère, assez grand pour la défendre, du moins l'espérait-il. Il l'observait, vaguement anxieux, tandis qu'elle somnolait sous l'édredon, alanguie par la fièvre. Elle dut sentir ce regard peser sur elle car elle ouvrit les yeux, lui sourit.

— Juste un gros rhume, répéta-t-elle, ne t'inquiète pas.

— Pourquoi ne veux-tu pas voir le médecin ? lui avait demandé Jef lorsqu'il était venu prendre de ses nouvelles et lui apporter des provisions.

Elle avait haussé les épaules sans répondre et s'était obstinée dans son refus. Sa hantise d'avant lui revenait, bien qu'elle fût désormais sans objet. Elle n'avait plus rien à cacher, mais le réflexe était tenace.

Durant toute sa vie conjugale, elle s'ingéniait à éviter les médecins autant que possible. Et quand il lui faut malgré tout se résoudre à consulter, elle s'y résigne en tremblant qu'on découvre son secret, ou qu'on le soupçonne. Le « déshabillez-vous » du généraliste la paralyse chaque fois. Elle obéit en traînant des pieds, défait son chemisier les doigts absents, avec une mollesse calculée, agaçante, et parfois le médecin capitule : « Ça ira comme ça. » Sauf si elle est sûre qu'aucune trace suspecte ne subsiste sur son corps, ce qui est rare ; les bleus ont la vie dure.

Son médecin traitant, les rares fois où elle vient dans son cabinet, la prend pour une patiente particulièrement pudique, ou complexée, et s'efforce de ne pas la heurter. Mais un jour, elle tombe sur une jeune remplaçante, un peu trop consciencieuse, qui tient à l'examiner des pieds à la tête, de

crainte, sans doute, de faire un mauvais diagnostic ou de passer à côté d'une maladie grave. Ce jour-là, la jeune femme penchée au-dessus de Marie sur la table d'examen est sans doute aussi tendue que sa patiente. L'une et l'autre retiennent leur respiration. Parfois les doigts de la remplaçante s'attardent sur sa peau, et la palpation s'éternise avec les questions qui en découlent, faussement anodines.

— Cette cicatrice, là, dans votre dos... ?

— La griffure d'une branche alors que je cueillais des cerises.

Elle répond sur un ton évasif, sans donner de détails. Elle a compris avec le temps que plus elle cherche à justifier ses blessures, plus elle risque de susciter le doute.

Elle se retourne sur le dos à la demande de la généraliste qui prend sa tension et leurs regards se croisent. Instant de flottement entre elles, suspension du temps. Hésitation dans la posture de la jeune femme, sourire qui se fige.

— Un peu élevée, la tension. Pas d'ennuis particuliers ? Rien à signaler ?

— Non... tout va bien.

— C'est bon, vous pouvez vous rhabiller.

Le soupçon plane dans le cabinet où elle enfiler ses vêtements vite fait. La jeune praticienne est retournée à son bureau, concentrée sur une vague ordonnance. Peut-être se demande-t-elle comment s'y prendre pour nouer le dialogue. C'est son manque d'assurance, sa timidité qui sauvent Marie ce jour-là. Elle repart en espérant que son médecin habituel ne sera pas alerté, qu'une note n'a pas été ajoutée à son dossier.

Alors non, elle avait beau trembler de fièvre au fond de son lit, être secouée par d'interminables quintes de toux, elle n'avait pas envie de consulter le médecin. Celui du village qu'elle ne connaissait pas et qui lui

poserait des questions, où s'en poserait. Elle n'avait pas envie d'exposer son corps où des traces de son passé subsistaient. Et si elle était malade, c'était de sa vieille honte qui l'envahissait de nouveau. Une rechute ! Depuis qu'elle avait reçu la maudite carte de Bruno, quelque chose s'était brisé en elle. Elle n'était pas guérie, toujours sous l'emprise de son ex. Elle était redevenue la chiffonnette molle que Bruno avait patiemment façonnée au fil du temps. Ce malheureux courrier avait réveillé ses anciens réflexes. Et sa peur.

Sa peur, c'était désormais comme une sorte de sangsue agrippée à elle, elle ne lâchait pas. Ça commençait au petit jour, au premier bruissement de vie qui l'éveillait en sursaut, au premier souffle de vent qui faisait bouger les volets, au premier ronflement de moteur au loin qu'elle guettait l'oreille tendue, redoutant qu'il se rapproche, s'amplifie. Elle suspendait sa respiration, tétanisée dans son lit, jusqu'à ce que le ronflement s'éloigne. Elle avait peur du silence qui suivait, qui soudain l'enveloppait de sa chape suspecte. Elle se levait, cœur battant, vérifiait la porte d'entrée, glissait un œil à la fente du volet pour vérifier qu'aucune silhouette ne se tenait quelque part au seuil de sa maison.

Elle allumait la radio en sourdine et la voix de l'animateur la rassurait un temps, le monde s'engouffrait dans son logis avec son cortège de nouvelles. Elle allumait son ordinateur où elle vérifiait qu'aucun message suspect n'apparaissait dans sa boîte. Elle avait peur quand elle allait prendre sa douche dans la salle de bains sans verrou, peur derrière le rideau quand l'eau ruisselait sur son corps nu, comme si Bruno risquait de surgir tel Norman Bates dans *Psychose*. Elle avait peur quand elle sortait chercher son bois sous le hangar qu'il soit caché là, derrière la pile, pour se jeter sur elle. Elle avait peur quand elle revenait chez elle qu'il soit entré en son absence. Elle avait peur lorsqu'elle partait en voiture qu'il la pourchasse ou l'intercepte, elle conduisait l'œil sur le rétroviseur pour vérifier que personne ne la suivait. Elle avait peur en entrant à la boulangerie qu'il soit là, parmi les clients. Elle avait peur chaque fois qu'elle accompagnait Lucas

au car, chaque fois qu'elle retournait l'attendre, chaque fois qu'il s'éloignait d'elle pour partir en balade et qu'il tardait à rentrer. Elle avait peur quand un visiteur montait au hameau, qu'elle entendait une portière claquer. Elle avait peur si on frappait à sa porte, elle avait peur si elle apercevait un promeneur au loin dans le chemin. Elle avait peur quand le téléphone sonnait, elle avait peur quand elle ouvrait sa boîte aux lettres. Elle avait peur quand elle devait rentrer à la tombée de la nuit, juste le temps de franchir les quelques mètres entre sa voiture et sa porte d'entrée, là où le mur du hangar lui cachait la fenêtre éclairée de Jef. Elle avait peur surtout les rares fois où son voisin était absent. Elle avait peur d'aller à la cave, à laquelle on accédait par l'extérieur. Elle avait peur le soir dans la maison bien close dont elle vérifiait vingt fois les verrous avant d'aller se coucher, elle avait peur seule dans sa chambre, elle avait peur dans le noir, elle avait peur quand la charpente craquait, ou le parquet, elle avait peur qu'une fenêtre soit mal fermée, elle avait peur de se relever pour vérifier, elle avait peur de s'endormir et demeurait immobile sous les couvertures, muscles tendus, à monter la garde jusqu'à ce que son corps, de guerre lasse, la trahisse et que le sommeil la prenne, enfin, par surprise.

La peur la saisissait, c'était comme une vague immense, une submersion, quelque chose de trop énorme, trop puissant pour qu'elle puisse la contenir. Elle était engloutie. Sa raison n'y suffisait plus, c'était comme vouloir lutter contre une inondation avec une vieille casserole trouée. La présence toute proche de ses voisins, de Jef surtout, avait beau la rassurer, la peur était toujours là, irrationnelle, obsédante. Elle voyait Bruno partout. Et son imagination envisageait les scénarios les plus grotesques. Il pouvait bien être caché sous son lit, surgir au détour du sentier telle une apparition magique, un fantôme. Sa peur dotait Bruno de tous les pouvoirs, tout était possible. Rien ne pouvait l'arrêter, pas même l'épaisseur des murs, ni les portes fermées à double tour. Bientôt il surgirait devant elle, dans une semaine, un jour, une heure ? Au petit matin, au crépuscule, en pleine nuit ? Au détour d'une rue en ville, dans un rayon du supermarché, à l'arrêt du

car, au hasard du chemin, à la station d'essence, devant sa porte ? De quoi aurait-il l'air ?

Elle ne l'avait pas vu depuis le tribunal et son visage lui échappait. Sa mémoire ne le redessinait que par flashes, le reste du temps, les traits de Bruno s'estompaient. De cela aussi, elle avait peur. De l'impact soudain de son visage face à elle, de l'intensité de ses yeux sombres, de leur pouvoir sur elle. Elle avait peur d'elle-même, d'un reste de désir, quelque part au fond d'elle, ou du moins du souvenir qu'elle en avait, d'un trouble amoureux dont son corps aurait gardé l'empreinte, dont son cœur surtout aurait gardé la nostalgie. Quel serait le regard de Bruno quand il apparaîtrait devant elle ? Que lirait-elle dans ses yeux ? Et si encore une fois, mal entraînée à résister, méfiance érodée par le temps et l'oubli, elle succombait à un air de tendresse, à un regard d'amour qu'elle jugerait sincère, si elle s'y laissait prendre ? Si elle tombait dans le piège d'un pardon possible, d'une réhabilitation de leur vie passée, de ce qui avait été leur histoire d'amour ? Qui serait l'homme qui lui ferait face ? Un ennemi, un étranger, un monstre, une brute, un malade, un fou... ou l'homme qu'elle avait aimé ? Lui fallait-il renier toute l'histoire de sa vie pour sauver sa peau ? Lui fallait-il se dépouiller des derniers oripeaux de son histoire d'amour pour ne pas se mettre en danger ? Pire que tous les coups qu'elle avait reçus, il lui fallait accepter l'idée que Bruno ne l'aimait pas, ne l'avait jamais aimée, qu'il n'y avait jamais eu nulle trace d'amour véritable en lui. Bruno n'aimait pas, il possédait.

Depuis quelques jours, l'ambiance était morose à Peine-Perdue. Tout s'en mêlait : la grisaille tenace puis le vent tempétueux qui sifflait sous nos tuiles, faisait grincer les charpentes, s'engouffrait sous les portes mal calfeutrées. Il était chez lui, le vent, imposant sa toute-puissance sur notre

hameau dont il révélait les fragilités. Nos maisons étaient solides, certes, elles avaient résisté à toutes les intempéries, mais telles de vieilles carcasses peu bichonnées, sommairement réparées au fil du temps, puis négligées : volets de guingois, tuiles fêlées, fenêtres disjointes. On avait tous nos raisons de ne pas les entretenir. Celles d'Amélie et Baptiste se délabraient en même temps qu'eux, faute d'énergie et de volonté pour envisager des réparations. Les deux anciens estimaient que leur habitat tiendrait bien jusqu'à leur mort et qu'ensuite, personne ne s'en soucierait. Baptiste n'avait pas de famille, et le fils d'Amélie courait le monde. Nos arguments à Marie et moi étaient différents, nous étions venus nous réfugier ici en catastrophe et avions procédé à quelques hâtives et indispensables rénovations qui n'engageaient qu'un présent précaire et un avenir immédiat. Peine-Perdue était le lieu des rafistolages, ceux des vieux murs et ceux de nos vies ; si c'était possible.

Celle de Marie n'avait pas l'air de s'arranger et je m'inquiétais pour elle. Son oisiveté forcée la rongait, la solitude commençait à lui peser, quoi qu'elle prétende. Sa place n'était pas ici avec son fils. Et surtout, il y avait cette peur, celle que j'avais flairée depuis le début et qui s'amplifiait de jour en jour, qui les terrassait désormais l'un et l'autre, la mère et le fils, telle une maladie contagieuse. Je m'efforçais de veiller sur eux, mais j'avais parfois l'impression qu'elle me maintenait à distance, qu'elle évitait désormais nos bavardages devant un café ou nos balades improvisées. Elle s'éloignait. J'en avais d'abord été blessé avant d'en être inquiet. En pauvre imbécile qui ramène tout à soi, j'avais cru que mes confidences, l'aveu de mes fautes l'avaient déçue, refroidie. Elle n'avait plus confiance dans le sale type que j'avais été, que j'étais encore. Si bien que pendant quelques jours, je m'étais tenu à l'écart moi aussi, vaquant à mes occupations sans trop oser frapper à sa porte de crainte de l'importuner. En réalité, j'érigais des barrières pour me protéger de l'intimité qui s'était nouée entre elle et moi ces dernières semaines. Je devais rester à ma place. Je ne pouvais rien lui apporter de bon – à part le pain. Aussi déposer Lucas devant sa porte

quand j'allais le cueillir à l'arrêt du car ou devant son collège. Pendant quelques jours, donc, je m'étais dispersé en allées et venues pour vendre mon miel sur les marchés et traîner en ville, ce qui n'était pas dans mes habitudes.

Il a fallu qu'elle tombe malade pour que je franchisse à nouveau sa porte avec les médicaments que j'étais allé chercher pour elle à la pharmacie : de quoi faire baisser sa température et calmer sa toux. Le médecin, elle n'en voulait pas. Je l'ai trouvée recroquevillée dans son fauteuil, toute menue dans un gros pull à col roulé, pâle, le visage mangé par les cernes, le regard éteint. La fièvre, mais pas seulement. Il émanait d'elle une sorte de désespoir tranquille, une résignation. Je ne reconnaissais plus ma guerrière. Elle tenait à deux mains un mug de tisane qu'elle buvait à petites gorgées et qui répandait dans la pièce une odeur fadasse et déprimante.

— C'est quoi, ce breuvage ? ai-je dit pour entamer la conversation.

— Mélange de plantes... recette d'Amélie. Tu en veux ?

— Non merci.

— Tu as tort. C'est bon pour la santé.

J'ai souri en haussant les épaules. On a laissé filer le silence tandis que j'observais autour de moi le désordre inhabituel de la cuisine dont la vétusté me sautait soudain aux yeux. Le vieil évier, le robinet qui gouttait, des étagères brinquebalantes, un placard dont les portes fermaient mal, le poêle où le feu se mourait. Un mélange de bric et de broc. Rien de moderne ni de fonctionnel. Tout juste un logement saisonnier pour les vacances d'été. Elle ne pourrait pas rester là bien longtemps. Une jeune femme comme elle était faite pour la ville, les magasins, les terrasses de café, les rues, le mouvement, les lumières, les gens... La vie, quoi ! Je m'apprêtais à le lui dire quand, semblant lire dans mes pensées, elle s'est soudain mise à parler.

— Ce sera bientôt fini, tout ça, murmura-t-elle en désignant vaguement le décor qui l'entourait. Il va venir... Je l'attends.

— Il t’a contactée ?

— À sa façon.

— Il sait que tu es là ?

— Oui, je pense qu’il sait. Alors il viendra.

— Il risque gros en cherchant à te voir. Peut-être qu’il veut juste te faire peur.

— Il viendra.

Elle a levé vers moi un regard immense, un regard fataliste qu’elle a habillé d’un pauvre sourire, comme si les jeux étaient faits et que l’inéluctable l’apaisait. Pendant un instant, je me suis demandé si une part d’elle ne se réjouissait pas du retour programmé de son bourreau, si une part d’elle ne demeurait pas fidèle envers et contre tout à cet homme qui l’avait séduite et meurtrie. Si une étincelle de désir ne couvait pas quelque part en elle pour son ex-mari. Pendant quelques secondes, un violent sentiment de jalousie m’a submergé, de la colère aussi. J’ai eu envie de la secouer, de la réveiller de cette étrange torpeur que la fièvre sans doute favorisait. Elle avait l’air d’une droguée avec sa tisane qu’elle n’en finissait pas de contempler au fond de sa tasse. J’avais envie d’attraper le récipient et de le balancer sur le carrelage, j’avais envie que la faïence se brise dans un fracas qui la ferait sursauter, qu’elle réagisse.

— Tu ne peux pas rester là... Pars quelques jours avec Lucas chez ta mère. Les vacances de février arrivent, profite-en. S’il vient, je le recevrai. Je lui ferai passer l’envie de revenir.

— Pour Lucas, tu as raison, il faut que je l’éloigne, qu’il soit en sécurité. Quant à moi, non, je ne partirai pas. Je ne vais pas fuir toute ma vie. C’est chez moi ici. Il faut que ça finisse. S’il vient, je me défendrai.

— Tu te défendras ? Comment, Marie ? Tu es si fatiguée qu’un coup de vent t’emporterait. Alors quoi, tu vas brandir un grand couteau de cuisine,

sortir un vieux fusil de derrière les fagots et le menacer ? Et si par mégarde tu en venais à tirer sur lui, c'est toi qu'on enverrait en prison !

— J'y suis déjà, en prison ! Au moins, je n'aurai plus peur. Je ne peux pas construire ma vie, Jef, je n'ose pas faire de projets, chercher un travail, j'appréhende la moindre sortie en ville. J'ai peur de tomber sur lui à tous les coins de rue, j'ai peur qu'il me fasse surveiller. Je deviens folle. Il est capable de payer quelqu'un, tu sais. Et puis il connaît des gens partout, je suis sûre qu'il a des relations dans la région, des collègues à qui il a rendu service, dont il est le supérieur hiérarchique. Il y venait superviser des salons. Il fonctionne comme ça. Il s'arrange toujours pour que les autres soient ses obligés. Qu'il ait été condamné pour violences conjugales, ça ne leur semble pas si grave. Et si on lui pose des questions, il arrange les choses à sa façon, prétend que je suis hystérique, se décrit en victime. Ne crois pas que les gens le rejettent. Ne crois pas qu'il soit isolé, banni ; lui, il a retrouvé son travail, ses relations. Ne crois pas qu'il ait honte.

Je me suis approché d'elle, agenouillé près du fauteuil pour saisir sa main brûlante.

— Alors, je vais veiller sur toi. Nous allons tous veiller sur toi. On va s'organiser.

Avec réticence, Marie a fini par me parler de la carte de Saint-Valentin, du rendez-vous implicite qu'elle semblait annoncer, une semaine plus tard. Mais fallait-il se fier à cette date précise ? Le type jouait-il à lui faire peur, la menace était-elle réelle, le danger imminent ? J'étais inquiet. Je n'osais plus quitter Peine-Perdue et quand je devais m'absenter, je demandais à Baptiste d'être vigilant. Il avait beau être âgé, il était alerte, l'œil et l'esprit vifs. Il ne fallait pas le sous-estimer. Marie ne sortait plus guère, mais quand elle s'en allait faire des courses au village ou à Clermont, je n'étais pas tranquille, j'avais hâte de la voir rentrer. Pareil pour Lucas quand il se rendait au collège. Lui aussi avait peur, au point de se sentir suivi, surveillé.

À tort ou à raison, je l'ignorais, mais j'avais moi aussi remarqué le genre de petit homme qu'il m'avait décrit. Pas devant le collège, mais dans un bar-tabac à proximité où je m'arrêtais parfois le matin pour prendre un café et le journal. Que son père ait découvert le collège de Lucas, qu'il ait chargé quelqu'un de suivre son fils pour qu'il le guide vers sa mère n'était pas impossible.

J'étais tiraillé entre la protection de Marie et celle du gamin. Il fallait l'éloigner, le mettre à l'abri. Peut-être qu'il se fasse héberger chez un de ses copains jusqu'aux vacances, ou qu'on l'envoie directement chez sa grand-mère. Marie hésitait encore à se séparer de lui. Il me fallait la convaincre. Je connaissais bien les gendarmes du coin à qui j'avais rendu quelques services, aussi ai-je pris l'initiative d'aller leur expliquer la situation. Bien sûr, ils ne pouvaient rien faire tant que le danger n'était pas avéré, que le mari violent ne pointait pas le bout de son nez et qu'il ne commettait rien de répréhensible, mais au moins étaient-ils avertis. Ils ouvriraient l'œil, feraient un petit détour du côté de chez nous quand ils auraient l'occasion. Tout ça en concluant que « la petite dame » ferait mieux de retourner d'où elle venait, en ville, où elle serait mieux protégée. « Une drôle d'idée de venir se cacher là... »

Avec Marie, nous avons établi quelques règles si l'un de nous s'absentait. Je l'appellerais régulièrement et elle devrait répondre à chaque fois. Au pire par un signe dont nous avons convenu en cas de danger imminent. J'avais un double des clés de sa maison, elle, les miennes si elle souhaiterait s'y réfugier. Nous étions reliés en permanence et cette idée me troublait. Heureusement, je n'avais guère le temps de creuser mes états d'âme. Malgré ces quelques précautions, malgré ma vigilance, le danger subsistait. Les gendarmes n'avaient pas tort, il aurait mieux valu que Marie quitte le hameau. Mais elle ne voulait pas céder. Cette maison, c'était sa fierté retrouvée, son refuge, son port d'attache. Les vieilles pierres de ses aïeux la rassuraient.

Mais fallait-il attendre passivement que l'individu se présente ? Fallait-il que Marie subisse le bon vouloir de son ex et qu'elle reste aux aguets, prête à se défendre, à s'enfuir, à se faire tabasser ou pire encore ? Elle m'avait parlé de cette policière avec qui elle avait sympathisé et je lui avais demandé de me donner son numéro de téléphone. Elle n'était certes pas habilitée à mener une enquête ou une filature de Bruno, mais au moins pourrait-elle vérifier qu'il était bien toujours en région parisienne, quelque part entre son domicile et son lieu de travail, qu'aucun changement n'était intervenu dans ses habitudes. Je brûlais d'aller moi-même mener mon enquête, de filer ce type, le suivre pas à pas pour être prêt à le neutraliser s'il décidait de s'en prendre à Marie. Le flic en moi refaisait surface. Mais je n'osais pas m'éloigner et la laisser toute seule alors que l'homme était peut-être déjà dans les parages, ou en route, qu'il était peut-être déjà venu repérer les lieux, nos habitudes, qu'il connaissait ma tête, lui ou quelqu'un d'ici qu'il aurait envoyé pour nous espionner. L'hypothèse ne me paraissait pas si farfelue. À sa place, c'est ce que j'aurais fait. Casal n'avait pas droit à l'erreur et Marie m'avait dit qu'il devait pointer chaque semaine au commissariat de son quartier. Entre deux pointages, il n'avait qu'une semaine pour agir sans être signalé. Faire tout ce chemin, venir au débotté, monter jusqu'ici sans se faire remarquer, sans savoir comment vivait Marie, sans connaître la configuration des lieux, c'eût été s'en remettre au hasard, à la chance. L'homme était du genre calculateur, patient. Il attendait son heure. Le meilleur moment.

Et le meilleur moment, si je continuais de raisonner de son point de vue, c'était quand Marie était seule à Peine-Perdue, que je m'absentais. J'imagine qu'il tenait les deux anciens pour quantité négligeable. Vu le voisinage étroit de nos maisons, j'étais sans doute le principal obstacle à la réussite de son plan. J'envisageais d'organiser une fausse absence et d'aller camper un peu plus haut, dans la forêt, avec matériel de survie et jumelles.

En attendant, j'ai composé le numéro de ma jeune collègue de banlieue parisienne – jeune sûrement, si j'en jugeais par son prénom, Jennifer, et la

voix de fillette sur sa messagerie. J'ai laissé mon nom, précisant ma qualité d'ancien flic, et quelques explications, en espérant qu'elle me recontacterait assez vite.

Marie n'avait jamais rien dit à personne et on le lui avait reproché, après.

Lors du procès, l'avocate de la partie adverse avait largement exploité son silence. « Si vous avez vraiment subi les violences de mon client durant toutes ces années, pourquoi ne pas avoir porté plainte ? »

Porter plainte, elle a plusieurs fois failli s'y résoudre, sauter le pas. Un jour, en revenant de l'école où elle a conduit Lucas, elle va même jusqu'au commissariat le plus proche de son quartier, se gare à proximité sans se décider vraiment à sortir de la voiture. Elle fixe la porte, surveillant les allées et venues, et à l'instant où elle va enfin se lancer, elle voit entrer deux policiers, deux types dont l'un, costaud, trapu, démarche pesante, semble exhiber son arme et son arrogance à la manière des flics américains dans les films, chewing-gum en moins. Elle s'imagine dans un bureau sordide face à cet inconnu antipathique qui, au mieux, l'écouterait d'une oreille dubitative et lui conseillera, goguenard, de rentrer chez elle en ajoutant que « ça va sûrement s'arranger ». Peut-être qu'elle a eu tort, que le policier en question, malgré les apparences, était un brave père de famille qui lui aurait offert un café et l'aurait écoutée avec bienveillance. Seulement, elle a eu peur. Ce jour-là, elle a tout juste assez de force pour pousser la porte d'un commissariat, pas assez pour envisager l'éventualité d'une entrevue avec un policier hostile. Porter plainte est devenu une réalité concrète. C'est franchir une porte, se présenter à un guichet, donner son nom, le motif de sa venue, s'asseoir sur une chaise inconfortable, fixer face à soi un mur jaunâtre, des affiches décolorées, entendre des éclats de voix, des bribes de

conversations, des portes qui s'ouvrent et se ferment, des courants d'air, l'attente... C'est être soudain appelée, suivre un couloir, entrer dans un bureau sans âme et s'asseoir face à une table, devant un parfait inconnu, décliner son identité, sa vie, au rythme du cliquetis d'un clavier d'ordinateur où la plainte s'étalera sur une feuille qu'on lui fera signer, qu'on tamponnera, qu'on posera sur une pile. Et puis après ?

Évidemment, elle n'avait pas su répondre à l'avocate. Elle avait juste murmuré qu'elle n'avait pas eu le courage. Et l'autre l'avait interrompue avant qu'elle trouve les mots pour préciser sa pensée. « Pas le courage ? Ni la moindre preuve de cette prétendue violence que personne, du reste, n'a jamais soupçonnée ! »

Des soupçons, une personne en a eus, malgré tout, une de leur voisine, Cécile, dernière installée avec son mari dans leur quartier. Elle sympathise avec Marie avant que le couple déménage pour partir à l'étranger. Ils ne restent que deux ou trois ans. Sans enfants, la jeune femme, plutôt réservée, ne lie vraiment connaissance qu'avec Marie, sa plus proche voisine. Les deux jeunes femmes restent plus ou moins en contact, échangeant parfois un coup de fil ou un courrier au moment des vœux. Elle avait tenu à témoigner. Oui, elle a eu des doutes assez vite. À plusieurs reprises, Marie lui laisse entendre qu'ils se disputent souvent, Bruno et elle, qu'il a son caractère, des sautes d'humeur. Contrairement à la plupart des femmes, Cécile n'a guère de sympathie pour le mari de sa voisine. Elle ne le « sent » pas. Elle affirme que Marie a peur de lui, qu'une ou deux fois elle a aperçu des bleus sur ses bras, qu'elle se blesse souvent, qu'elle porte des manches longues, des écharpes, même en plein été, parce qu'elle se dit frileuse. Des soupçons, mais pas de preuve. L'avocate de Bruno a eu beau jeu d'anéantir ce témoignage point par point. Non, elle n'a pas été témoin d'une scène violente et Marie ne lui a pas vraiment fait de confidences, et elle, Cécile, elle n'a pas osé lui poser la question, pas osé aller plus loin que cette suspicion. Et puis ils sont partis et quand elle a su ce qui s'était passé, elle a

regretté de n'avoir rien dit, de ne pas l'avoir poussée à se confier, pas avoir cherché à l'aider.

— Si j'avais su...

— Mais vous ne savez rien ! avait rétorqué l'avocate.

Cécile avait quitté la salle du tribunal en adressant un discret sourire d'excuse à son ancienne voisine. Marie gardait un bon souvenir de la jeune femme avec laquelle elle n'avait pas eu le temps de se lier plus intimement. Son départ l'avait rendue triste, à l'époque. Elle s'était sentie plus seule encore. Elle ne lui avait jamais rien confié, pourtant, plusieurs fois, elle avait été tentée de le faire. Là aussi, quelque chose la retenait à chaque fois, les confidences parfois ébauchées restaient sur ses lèvres, en suspens, comme au bord d'un précipice. C'est avec Cécile que les occasions de parler s'étaient présentées le plus souvent, à cause de ses remarques timidement esquissées, de ces perches qu'elle lui avait plusieurs fois tendues, qu'elle n'avait jamais saisies.

Après son mariage, Marie n'a plus de véritables amies. Celles de son adolescence, elle les perd de vue avec le temps et l'éloignement géographique. Elle ne fait rien pour préserver le lien ; la honte l'en empêche. Il faudrait leur mentir à elles aussi, elle n'en a pas la force. Mieux vaut le silence et l'oubli. Les relations amicales qu'elle noue par la suite avec les jeunes femmes de son quartier s'arrêtent toujours à la porte d'une réelle intimité. Son secret la maintient à distance des autres, sans qu'elle en soit consciente.

Lors du procès, c'est donc avec stupeur qu'elle découvre le regard que ses voisins portent sur elle. Marie, qui imaginait donner d'elle l'image d'une personne équilibrée, sans histoires, voit se profiler, au fil des témoignages, le portrait d'une jeune femme névrosée : elle !

« Marie, raconte l'une des voisines, tout le monde l'aimait bien malgré une certaine instabilité psychologique, son attitude changeante, ses malaises

à répétition. On faisait avec. Parfois, elle s'isolait, se décommandait au dernier moment. Avec elle, on n'était jamais sûrs. On savait qu'elle était fragile. Son mari devait sans cesse la protéger, la ménager... même qu'il avait bien du mérite parfois à la supporter. Une tendance dépressive, suicidaire... C'est pour cela que malgré des études brillantes, elle se contentait de ce job à domicile. Bruno était toujours inquiet pour elle quand il devait s'éloigner. On veillait sur elle de loin... On le plaignait... Qu'il ait parfois pu perdre patience, c'était possible, oui, mais de là à... »

« Cela dit, tempère un autre voisin assez proche du couple, j'ai toujours pensé que Bruno la protégeait trop... Je lui avais dit... D'ailleurs, les derniers temps, quand il s'absentait pour son travail, elle semblait plus épanouie, plus autonome. »

« Au moment des faits, il a dû perdre la tête pour céder à cet accès de violence, affirme un troisième. C'était un accident, forcément ! Pas possible autrement ! Mais qu'il ait battu sa femme toutes ces années ? Impensable. Il l'adorait. »

Marie était ressortie du tribunal sonnée, meurtrie. Qui était-elle ? Elle ne le savait plus. Tous ces gens, son voisinage amical, ces femmes, ces hommes qu'elle avait fréquentés durant des années, avec lesquels elle avait vécu tant de moments du quotidien, avec lesquels, chaque matin, elle échangeait un signe, un bonjour, un café, des services rendus, des bavardages. Avec les enfants qui les reliaient d'un jardin à l'autre, d'une activité à l'autre, de la maison à l'école. Avec les soirées crêpes, les barbecues, les anniversaires. Tous ces gens qui sans l'ombre d'une nuance s'accordaient sur le même portrait d'elle, tous ces gens étaient-ils donc dans le vrai ? Avait-elle une image faussée d'elle-même, ou obsolète ? Était-elle à ce point aveugle sur son propre compte, inconsciente de ses faiblesses, de ses failles ? Elle en venait presque à douter de sa santé mentale. Et puis elle s'était ressaisie. Non ! C'était bien Bruno qui, jour après jour, année après année, avait redessiné ce portrait d'elle, cette version décalée, par petites

touches, d'une insinuation à l'autre, d'un soupir de lassitude à une ébauche de confiance, décrivant leur vie de couple à sa façon. Avec le recul, elle comprenait que tous ses gestes avaient été réinterprétés par son entourage : sa vie n'avait été qu'un long malentendu entretenu par son mari, forgé par son silence obstiné, complice. Un silence qu'elle aurait été incapable d'expliquer devant un tribunal.

Parler, c'est trahir Bruno. Quoi qu'il ait pu faire, elle l'aime et espère toujours que les choses vont s'arranger, qu'un jour, avec le temps, de la patience, à force d'amour, elle parviendra à le guérir, à le libérer de cette violence. Le libérer, oui. Elle est persuadée qu'il est enfermé, malheureux, que sa rage est à la mesure d'une souffrance enfouie au fond de lui. Sinon pourquoi ? La brutalité de Bruno n'est acceptable que dans cette hypothèse. Elle s'y accroche, n'en imagine pas d'autre. Bruno ne peut être foncièrement mauvais. Il ne peut pas être venu au monde avec le mal en lui. Il faut bien qu'il se soit passé quelque chose un jour, qu'une blessure profonde soit à l'origine de son comportement. Il peut se montrer si tendre, si généreux, si délicat... Comment ces qualités pourraient-elles cohabiter avec une telle brutalité ? Alors elle cherche. Elle aura passé sa vie à chercher la faille, l'origine du mal. Elle a parfois tenté d'interroger Clémence, l'air de rien. « Racontez-moi, il était comment Bruno quand il était petit ? Je suis sûre qu'il se bagarrait à l'école... » Mais Clémence hausse les épaules, prétend qu'elle a oublié, élude en restant dans le vague. Bruno était comme tous les garçons de son âge. Elle n'a pas d'anecdotes à raconter, rien qui puisse donner un portrait vivant du garçon qu'il a été. D'ailleurs, assez vite, Marie espace ses visites à sa belle-mère, non pas qu'elle refuse de la voir, mais parce que Bruno, dès le début de leur mariage, s'y rend la plupart du temps seul, en sortant du travail, ou le samedi en coup de vent. Parfois, il emmène Lucas, mais il propose rarement à Marie de les accompagner, ce qui l'arrange et la blesse en même temps.

Le pavillon désuet où vit la mère de Bruno reste fermé sur son silence, ses secrets, une terre étrangère.

Alors elle imagine des drames cachés dans l'enfance de Bruno. Tout y contribue : son mutisme, celui de Clémence, la mort du père, l'absence de frères et sœurs ou de copains d'école témoins de sa jeunesse, le peu de photos prises de ce temps-là, la tristesse même du pavillon fossilisé dans les années 1970. En observant l'image du père dans son cadre doré sur la commode de la salle à manger, visage austère, lèvres pincées, Marie en vient à se demander si Bruno n'a pas été battu. Elle l'imagine alors petit garçon subissant la violence paternelle, serrant les dents sous les coups, réprimant durant des années son chagrin et sa colère. Colère qui rejaillit sur elle et contre laquelle il ne pourrait pas lutter. Les psychologues n'affirment-ils pas qu'on reproduit – forcément ? – adulte, ce qu'on a vécu enfant ? Pour Marie, l'hypothèse est presque séduisante, elle s'y accroche, si bien qu'elle pose un jour la question à son mari, dans ce moment d'apathie qui suit immédiatement les coups, quand Bruno, rassasié comme après un festin, s'affale sur le canapé, allume la télé.

Il l'a allumée justement ce jour-là, quand elle aborde le sujet avec l'audace désespérée de qui n'a plus rien à perdre :

— Pourquoi tu es comme ça, Bruno ? Pourquoi est-ce que tu me fais du mal ?

Les yeux fixés sur l'écran, il ne répond rien tandis qu'elle se masse le poignet qu'il lui a tordu. Le silence s'étire, meublé par les commentaires d'un match de tennis à la télé et le bruit de la balle qui le ponctue tel un métronome. Elle s'assoit près de lui, sur le bord du canapé, pas trop près, fixe l'écran où les joueurs ahanent à chaque envoi, tels deux mâles en rut.

— Pourquoi, Bruno ? Est-ce qu'on t'a fait du mal quand tu étais petit ? Est-ce qu'on te frappait ?

Enfin, il se tourne vers elle, perplexe, l'air de ne rien comprendre à la question. Ce n'est pas la colère qui lui fronce les sourcils, mais l'étonnement.

— De quoi tu me parles, Marie ? Tu inventes quoi ? Qui m'aurait frappé ?

— Je ne sais pas. Ton père. Tu peux me le dire si c'est ça... si c'est pour ça.

— Pour ça quoi ?

— Que tu... lèves la main sur moi, alors que tu prétends m'aimer.

— Mon père n'a rien à voir là-dedans ! C'est toi ! C'est à cause de toi. Tu me mets hors de moi. Tu me fais souffrir, c'est plus fort que toi... Tu me rends fou. Alors je m'emporte, c'est vrai. Mais ça ne m'empêche pas de t'aimer. J'en crève de t'aimer. Viens plus près de moi... n'aie pas peur.

Toujours la même litanie mille fois entendue derrière laquelle il se réfugie pour ne pas répondre. Toujours les mêmes mots auxquels ni l'un ni l'autre ne croient plus.

Marie a beau fouiller le passé de Bruno, elle n'y trouve nulle part la blessure à l'origine de sa violence, nulle circonstance atténuante ne vient expliquer sa conduite. Avec quelques bribes d'anecdotes glanées au fil du temps par de vagues relations de sa famille, elle parvient à esquisser le portrait d'un fils unique à la personnalité affirmée face à des parents laxistes, voire mollassons. Chez lui, on ne roulait pas sur l'or, mais il ne manquait de rien, tout juste a-t-il souffert, peut-être, d'une certaine solitude, d'un ennui qu'il a compensés en traînant avec des bandes de copains dont il était toujours le chef. À l'école, un élève plutôt brillant, mais qui n'en fiche pas lourd, juste ce qu'il faut pour se maintenir. Rien. Elle ne trouve rien qui explique ce besoin de cogner. De la cogner, elle. À croire qu'il le porte en lui, qu'il est né avec, comme d'autres avec une tache ou une malformation.

Une forme de dépression, de folie ? Elle y a pensé, bien sûr. Elle a étudié des livres, lu des articles, des témoignages. Et s'il était atteint de schizophrénie ? De paranoïa ? S'il était la première victime de sa propre sauvagerie ? S'il souffrait vraiment, dans sa chair, jusqu'au fond de son âme ? Si c'était l'expression d'un désespoir inné ? Alors il faudrait le soigner. Ne pas l'abandonner.

À maintes reprises, au fil du temps, quand les coups se font plus fréquents, plus rudes, les séquelles plus graves, elle y songe, avant qu'il ne soit trop tard : sauver sa peau. Elle y songe, et puis oublie, se résigne encore. Jusqu'à cet été où elle prend sa décision : le quitter parce qu'elle n'en peut plus, qu'il n'y a rien d'autre à faire, rien à espérer. Les circonstances s'y prêtent, Lucas est en vacances avec sa grand-mère et son oncle au bord de la mer, elle doit les rejoindre pour quelques jours et attendre que Bruno vienne les chercher à la fin du mois. Elle ignore encore quelle stratégie adopter, mais elle aura le temps de s'organiser, de se renseigner sur les procédures de divorce. Elle sait que ce sera difficile, elle a peur de perdre la garde de Lucas si elle abandonne le domicile conjugal. Elle a peur de la réaction de Bruno, mais il ne la frappera pas en présence de sa famille. S'éloigner d'abord. Lui écrire, peut-être, pour lui expliquer. Elle voudrait tellement que leur mariage s'achève en douceur, sans haine et sans cris !

Mais à chaque fois qu'elle est prête à le quitter, convaincue qu'il n'y a rien d'autre à faire, curieusement, survient un rebondissement. Bruno flairait-il le danger, l'instant précis où elle risque de lui échapper ? Alors que dans la chaleur suffocante d'un après-midi d'été, il vient de la frapper encore une fois, comprend-il qu'il est allé trop loin ? Ressent-il le désir de s'apaiser enfin ? La fureur en lui s'est-elle usée ? S'est-il vidé de toute cette violence contenue en lui ? Tant d'énergie dépensée à lui faire mal. Tant d'énergie dépensée à détruire l'autre. Une immense lassitude envahit le visage de Bruno. Elle y lit la promesse d'un changement et, pourquoi pas, d'une ère nouvelle pour leur couple. Tout lui paraît encore possible. Car cette fois, ils

sont allés ensemble tout au bout de la violence, elle s'est tarie. C'est fini ! C'est ce qu'elle croit en ce mois de juillet quand ils reviennent des urgences. Sa tête a cogné un peu plus fort que d'habitude. Elle a perdu connaissance quelques instants. Il a eu peur. Alors qu'elle est à demi consciente, il la soulève dans ses bras pour la poser sur le siège arrière de la voiture. Ses gestes sont fébriles, il répète son nom, lui murmure des mots doux, des mots d'amour qu'elle croyait ne plus jamais entendre, qu'elle savoure les yeux fermés. Si elle doit mourir, au moins elle partira heureuse. Autour d'elle lui parviennent les voix de leurs voisins qui ont accouru. Il fait beau, la plupart sont dehors, cette fois « l'accident » de Marie ne passera pas inaperçu. Bruno jette quelques miettes d'explications... une chute... ou un malaise... l'escalier du sous-sol. Mais personne ne songera à les mettre en doute.

Ce qui aurait dû la conforter dans sa décision de divorcer la pousse paradoxalement à y renoncer. Dans les jours qui suivent son retour de l'hôpital, où on l'a gardée pour la nuit après une batterie d'examens, Bruno n'est plus le même. Il semble anéanti. Elle est persuadée qu'il a pris conscience de ses actes, qu'une nouvelle vie va commencer. Elle renonce à rejoindre seule sa famille en Bretagne, comme prévu. Ils iront récupérer Lucas ensemble. L'embellie se confirme, elle retrouve l'homme qu'elle aime. Le monstre est enfin terrassé. Elle lit dans son regard une gravité nouvelle, des regrets, une fragilité. Il lui répète souvent qu'il a peur de la perdre, elle répond qu'elle ne le quittera jamais. Nouvelle lune de miel. C'est reparti.

L'embellie durera plusieurs mois. Marie perdra l'habitude de se méfier. L'oubli est parfois dangereux.

Depuis que j'avais récupéré la photo de Bruno Casal, il était devenu mon ennemi personnel. Pour que je sache bien à quoi il ressemblait, Marie m'en avait montré une, où il était assis sur une terrasse avec un jardin en arrière-plan, le tout dans une ambiance estivale. L'homme sur l'image avait l'air de me fixer par en dessous, arrogant, sûr de lui. Il tenait des lunettes de soleil à la main, qu'il avait dû enlever le temps de la photo. Il était bronzé, musclé, œil sombre, plutôt belle gueule, enfin, si je me fiais à ce que je savais du goût parfois étrange des femmes en matière de beaux mecs. Il avait le bras tendu sur le dossier d'une chaise et on apercevait un morceau d'épaule nue, Marie sans doute, mais le cliché avait été découpé. « La photo date un peu, m'avait-elle précisé, mais tu le reconnaîtrais si tu le croisais dans les environs. » À vue de nez, il approchait la quarantaine sur la photo et j'espérais que depuis, il avait perdu de sa superbe. Je me plaisais à l'imaginer vaguement dégarni, bedonnant, histoire de me défouler.

J'éprouvais de la haine pour lui, plutôt une certaine jalousie. Je supportais mal la place qu'il occupait encore dans les pensées de Marie. Elle était terrifiée à l'idée qu'il surgisse, mais en même temps, je me demandais si elle ne souhaitait pas le revoir. Je détestais cet éclat dans ses yeux quand elle parlait de lui. Et ce quelque chose qui ressemblait à de la fierté dans sa façon de brandir la photo ! Est-ce qu'elle allait se sortir ce salopard de la tête une bonne fois pour toutes ? Ce mec, si elle ne l'aimait plus, elle le désirait encore. J'avais détourné les yeux, serré les poings pour contenir ma rage. Marie a dû malgré tout la sentir, car elle a esquissé un mouvement de recul, et j'ai lu du désarroi dans son regard. J'ai grimacé un sourire, bafouillé une vague plaisanterie pour détendre l'atmosphère. N'empêche, il y avait de la brute en moi aussi et elle l'avait entrevue l'espace d'un instant. Plusieurs fois, depuis que je connaissais Marie et son histoire, je m'étais demandé si tous les hommes étaient susceptibles de devenir violents un jour ou l'autre. Est-ce que nous étions soumis à une chimie subtile, à notre taux de testostérone ? Est-ce que nous étions juste des bêtes sauvages avides d'en découdre ? La violence avait été au cœur de mon boulot, je l'avais

côtoyée jusqu'à l'écœurement, combattue. Je savais par expérience qu'elle était lovée au fond de chacun de nous comme un reptile en sommeil, qu'un rien pouvait la déchaîner, qu'il nous fallait être vigilants, ne pas céder à l'ivresse qu'elle procure, une drogue comme une autre. Ce type sur la photo, c'était un malade, un minable.

Comme j'avais photographié l'image du mec sur mon téléphone portable avant de la rendre à Marie, j'ai décidé de m'amuser avec : j'ai découpé sa tronche, je l'ai agrandie, mise en noir et blanc, puis j'ai enregistré les modifications. Le grain de la photo était moins fin, et avec sa gueule en gros plan dépouillée de la couleur et du paysage environnant, il ressemblait à ce qu'il était, un délinquant, tel qu'il doit figurer dans un dossier de police. Je l'ai fixé longuement jusqu'à le rendre anonyme, jusqu'à l'indifférence... Non, je ne l'avais jamais vu dans les parages, mais si jamais je le croisais, je le reconnaîtrais. J'avais la mémoire des visages, une sacrée qualité pour un flic.

À peine avais-je reposé mon téléphone après avoir stocké la photo qu'il s'est mis à sonner. C'était la policière à qui j'avais laissé un message qu'elle n'avait écouté qu'en rentrant de congé. Elle était désolée du retard. Elle avait vraiment une voix de gamine, la fliquette, elle devait se donner du mal pour qu'on la prenne au sérieux, je l'imaginais blonde avec des bouclettes folles et des taches de rousseur. Allez savoir pourquoi ! N'empêche, le ton était ferme, dynamique, concis, elle me plaisait. Un bon flic. Elle avait mené son enquête en douce, car l'histoire de Marie la touchait. Elle était inquiète : Bruno n'était pas à son travail. Se faisant passer pour une cliente, elle avait appris par un de ses collègues qu'il avait pris deux semaines de vacances, qu'il ne reviendrait qu'une dizaine de jours plus tard. Pas à son domicile non plus, apparemment. Mais il s'était bien présenté à son rendez-vous chez le psychologue deux jours plus tôt et la veille à sa convocation hebdomadaire au commissariat de son quartier.

— Réglo, le mec ! On est vendredi, il a donc toute une semaine de liberté devant lui. Une semaine, c'est bien suffisant pour un séjour en Auvergne. Et personne ne peut l'empêcher d'aller s'aérer sur le puy de Dôme.

À part ça, elle avait appris qu'il s'était rendu quelque temps plus tôt dans l'ancien collège de Lucas et également dans le club de sport que fréquentait son fils. Pourquoi ? Il devait bien mijoter quelque chose. Voulait-il glaner quelques renseignements sur sa nouvelle adresse, des indices ? Il était si facile de faire parler les gens... Elle ne pouvait pas faire grand-chose de plus, elle était débordée et son supérieur n'apprécierait pas qu'elle enquête clandestinement sur quelqu'un qui, *a priori*, se tenait tranquille et respectait la loi.

— Que Marie soit prudente. Veillez bien sur elle. Tenez-moi au courant, avait-elle conclu avant de raccrocher.

J'ai regardé par la fenêtre, la nuit allait tomber sur notre hameau. En face de chez moi, la maison de Marie n'était plus qu'une masse sombre. Elle venait de fermer ses volets, tous sauf ceux de la fenêtre sur le côté qui donnait sur la mienne. La lumière brillait et, parfois, je voyais sa silhouette passer. Cette lumière-là resterait allumée jusqu'au moment où elle irait dormir, et la mienne aussi, en écho. Désormais, je n'allais plus me coucher tant qu'elle n'avait pas éteint sa lampe, fermé les derniers volets. J'attendais son couvre-feu. Puis je sortais pour faire le tour de nos bâtiments, je fouillais l'ombre, je scrutais le silence. Parfois, je rencontrais Baptiste planté sur le seuil de sa porte, tel une sentinelle ou, s'il ne faisait pas trop froid, plus loin, appuyé à la fontaine, en train de cultiver ses insomnies un mégot coincé entre les lèvres. On échangeait un signe de la main, quelques mots, et je rentrais.

J'aurais dû prendre un chien, un de ces gros chiens de berger à la voix rauque, à la force tranquille. J'aurais dû. J'y avais bien pensé en m'installant ici, mais renoncé. Un chien, je m'y serais attaché, et moi, je ne voulais plus prendre le risque d'aimer, même un animal.

Lucas n'avait guère envie de passer les vacances de février chez sa grand-mère. Deux semaines, c'était long sans ses nouveaux copains, sans l'espace auquel il s'était si bien habitué, sans la perspective des prochaines chutes de neige, les parties de luge et de snow-board déjà envisagées. La banlieue parisienne où il avait grandi lui semblait lointaine, presque une terre étrangère, oubliée. Certes, il se réjouissait d'y retrouver Manon, mais il aurait préféré qu'elle vienne, elle, pour la présenter à ses amis et l'initier aux joies de la montagne. Non, il n'avait pas vraiment envie de retourner là-bas, revenir sur ses pas, retrouver les vestiges de son ancienne vie, se frotter à la douleur des mauvais souvenirs à tous les coins de rue. Rencontrer d'anciens camarades dont il n'avait plus rien à faire. Il éprouvait une sorte d'aversion pour tout ce qui était « avant ». La seule idée de partir lui donnait mal au ventre.

Et puis, il ne voulait pas se séparer de sa mère. Elle avait beau aller mieux, il la sentait si fragile, si tourmentée ! Il se doutait bien que son père finirait par retrouver leur trace et qu'il risquait de venir rôder dans les parages d'un jour à l'autre. Qu'en plus son geste imprudent avait peut-être précipité les choses. Marie, à qui il avait finalement avoué son moment d'égarement, l'avait rassuré : « Tu n'y es pour rien, j'ai toujours su que ton père nous retrouverait, j'ai toujours su qu'ici, notre refuge serait provisoire. Mais au moins aurons-nous passé toute une saison en paix. Nous avons repris des forces, et s'il vient, je saurai l'affronter, je n'aurai plus peur. » Elle le disait en levant le menton, mais le vibrato de sa voix démentait ses propos, tout comme le tremblement de ses mains. Il n'était pas dupe. Il la connaissait par cœur, sa mère, à force de l'avoir observée, d'avoir veillé sur elle comme il l'avait pu. Les derniers temps, il était capable de traduire chaque tressaillement maternel, la moindre hésitation, les modulations de sa

voix, le rythme de son souffle quand il s'accélérait, son regard qui se voilait, ses lèvres qui se crispaient, sa façon de marcher, de s'asseoir. Il n'aurait su ni l'expliquer ni le décrire précisément, mais la peur de sa mère s'inscrivait dans l'espace et se gravait en même temps dans sa chair à lui. Il ne voulait pas s'éloigner d'elle. Il s'estimait désormais assez fort, assez mûr pour assurer sa protection.

Il ne voulait pas et, pourtant, il venait de grimper dans ce maudit train qui l'emportait vers Paris. Il venait d'esquisser un sourire contraint et un signe de la main pour saluer Jef sur le quai, entre résignation et rancœur. C'est Jef qui l'avait convaincu de partir et c'est Jef, seul, qui l'avait accompagné à la gare. Il avait préféré que sa mère ne vienne pas. Elle allait l'embrasser sur le quai, elle allait le serrer trop fort contre elle, lui dire de prendre soin de lui et tout et tout. Ça n'en finirait pas et il n'était pas sûr de savoir retenir une ou deux larmes. Sa voix avait mué, il avait grandi, forci, un léger duvet ombrait sa lèvre supérieure, mais il n'était pas à l'abri d'un reste d'enfance qui traînerait en lui. Ce départ enfin consenti, c'était une affaire d'hommes, un accord entre Jef et lui. Une stratégie acceptée. Son ami l'avait convaincu qu'il devait partir, brouiller les pistes ; qu'en restant, il serait un fil conducteur entre ses deux parents, et qu'il fallait éliminer ce facteur de risque, qu'il protégeait mieux sa mère en acceptant de s'éloigner, et que le courage ne résidait pas forcément dans l'accomplissement d'une action spectaculaire, mais plus souvent dans un renoncement, une sagesse. Lucas avait bien flairé dans les arguments de Jef une sorte d'entourloupe verbale, une façon de l'embobiner, mais son ami le regardait droit dans les yeux, visage grave, et il avait eu confiance. « Tiens, tu veux conduire un peu ? » Ils roulaient alors vers le chemin de terre qui les ramenait au hameau et Lucas avait pris le volant.

Plus le train l'entraînait loin de chez lui, plus l'angoisse l'étreignait. Sa mère était en danger. Son père était un fou. C'était encore la meilleure façon

d'exprimer les choses, un fou, un taré, un dingue. Lucas aussi avait appris à reconnaître les signes avant-coureurs de sa folie : une mutation s'empare peu à peu de son grand corps massif, les bras, les épaules, la nuque se crispent, les muscles du visage semblent se mobiliser pour contenir la violence qui couve, le regard s'aiguise comme un couteau, la main droite s'agace à relever la mèche sur son front comme si ses cheveux eux-mêmes se rebellaient, les lèvres se pincent pour contenir le flot de rage tel une nausée. Son père est une sorte de loup-garou dont la transformation s'opère, discrète, sous ses yeux d'initié. Seuls lui et sa mère sont capables de repérer les premiers symptômes de son étrange métamorphose. Parfois, ils s'esquissent longtemps à l'avance, et l'on peut s'en prémunir, se méfier ; d'autres fois, la fureur survient comme un orage dans un ciel d'été. Elle s'abat sur vous sans prévenir, sans raison.

Il doit avoir 11 ans environ quand il reçoit la première gifle de son père. Il n'a jamais compris pourquoi. Ils ne sont que tous les deux à la maison, dans le garage, en train de réparer la roue crevée de son vélo. Lucas a toujours aimé assister son père et jusqu'à ce jour, ils ont partagé là de bons moments de complicité. Bruno explique la marche à suivre. « À ton âge, je réparais mon vélo tout seul ! » Et Lucas l'écoute en s'efforçant de faire de son mieux. Le jour de la gifle ressemble *a priori* à tous les autres, jusqu'au moment où son père lui demande une clé et que Lucas, distrait, ne lui tend pas la bonne. La baffe lui atterrit sur le coin du nez où la douleur explose avant même qu'il comprenne le sens du geste. Il pense que cette main malencontreuse arrive d'ailleurs, qu'elle n'appartient pas à son père, qu'elle ne lui est pas destinée. Lucas se met à saigner du nez, si bien que Bruno lui tend un mouchoir en maugréant que ça n'est rien, qu'il n'a qu'à lever la tête pour stopper l'hémorragie. « Si tu ne m'avais pas énervé, aussi. » Le sang s'arrête de couler et ils achèvent la réparation dans un silence morose, incertain. En quittant l'atelier, Bruno lui donne une tape amicale sur l'épaule, en guise de réconciliation. « Allez, maintenant, tu peux rouler. »

Lucas saisit le message : « Allons, on n'en parle plus, c'est entre nous, inutile d'en parler à ta mère. » Il ne dira rien, en effet. Comme Marie, il préférera croire que la gifle est anodine, un geste de mauvaise humeur. Son père est fatigué, pas de quoi en faire un plat.

La stupeur passée, il s'applique à oublier l'incident. Comme sa mère des années plus tôt. Et pourtant, à partir de ce jour-là, quelque chose s'est cassé dans la relation avec son père. Il a cessé de le vénérer. La défiance s'est lovée en lui, et la peur, à son insu.

Celle aussi de lui ressembler. Si son père est atteint d'une forme de folie, elle peut être héréditaire ? Il en porte peut-être les gènes ? Il se regarde dans la glace pour évaluer sa ressemblance avec lui, traquer les signes éventuels, discerner un soupçon de rage au fond de son propre regard, un éclat plus dur. Un jour, les derniers temps, il demande même à Manon si parfois elle lui trouve un air méchant. « Pourquoi tu me poses cette question ? répond son amie. Tu es le garçon le plus doux que je connaisse. » Il est tenté de lui expliquer pourquoi, de lui dire ce qui se passe chez lui. Mais sa gorge se noue, les mots s'y étranglent à chaque tentative. Il espère parfois que Manon comprendra, qu'elle lui posera les bonnes questions qui libéreront ses révélations. Mais elle ne se doute de rien, personne ne se doute de rien.

Tout à ses pensées, il n'avait pas vu que les gares de banlieue avaient succédé aux paysages bucoliques, que le train ralentissait pour entrer en gare, que les voyageurs autour de lui s'agglutinaient dans les allées, prêts à descendre. Il fut un des derniers à attraper son sac à dos pour quitter le wagon à contrecœur, en traînant des pieds. Sa grand-mère l'attendait au bout du quai à grand renfort de signes joyeux, puis d'embrassades. Elle le trouva grandi, presque un homme. Justement, il aurait pu faire le reste du trajet tout seul. Il aurait préféré, d'ailleurs, car Colette le bombardait de questions auxquelles il répondait à peine.

Si seulement, elle les avait posées, elle aussi, les questions, quand Lucas avait tenté de l'alerter sur le comportement de son père ! Car il avait failli plusieurs fois se confier à elle, il avait à plusieurs reprises glissé quelques réflexions comme on lance un hameçon dans l'eau en espérant que le poisson morde. Ça n'avait pas mordu. Colette n'avait pas réagi, pas entendu, pas compris ou pas voulu comprendre. « Mamie, des fois, papa n'est pas gentil avec maman... Il s'énerve. » Ou bien : « Maman est malheureuse à cause de papa... » Il ne parvenait pas à en dire plus, ni à adopter la tonalité grave qui aurait retenu l'attention de sa grand-mère, il aurait fallu qu'elle fasse le reste du chemin, vienne à la rencontre de ses confidences. Mais dans le meilleur des cas, elle répondait que tous les parents se disputent, que son père travaillait beaucoup, qu'il était peut-être fatigué. De toute façon, elle jacassait sans écouter les autres. Lucas l'aimait bien, mais il éprouvait vite un sentiment d'agacement en sa présence, et un reste de rancune aussi.

Assise face à lui dans le métro, elle s'arrêta net de parler, comme si elle venait de lire dans les pensées de son petit-fils. À croire qu'elle y avait décelé quelque chose de terrible : sur son visage, le sourire s'était flétri d'un coup, et Lucas y découvrit soudain une tristesse qu'il n'aurait pas soupçonnée et qui la transformait en vieille femme. Elle avait pris dix ans. Elle soupira, détourna le regard, puis pressa sa main sur le genou de Lucas. Il y ajouta la sienne, en guise de réconciliation.

L'embellie s'achève juste avant Noël, le dernier qu'ils passeront ensemble. Dès la fin de l'automne, si Marie perçoit le changement d'humeur de Bruno, elle préfère le mettre sur le compte de son travail. Depuis ce fameux jour d'été, pas un mot ni un geste plus haut que l'autre. Elle est persuadée que le monstre est vaincu. Elle a retrouvé l'homme

qu'elle aime et qu'elle admire. Depuis la rentrée, il occupe un poste plus important au sein de son entreprise. Une belle promotion dont il est fier et qu'ils ont fêtée avec leurs amis et la famille. Il est désormais directeur commercial, responsable de tout un réseau à travers la France. Il se déplace en province, anime des rencontres avec les vendeurs, les conseille, les note, supervise l'organisation de certains salons, ou foires. Il voyage beaucoup, il est parfois absent une partie de la semaine, périodes durant lesquelles Marie reprend une certaine autonomie et le goût de la liberté. Elle se détend, se relâche, sans prendre conscience de l'épanouissement qui s'opère en elle tandis qu'il revient fatigué, stressé par une dynamique de travail qui capte toute son attention et son énergie. Durant son absence, elle a pris l'habitude de sortir avec ses amies, au cinéma, à la piscine, voir quelques expos de peinture ou les vitrines de Noël à Paris avec Lucas. Tous les deux se sont organisé une petite vie en marge de Bruno. Ils ont acheté le sapin et les cadeaux sans lui, et certains soirs, ils se préparent un plateau télé pour suivre ensemble une série policière. Ce qu'il n'aurait pas toléré.

Viennent les vacances de Noël. Bruno prend quelques jours de repos jusqu'au Nouvel An et le contrôle sur son foyer délaissé. À peine a-t-il remis les pieds dans la maison que Marie retrouve son enfer. Le déjeuner de Noël se déroule dans une atmosphère pesante. Ils ont convié, comme chaque année, Clémence et Colette qui échangent d'aimables banalités tandis que Lucas, silencieux, baisse le nez sur son assiette. Pendant ce temps, Marie s'agite en cuisine pour cacher sa nervosité. Ses mains retrouvent leur tremblement et leur maladresse, la peur de mal faire : rater sa mayonnaise, trop cuire la viande. Combien de temps, déjà ? La fumée dans le four, baisser la température, une cuillère qui tombe et souille le carrelage, le pain qu'elle doit couper, la sauce trop fade, le citron qu'elle a oublié d'acheter. Dans son dos lui parviennent les bribes de conversation entre Lucas et son père. « Résultats scolaires... notes en maths... privé de sorties... pas sérieux... c'est quoi cette histoire ? », les appels à l'indulgence de ses grands-mères. Marie s'efforce de faire diversion avec

les huîtres et les crevettes. Elle affiche un sourire mécanique pour rappeler que c'est Noël, la fête. « Allez, on oublie l'école ! » La parole de trop. Bruno garde le silence, se lève pour attraper la bouteille de vin tandis que Lucas et Marie échangent un regard furtif.

Bruno boit beaucoup ce jour-là. Bruno boit trop, trop vite ! Il oublie de servir les autres, des femmes qui ne boivent guère de toute façon. Il a toujours aimé les fêtes et les bons vins. Dans son milieu professionnel, la convivialité est de mise et on arrose les performances de chacun, le meilleur commercial de l'équipe paie sa tournée, c'est la règle. Lors des salons en province, elle le sait, on se détend sur les stands après la fermeture et le départ des visiteurs. On fait la fête dans ces complicités viriles où l'on s'attarde dans les bars ou en boîte plutôt que de rentrer sagement dans sa chambre d'hôtel. Bruno raffole de cette ambiance potache des commerciaux en goguette, et ses nouvelles fonctions favorisent encore les occasions de trinquer entre collègues ou de s'accorder un cognac à l'issue d'un repas au restaurant. Avec l'âge, la maturité, ses nouvelles responsabilités, il aurait peut-être dû prendre ses distances, s'assagir, lors de ses déplacements, mais apparemment, il n'en est rien. Tandis qu'elle l'observe ce soir-là, elle remarque ses traits marqués, ses yeux cernés qui dénoncent ses abus. Il n'a déjà plus l'énergie de ses jeunes collègues, récupère moins vite. Son humeur s'en ressent tandis qu'il vient de vider la bouteille. Ce jour-là, il n'aura pas le vin joyeux. Pour la première fois, en le regardant boire, Marie comprend qu'il a peut-être un problème avec l'alcool. Peut-être depuis longtemps. Cette forme insidieuse d'alcoolisme qui s'installe dans la bonne humeur des moments conviviaux, sans qu'on y prenne garde.

Le soir même, après le départ de Colette et Clémence, dans la chambre bien close à l'étage, alors que Lucas dort dans la sienne, au rez-de-chaussée, Marie subit les coups de Bruno, une pluie de coups, comme s'il rattrapait le temps perdu tandis qu'elle retient ses cris et ses gémissements pour ne pas réveiller Lucas, ni alerter les voisins. Ça lui apprendrait à le contredire en public quand il fait la morale à son fils !

Le lendemain et les jours suivants, elle prétendra souffrir d'une grippe intestinale et ne sortira pas de sa chambre. Lucas ira passer quelques jours chez sa grand-mère. Marie et Bruno demeureront seuls, en tête à tête. La maison se refermera sur la pernicieuse intimité de leur couple après la violence. Bruno réparera la lampe de chevet et Marie essuiera la traînée de sang sur la porte et sur le couvre-lit où la tache laissera une vilaine auréole jaunâtre. La nuit d'après, elle redeviendra la déesse qu'il vénère et implore ; ils feront l'amour. Sous la douceur des caresses de Bruno, Marie oubliera un temps la brutalité de ses coups. Ces mains-là ! Comment se peut-il qu'à quelques heures d'intervalle, elles puissent tout à tour dispenser autant de brutalité que de tendresse ? Et comment, elle, Marie peut-elle tour à tour les craindre et les désirer, connaître la douleur et le plaisir ? Voilà des années qu'ils naviguent de l'extase à l'horreur avec, entre les deux, ces longues plages tranquilles où ils sont un couple ordinaire, sans histoires.

Quelques jours plus tard, ils fêteront le Nouvel An avec leurs amis.

Cette fois, pourtant, Marie comprend que tout espoir est vain. La bête est revenue. Elle sait qu'elle ne peut rien pour la combattre. Elle n'y croit plus. Elle n'a plus assez d'énergie pour chercher encore et toujours d'où vient le mal, plus d'énergie pour lutter contre un ennemi qui se trouve être l'homme qu'elle aime. Car elle l'aime encore. Bruno est un animal dangereux qu'elle n'apprivoisera pas. Bruno est un malade, mais son mal est incurable, inhérent à son être, elle ne le guérira pas, ne le sauvera pas. Le souhaite-t-il, d'ailleurs ?

Dans la chambre close, le soir de Noël, quand il s'est jeté sur elle en l'attrapant par les cheveux pour lui cogner le nez contre la porte, quand il l'a ensuite jetée à plat ventre sur le lit où elle a cru mourir colonne vertébrale brisée sous son poids ou étouffée la tête enfouie dans l'oreiller, quand enfin il l'a retournée, qu'elle s'est retrouvée face à lui, visage contre visage, ses deux grandes mains serrant son cou, tandis qu'elle cherchait

l'air, dans ce qu'elle a cru être son ultime souffle de vie, elle l'a entrevue, étincelle froide et implacable dans les yeux de Bruno, la lueur meurtrière. Il n'y a plus ni haine, ni colère, ni douleur dans sa violence, il est au-delà, dans un monde parallèle soumis à une ivresse, une jouissance qui emportent tout. Elle est sa chose, rien qu'une poupée désarticulée dans les mains d'un enfant pervers. Rien d'autre.

Rien ne changera. Cette certitude l'apaise autant qu'elle l'anéantit. Elle y puise d'abord assez de force pour songer enfin à se sauver, elle, pendant qu'il en est encore temps. L'idée fait son chemin. Elle a failli mourir. Il a failli la tuer.

Mais les jours passent, les blessures cicatrisent, et ses forces se diluent dans l'oubli du calme revenu. Se sauver ? Elle n'en a plus la volonté. Elle erre à travers la maison tel un fantôme. Elle donne l'illusion d'exister, mais elle n'est plus qu'une enveloppe vide. Si vide qu'elle ne ressent plus ni douleur ni chagrin. Vivre ou mourir, peu lui importe, elle s'en fiche et son indifférence lui procure un certain sentiment de liberté. Sa force est celle de l'inertie. Bruno n'a plus prise sur elle, d'ailleurs, ses coups manquent désormais de conviction. Il cogne sur elle par principe, par routine. Le cœur n'y est plus. Elle pense parfois que leur couple va s'enfoncer ainsi dans la vieillesse, avec cette usure de la violence qui rampera entre eux comme une vieille bête galeuse ; jusqu'à l'épuisement, jusqu'à la mort.

C'est à ce moment-là qu'elle découvre avec effarement que Bruno s'en prend désormais à Lucas, une chair tendre et neuve pour y enfoncer ses poings. Un cœur intact où planter la souffrance. Elle ne l'a jamais envisagé. Comment Bruno pourrait-il frapper son petit prince ? C'est ainsi qu'il le nommait, plus jeune, au temps où il avait encore sa bouille ronde irrésistible, ses boucles blondes, ses grands yeux sombres écarquillés d'admiration pour son papa. Mais le petit prince a grandi, son visage d'ange s'est allongé, ses traits ont perdu leur pureté naïve, son corps souple et potelé s'est mué en une tige raide et maigrichonne. Son joyeux babillage a

viré à l'effacement taciturne. « Il ressemble à ton frère », constate parfois Bruno sur le ton du reproche et de la déception. Lucas est un enfant sage et discret. À l'école, il ne se fait pas remarquer. Il ne possède ni l'éclat du premier de la classe ni le charme du cancre. Ordinaire. Tout a commencé à son entrée au collège. Elle a bien senti que la complicité entre le père et le fils se déchirait, mais qui s'en serait étonné à l'orée de l'adolescence ? Elle n'a rien vu, rien compris. Comme elle, Lucas n'a rien dit. Comme elle, la première fois, il a minimisé l'incident. « C'était juste une giffe », avouera-t-il à sa mère plus tard.

Il a fallu qu'elle rentre à la maison un peu plus tôt que prévu, un samedi, alors que Lucas est seul avec son père et qu'ils ont prévu d'aller faire un tour de vélo ensemble. En partant rendre visite à sa mère, elle sent bien que son fils n'a guère envie de cette balade, qu'à tout prendre, il préférerait aller chez sa grand-mère, mais Bruno insiste pour qu'il prenne l'air au lieu de rester vautré dans sa chambre. Il s'apprête à obéir en traînant des pieds et elle l'y encourage.

À son retour, dès qu'elle franchit la porte, elle devine que quelque chose ne va pas. Une ambiance qui lui est familière à l'intérieur de la maison, un silence, une inertie. Personne au rez-de-chaussée. Un murmure feutré venant de l'étage. Elle les trouve dans la salle de bains, Lucas assis sur le bord de la baignoire, Bruno qui lui tamponne le visage avec un gant froid. Tout se fige quand elle entre. Elle croise le regard fuyant de Bruno et lit la détresse dans celui de Lucas.

— Il est tombé de vélo.

— Comment est-ce arrivé ? Où as-tu mal ?

— C'est rien, maman.

— Emmène-le aux urgences.

— Mais non, il n'a rien de cassé, juste une égratignure, hein, Lucas ?

— C'est rien, maman... Même plus mal.

Elle s'approche de son fils, elle le palpe, le serre contre elle, arrache le gant de toilette des mains de Bruno pour continuer de le soigner tandis qu'il s'éloigne en haussant les épaules.

— C'est bon, il n'est pas en sucre, ton fils !

— Ça va aller, maman, répète Lucas d'une toute petite voix.

La gorge nouée, elle est incapable de répondre, mais elle sent monter en elle une rage froide, comme une sève qui lui redresse l'âme et nourrit sa volonté.

Elle n'est pas dupe. Lucas a subi lui aussi la violence de Bruno. Il vient d'entrer dans le même enfer. Elle le connaît trop pour en douter. Depuis combien de temps ? Comment a-t-elle pu être aveugle au point de ne pas se méfier ? Comment a-t-elle pu être assez légère pour laisser son fils seul avec son père ? D'où lui venait cette confiance ?

Elle interroge Lucas un peu plus tard, quand ils ne sont que tous les deux. Il avoue, avec cette honte qu'il lui renvoie comme un écho, que son père, ce samedi-là, l'a frappé si fort qu'il est allé valdinguer contre le montant de son lit.

— C'est à cause du devoir de maths. C'était dans ma chambre. Il est venu vérifier mon travail. On n'a même pas fait de balade à vélo.

— Est-ce que... c'était la première fois ? demande-t-elle d'une voix blanche.

— Oui. Enfin... Une fois déjà. Mais c'était seulement une gifle. C'était pas si grave, une gifle...

Cette révélation agit comme un électrochoc. La volonté qui lui manquait pour sauver sa propre vie, elle la retrouve pour sauver celle de son fils. L'éloigner d'abord, le mettre à l'abri. Profiter des vacances de février qui arrivent.

À Peine-Perdue, Marie, désœuvrée, errait d'une pièce à l'autre dans sa maison silencieuse. Lucas était parti depuis moins d'une heure et déjà son absence lui pesait. Il devait être installé dans le train maintenant, prêt à démarrer. Elle prit son téléphone pour lui envoyer un message « Bon voyage mon chéri. Envoie-moi un texto quand tu seras arrivé. Bisous. » « Promis, maman. Bisous ! » Il avait agrémenté son message de petits cœurs, d'une main jaune qui disait au revoir et d'une locomotive.

Le savoir en sécurité la consolait. Elle avait bien fait de l'éloigner. Il lui semblait que tout recommençait, les souvenirs l'accablaient. Une solitude implacable s'abattait sur elle, et la peur, toujours. Elle avait hâte que Jef revienne. Elle demeura plantée derrière sa fenêtre à fixer le chemin. Le paysage s'estompait mangé par la brume. Le soleil, ce jour-là, n'avait fait qu'une furtive apparition en fin de matinée, une fausse embellie, un faux espoir, à l'image de sa vie. La vague de nuages reprenait ses droits, avançait telle une marée montante, auréolait le puy de Dôme d'où n'émergeait plus que son antenne. On aurait dit qu'il appelait à l'aide, lui aussi, avant d'être englouti.

Son regard se porta de nouveau vers le sentier, ruban grisâtre encadré d'arbres aux branches décharnées comme des bras qui tâtonnent pour trouver leur chemin. Bruno pourrait-il surgir de cette brume ? À force de fixer l'immobilité du paysage, elle en vint à imaginer un mouvement, au plus loin, là où ses yeux pouvaient encore percer le brouillard, à la lisière du néant. Elle eut même un mouvement de recul, mais quand elle regarda de nouveau, elle n'aperçut nulle autre vie que l'envol d'un corbeau. Il n'y avait personne. Son imagination lui jouait des tours, il ne fallait pas s'amuser avec elle, ni avec cette nature ensorcelante dont elle connaissait encore mal les ruses. Alors elle se mit à tendre l'oreille pour percer les secrets de ce

silence opaque. À force de guetter ainsi le moindre bruissement, ne lui semblait-il pas déceler le martèlement feutré de quelqu'un qui marcherait vers sa maison ? Il ne fallait pas jouer non plus avec le silence.

Elle allait devenir folle à rester ainsi enfermée. Jef ne tarderait pas à rentrer, il lui avait promis de ne pas s'attarder, après avoir conduit Lucas à la gare. Mais c'était le début des vacances et la circulation était sans doute plus dense en ville. Dès qu'il serait là, elle respirerait mieux, le monde se remettrait à tourner. Combien de temps allait-elle survivre ainsi, aux aguets, avec la certitude que Bruno tiendrait sa promesse, qu'il était là quelque part, à rôder ? Pas bien loin. Elle sentait sa présence. Elle avait toujours l'impression d'être observée, suivie, espionnée. Toutes les issues de sa maison étaient fermées, le verrou tiré, pourtant elle n'aurait pas été surprise de le voir apparaître. La Saint-Valentin arrivait. S'il respectait la date, ce serait pour le lendemain. Mais pouvait-elle se fier à cet indice qu'il ne lui donnait que pour mieux la torturer ? Peut-être qu'il bluffait, qu'il ne viendrait jamais, ou plus tard, quand elle ne se méfierait plus...

La maison, celle de ses arrière-grands-parents, était une forteresse de pierres noires, aux murs épais, mais une forteresse illusoire. Certes, une fois fermés, les volets pleins préservaient du froid et de toute intrusion durant la nuit, mais pendant la journée, un simple coup de pied dans une fenêtre aurait pu la faire céder. Celle sur le côté, surtout, dont les vantaux gonflés par l'humidité ne s'emboîtaient plus. Marie ne parvenait jamais à les verrouiller complètement. Jef lui avait conseillé de fermer les volets de cette fenêtre-là quand elle s'absentait, même brièvement. Heureusement, c'était celle qui donnait sur sa maison à lui, celle qui les reliait. Quand il était présent, elle ne courait aucun risque que quelqu'un s'aventure par là. Jef qui tardait à revenir.

En jetant à nouveau un coup d'œil au-dehors, elle aperçut la silhouette de Baptiste qui sortait de chez lui. Il marcha jusqu'à son hangar et revint avec une provision de bois pour la soirée. Son pas tranquille la rassura, elle lui fit

signe de loin, et il répondit en soulevant sa casquette. Il continua son chemin jusqu'à la maison d'Amélie et déposa quelques bûches dans un panier qui était placé là pour cet usage sur le seuil. Il eut un temps d'arrêt, une hésitation, comme s'il envisageait de toquer à la porte, mais Marie, à son grand regret, le vit finalement rebrousser chemin du même pas mesuré pour rentrer chez lui. Ces deux-là l'intriguaient. Quel était le secret de leur relation si singulière ? Elle savait qu'Amélie ne sortait plus depuis quelques jours, qu'elle était sujette à la bronchite et qu'elle redoutait les temps humides. Sa toux persistante les inquiétait tous, et chacun veillait sur elle à sa façon. Marie se demandait jusqu'à quand ses deux voisins pourraient continuer à vivre ainsi, fossilisés dans leur solitude et leurs secrets, presque oubliés de tous. Et Jef ? Allait-il suivre le même chemin que les deux anciens à force d'affirmer n'attendre rien ni personne ? Et elle, Marie ? Allait-elle s'engluer dans la peur et se figer là telle une statue ? Elle s'était peut-être trompée, enfant, sur la signification du nom Peine-Perdue, trompée sur son influence bienfaisante. C'était plutôt un lieu maudit, un lieu où se perdre, le refuge de ceux qui n'ont plus rien à espérer.

La sonnerie de son portable l'arracha à ses pensées délétères. C'était Jef.

— Ton fils est dans le train. Je viens de quitter la gare, mais suis pris dans les embouteillages. Des travaux... Tout va bien ?

— Oui.

— Sûr ? Tu as une petite voix.

— Oui. C'est juste que... Lucas me manque. Je crois que je vais aller faire des courses au supermarché pour me changer les idées. J'étouffe ici.

— Sois prudente. On se retrouve plus tard.

Marie raccrocha, rassérénée par l'appel de Jef. Il ne s'absentait jamais sans lui téléphoner pour s'assurer que tout allait bien. Elle était reliée à lui. Elle devait lui répondre, elle le prévenait si elle s'absentait à son tour, lui indiquait sa destination, l'heure prévue de son retour, le rappelait si elle

était retardée. Loin de lui peser, ces consignes, cette protection à distance calmaient son angoisse. Elle se sentait plus forte, jamais seule, jamais abandonnée. Jef ne l'abreuvait pas de vaines paroles rassurantes, il était pragmatique, lui donnait des recommandations concrètes, basiques. « Gagner du temps », c'est ce principe qu'elle devait avoir en tête s'il venait s'en prendre à elle et qu'elle était seule. Il lui avait donné un autre téléphone portable à cacher quelque part, fourni plusieurs bombes de défense, la première pour son sac à main, la deuxième dans le vide-poches de sa voiture, les autres dissimulées un peu partout dans la maison : dans son coin cuisine, dans un tiroir de la table, près de son chevet, dans la salle bain. Il ne fallait pas qu'elle hésite à les utiliser, ne pas réfléchir, être sans pitié. « Ce n'est pas Bruno, c'est un agresseur, et tu le sais ! » Il avait fait le tour de la maison pour en repérer les faiblesses et les atouts. Il avait fait fabriquer une deuxième clé de la porte d'entrée qu'elle devait accrocher dans un coin discret où elle l'attraperait facilement, posé un bon verrou à la porte de la salle de bains qui en était dépourvue. « Si tu peux, tu t'y enfermes, il n'y a que dans les films que les gens défoncent les portes d'un simple coup d'épaule... » Puis, examinant la petite fenêtre, il avait conclu que Marie était suffisamment mince pour s'y glisser et s'échapper éventuellement par-là. Elle avait protesté qu'elle était trop haute et qu'elle risquait de se blesser en sautant. Elle donnait à l'arrière, sur une sorte d'abri où s'entassaient des vieilleries, outils de jardinage et morceaux de planches. Jef avait bricolé des chutes pour en faire une marche qui, camouflée dans le fouillis, passerait inaperçue.

— De toute façon, ton ex n'aura pas la possibilité d'étudier ta maison en détail.

— Même si je parviens à m'échapper, avec ma jambe, je suis incapable de courir, avait-elle protesté.

— Courir, non, mais marcher avec tes bâtons, oui. Range-les sous l'abri dans le bazar... Et si tu parviens à t'échapper, file vers le sentier, la forêt, où

tu peux te cacher. Ou alors, deuxième possibilité, saute dans ta voiture et roule. Gare-toi toujours de façon à repartir en marche avant et laisse des clés dans ta boîte à gants au cas où. Mais cette solution me plaît moins, car dans l'affolement tu risques un accident.

Enfin, avant de partir, outre la fermeture des fameux volets sur le côté, elle devait vérifier que son téléphone était bien chargé et ne pas le balancer – comme la plupart des femmes – dans les profondeurs de son sac, de manière à le récupérer rapidement en cas d'urgence.

Elle enfila sa parka, impatiente de s'éloigner du hameau, glissa le téléphone dans sa poche, à portée de main, ferma sa porte en jetant un coup d'œil aux alentours pour s'assurer que tout était normal, grimpa dans sa voiture et démarra comme si elle était poursuivie. Si Bruno tentait de l'espionner de loin, la chape de nuages la dissimulait à son regard. La nature était son alliée.

Malgré mon existence solitaire, presque sauvage, j'ai fini par tisser mon réseau dans le coin, certes très local, car il ne s'étend guère plus loin qu'une quinzaine de kilomètres à la ronde, mais fiable, avec les apiculteurs des alentours et quelques paysans, notamment le propriétaire des bâtiments inhabités du hameau dont les vaches paissent un peu plus loin en contrebas. Tous ces gars-là m'ont adopté grâce au miel et presque à mon corps défendant, car je n'étais pas du genre à cultiver les amitiés. Les choses se sont faites sans qu'on y pense, d'un salut, d'un coup de main à l'autre au fil du temps. Ils ont su, je ne sais comment, que j'étais un flic à la retraite, ce qui me procure une sorte de légitimité naturelle à être informé de tout.

Je les avais alertés quelque temps plus tôt, leur demandant de me prévenir si un nouveau venu séjournait dans les environs. Sans donner trop de

détails, je leur avais montré la photo du salopard vendeur de bagnoles qui risquait de se pointer. Je n'avais rien dit à Marie, pour ne pas la tourmenter, mais il me semblait évident que son ex, s'il voulait venir jusqu'à elle sans se faire repérer avant, devait se loger non loin du hameau pour choisir son moment. Elle avait eu raison en s'installant à Peine-Perdue : on le verrait venir de loin. Il ne pouvait pas débarquer comme une fleur en frappant à la porte. Il n'y avait pas d'hôtel à proximité, mais des chambres d'hôtes ou des gîtes.

J'étais toujours coincé dans mon embouteillage quand, justement, le nom de Gaspard s'est affiché sur mon portable.

— Le mec de la photo, je l'ai vu. Il est logé au gîte à la sortie du bourg, chez Louise. Arrivé avant-hier soir.

J'ai raccroché, le cœur battant, surpris d'avoir vu juste. J'avais lancé l'alerte comme une bouteille à la mer, mais sans trop y croire. Il était donc bien là, à guetter Marie. Peut-être dissimulé à proximité du hameau, à l'affût de nos faits et gestes, surveillant ses allées et venues, les miennes. Je venais d'appeler Marie qui s'apprêtait à partir en courses. J'hésitais à la rappeler pour la prévenir. Elle devait être en voiture et je craignais qu'elle soit prise de panique au volant. Le fait qu'elle s'éloigne de chez elle pour aller au supermarché me rassurait plutôt. Je prévins Baptiste qui finit pas répondre au bout de la vingtième sonnerie. Il m'assura qu'il allait être vigilant et appeler les gendarmes à la moindre alerte.

— T'inquiète, je veille !

Je décelai dans la tonalité de sa voix, mêlé à son inquiétude, une certaine excitation, et le suppliai de ne pas jouer les héros.

Dans ma voiture, j'avançais toujours au ralenti, me maudissant d'avoir choisi le mauvais itinéraire de retour par le centre-ville plutôt que la rocade évitant, ainsi des travaux d'un côté pour mieux être coincé de l'autre. Je me maudissais d'avoir laissé Marie seule, même pour accompagner son fils à la

gare, j'aurais dû ne pas la quitter d'une semelle, qu'elle le veuille ou non. J'aurais dû la mettre dans ce train, elle aussi, de gré ou de force. « À quoi bon fuir ? avait-elle dit. S'il ne me retrouve pas ici, et maintenant, ce sera ailleurs, dans six mois, dans un an. Il faut que ça finisse. » Mais j'ai peur, tout à coup, que ça finisse mal.

Protéger Lucas. C'est désormais la seule préoccupation de Marie. Il faut qu'ils partent tous les deux, elle et son fils, qu'elle demande le divorce, qu'elle sache quels sont ses droits, comment elle doit s'y prendre. Elle contacte un avocat. Elle emmène Lucas chez le médecin pour lui montrer les blessures de son fils, son bleu sur le front, sa joue et son œil encore rouges. Elle ose enfin montrer ses propres cicatrices, les dernières traces de coups. Et pour la première fois de sa vie, elle dépose une main courante au commissariat. Ses scrupules, ses états d'âme se sont envolés depuis qu'elle sait que Lucas est en danger. Elle n'est plus seule en cause, elle n'a plus le choix. Elle n'a plus peur.

Par chance, Bruno s'est à nouveau déplacé en province en début d'année. Son travail l'accapare entièrement, et quand il rentre, il a la tête ailleurs, trop fatigué, même pour cogner, il s'effondre sur le canapé où, la plupart du temps, il s'endort devant la télé.

Marie attend les vacances de février. Elle a tout planifié. À tout hasard, elle décide d'éloigner Lucas. Il ira d'abord chez Manon. C'est la seule amie de son fils qui n'habite pas leur rue, mais un quartier voisin, à quelques kilomètres. Marie connaît assez bien les parents de la fillette, et entretient des relations amicales avec Claire, la maman. Pas vraiment une intime, ni une confidente, mais quelqu'un sur qui elle peut compter et qui, contrairement à ses amis de la rue, est suffisamment à distance pour ne pas

avoir d'*a priori* sur la vie de leur couple. Elle connaît d'ailleurs à peine Bruno. C'est à Claire qu'elle explique brièvement la situation sans que celle-ci la considère avec une certaine incrédulité, et puis l'attachement si singulier qui s'est tissé entre leurs enfants depuis la maternelle constitue un lien naturel entre les deux femmes, une sorte de parenté. Une fois Lucas mis à l'abri, elle attendra le prochain déplacement de Bruno pour partir. Elle a retenu une chambre d'hôtes en Normandie, quitte à grignoter l'argent de son livret, elle veut au moins offrir quelques jours de vacances à Lucas et mettre de la distance entre Bruno et elle. L'idée lui en est venue en retrouvant un prospectus donné par une ancienne camarade de lycée qui lui promettait de lui faire un prix d'ami si elle venait. Se réfugier chez sa mère ou son frère lui semble impossible. C'est là qu'il ira les chercher en premier. Elle ne veut pas les mêler à ça, ou plutôt elle préfère qu'ils ne s'en mêlent pas. Elle laissera une lettre à Bruno pour lui expliquer sa décision de demander le divorce. Après...

Elle a bien conscience que la suite est un grand saut dans le vide. Elle espère seulement qu'une fois mis devant le fait accompli, sa rage passée, il finira par accepter. Elle espère qu'entre-temps, la loi sera là pour lui donner raison et qu'ils pourront se séparer sans trop de haine et sans cris.

Elle organise son départ en catimini, les vêtements, les objets qu'elle compte emporter, de l'argent qu'elle retire de son livret. Avec Bruno, ils n'ont qu'un compte joint sur lequel le moindre mouvement peut dénoncer ses intentions, en tout cas susciter des questions, même s'il semble trop absorbé par son travail pour s'en apercevoir tout de suite. Elle fait réviser sa voiture dans une station-service près du supermarché pour s'assurer qu'elle pourra prendre la route en toute sécurité. Sa voiture, déjà ancienne, ne lui sert que pour les trajets du quotidien, elle espère qu'elle ne tombera pas en panne en cours de route. D'ordinaire, c'est Bruno qui s'en occupe. Il lui faut penser à mille choses et elle s'efforce de dissimuler sa fièvre quand il rentre de son travail. Les détails pratiques l'empêchent de se laisser envahir par ses états d'âme, elle est déjà en partance.

Arrive enfin le jour où elle doit quitter la maison. C'est un lundi. Lucas dort chez Manon. Il s'y est rendu le samedi soir avec un sac un peu plus gros que nécessaire car il n'est censé rester que quelques jours. Lundi matin, Bruno est reparti en déplacement pour son travail, il ne doit rentrer que le lendemain soir. Marie n'a pas le choix, elle doit profiter de cette courte absence. Elle lui laissera une lettre. Son seul regret est de s'en aller ainsi, comme une voleuse. Tout abandonner derrière elle, quitter sa maison où, de toute façon, elle ne laisse guère de bons souvenirs. Chaque mur garde l'empreinte de la violence, chaque pièce, chaque objet. Où qu'elle porte le regard, il n'y a pas un seul endroit de la demeure qui ne la renvoie pas à un coup porté, à des larmes versées. Alors elle part sans nostalgie.

Elle est au premier étage, elle boucle sa valise pour partir. Elle doit récupérer Lucas. Ils déjeuneront en route. Elle a prévu des sandwichs. Il est presque midi quand elle entend le cliquetis familier de la porte d'entrée qu'on ouvre. Elle reconnaît le pas de Bruno, il monte l'escalier sans hâte. Elle suspend son geste. Elle reste figée avec son pull bleu ciel entre les mains qu'elle comptait ajouter au dernier moment dans sa valise. Ce pull bleu, c'est la dernière image qu'il lui restera de son projet de départ. Elle a juste le temps de penser à Lucas, de l'imaginer près d'elle dans la voiture en train de rouler vers la liberté, elle a le temps d'entrevoir la joie promise au moment où elle lui échappe, quand Bruno se jette sur elle.

Ce qu'il lui arrive après n'est qu'un douloureux chaos, une fin du monde dont il ne lui reste que des perceptions informes dénuées de toute chronologie. Tout devient trouble, ou noir, comme si elle perdait la vue, il y a des sons, des secousses, des voix mêlées, elle comprend que c'est son corps qui bascule et heurte quelque chose, elle comprend que cette voix déchirante, c'est la sienne, que l'autre, c'est celle de Bruno qui l'insulte, geint, ahane en cognant comme si c'était lui qui souffrait. Elle se souvient de son souffle, de son haleine viciée, de sa sueur, d'une aigreur de son

corps, comme s'il transpirait de la haine, que cette haine sentait mauvais. Elle se souvient d'un goût de sang dans sa bouche, de la coulée chaude de l'urine entre ses cuisses. Elle se souvient d'un éclatement soudain, celui de sa tête à travers une vitre, du bruit cristallin des bris de verre sur le carrelage, d'une déchirure quelque part sur sa joue, puis d'une longue dégringolade dans l'escalier où sa main désespérée s'accroche quelque part au bas de la rampe pour interrompre sa chute, de sa jambe coincée entre deux montants tandis qu'elle reçoit un dernier coup, pour finir au bas de l'escalier, gisant sur le dos, tête en bas. La dernière image qu'elle perçoit, à l'envers, c'est celle de Lucas, planté là, immobile. Après, c'est le silence, le néant, plus rien.

Elle se réveille à l'hôpital. Quelqu'un lui tient la main. Elle ouvre les yeux, c'est sa mère qui est là, assise près du lit, engoncée dans son manteau qu'elle n'a pas songé à poser. Sa mère avec sa drôle d'expression sur le visage, cet effarement derrière le sourire tordu qu'elle tente d'y accrocher, ce mélange qui lui donne l'air d'être idiote.

Plus tard, on lui expliquera : Lucas, inquiet de son retard, qui la rejoint à la maison avec Manon et sa mère qui attendent dehors dans la voiture et qui donnent l'alerte. Les voisins qui s'agglutinent, la stupeur dans leur rue, l'ambulance qui l'emporte, la police, Bruno, hagard, qu'on emmène, menottes aux poignets.

C'est fini. Marie ne reverra Bruno que lors du jugement. L'avocate qu'il a choisie, une blonde à la beauté glacée, la quarantaine, plaide l'acte passionnel d'un homme qui découvre en rentrant de son travail que sa femme s'apprête à le quitter lâchement sans un mot en emmenant leur fils. Elle dresse le portrait d'un homme honnête, apprécié de tous, soucieux du bien-être de sa famille, qui travaille beaucoup, rentre tard, un homme qui, au moment des faits, traverse une période particulièrement stressante dont son épouse se soucie apparemment fort peu. L'accusé explique qu'il est

épuisé et déprimé ce jour-là et qu'il a préféré annuler son déplacement pour rentrer chez lui. Il n'a pas supporté que sa femme l'abandonne, il l'aime. Il reconnaît avoir perdu la tête. Violent, lui ? Certes, il est d'une nature impulsive, il lui arrive de se mettre en colère, mais il nie avoir jamais levé la main sur sa femme avant ce jour. Aucun témoignage ne va dans ce sens, personne dans l'entourage du couple n'a rien remarqué. Bruno était un mari exemplaire face à une épouse fragile et instable. Les cicatrices et les bleus ne prouvent rien, l'unique main courante opportunément déposée par Marie au commissariat juste avant son projet de fuite semble sujette à caution. L'avocate raconte avec des trémolos dans la voix l'histoire d'un mari aimant et d'une femme ingrate, décrit l'acte désespéré d'un homme fou amoureux de sa femme.

Là-bas, dans son box, Bruno, impeccable dans son costume sombre, se conforme au portrait qu'on dresse de lui. Son visage n'exprime rien d'autre qu'une certaine gravité dénuée de toute culpabilité. Il regarde droit devant lui, il a l'air digne. Il fait bonne impression.

C'est après l'annonce de sa condamnation, juste avant de sortir de la salle, que Marie croise une dernière fois le regard de l'homme qui a partagé sa vie, que les yeux sombres dont elle connaît l'intensité se plantent dans les siens, implacables.

Marie frissonna en sortant de sa voiture. Le froid et la peur la saisissaient en même temps que la déception : Jef n'était pas encore rentré. Elle l'avait eu au téléphone en arrivant au village et savait qu'il était en route. Il lui avait dit d'être vigilante, qu'elle le rappelle dès son retour si elle revenait avant lui. Elle ne s'était absentée qu'une demi-heure environ, le temps

d'acheter du pain, des œufs et des fruits à la supérette désertée en ce temps de grisaille humide. Elle n'avait pas croisé grand monde.

Pendant ce temps, à Peine-Perdue, la langue de brume avait pris ses aises, bientôt elle serpenterait sans se presser vers le village selon son cheminement rituel secret dans un paysage inanimé, un silence oppressant. Comme Marie, la nature se tenait sur ses gardes. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle, rien ne bougeait. Tout semblait calme. Dans la maison d'en face, elle devina Baptiste en sentinelle derrière son carreau. Elle le connaissait assez pour savoir qu'il veillait discrètement sur l'entrée du chemin où donnait sa fenêtre. Il avait toujours veillé, un vieux réflexe dicté à la fois par la prudence et la curiosité, et plus encore depuis qu'il la savait en danger. Amélie devait faire de même depuis son fauteuil qu'elle ne quittait guère près de sa fenêtre avec vue de l'autre côté, sur le sentier. Marie n'était pas seule et cette pensée lui réchauffa le cœur. Tout allait bien, et Jef ne tarderait pas. Elle pouvait entrer tranquille dans sa maison. Elle songea en ouvrant sa porte qu'elle allait se préparer un café pour se réconforter, mettre un peu de musique, téléphoner à Jef comme...

— Bonsoir, Marie.

Il était là, planté près du poêle, à se chauffer les mains. Il les tenait tendues bien à plat, les offrant à la chaleur. Elle fixa ces mains-là entre terreur et soulagement. Elle y était, c'était arrivé. L'instant fatidique attendu et redouté. Le point final. Il était là, si conforme au scénario de ses cauchemars qu'elle demeurait sidérée, presque envoûtée.

— C'est facile, Marie, d'entrer dans ta maison. Il faudrait songer à changer tes fenêtres... celle-ci, surtout.

La fenêtre ! Celle qui ne se fermait pas, la seule qui donnait sur le côté, la seule cachée à la vue d'Amélie et Baptiste. Les volets qu'elle aurait dû fermer, la consigne négligée... l'oubli stupide.

— Alors, c'est ça ton paradis ?

La voix de Bruno. Grave, sensuelle, avec ce trémolo qui surprenait parfois au détour d'une syllabe, avec cette note rauque à la limite de la brisure. La voix de Bruno qui l'emportait loin en arrière, jusqu'au jour de leur rencontre. La voix de Bruno qui charriait tant de souvenirs, la voix de Bruno dont l'intonation familière égrenait mot après mot des images de leur vie. La voix de Bruno. Et elle qui avait perdu la sienne.

— C'est donc là que tu vis, là que tu te cachais. Bien joué ! J'ai mis du temps avant de penser à ta maudite baraque d'enfance. J'ai visité en t'attendant. Tu m'as quitté pour ce taudis... Ce trou perdu, avec deux vieux et ce type à côté. C'est qui ce mec ? Tu couches avec ? Tu es tombée bien bas, ma chica. Il était temps que je vienne te chercher.

Le mot « chica » brisa le charme qui l'empêchait de réagir. Bruno venait de commettre une erreur. Elle leva les yeux vers lui, l'observa enfin. Sa silhouette s'était épaissie, ses épaules voûtées ; elle devinait sous les vêtements le relâchement du ventre, la bedaine à venir, ses traits s'étaient empâtés, ses cheveux grisonnaient. La prison avait dû l'entamer, et peut-être l'alcool depuis qu'il était libéré. Il avait les yeux de quelqu'un qui a passé une nuit blanche, une sale tête d'après débauche. Elle esquissa d'instinct un mouvement de recul.

— Je suis chez moi, Bruno, et tu ne devrais pas être ici. Tu n'as pas le droit.

— Le droit ? Mais de quel droit parles-tu ? Toi et moi on est liés pour la vie, dit-il en avançant vers elle pour la saisir par les poignets, pour le meilleur et pour le pire. À la vie à la mort. Tu te souviens ?

— Tu me fais mal, Bruno.

— On n'en a pas fini tous les deux. On a des comptes à régler... Mais d'abord, on va fêter la Saint-Valentin. Va te changer, tu as l'air d'une souillon comme ça.

Il la saisit par la nuque pour la forcer à se regarder dans le miroir de l'entrée.

— Tu as vu ta tête ? Hein ? Et ces fringues minables ? Tu as vu à quoi tu ressembles, ce que tu es devenue sans moi ? Une épave, dit-il en la repoussant. Tiens, mets ça. Fais-toi belle, si c'est encore possible.

Il venait de jeter sur la table un chiffon de tissu scintillant, une robe en lamé qu'il avait dû acheter en solde après le réveillon. Le geste lui rappela l'épisode lointain de la soirée au restaurant, quand l'engrenage de la violence s'était mis en marche. La première fois. Elle se revoyait, pitoyable, dans la tenue qu'il l'avait forcée à revêtir, sa stupeur, sa soumission d'alors. Le début et la fin se rejoignaient. Elle se sentit perdue, prête à consentir, quand la sonnerie de son portable la fit sursauter.

— Réponds ! Mais attention à ce que tu vas dire... Pas de blague ! Mets le haut-parleur.

— *C'est Jef. Je te dérange ?*

— *Non, j'allais me faire un café. Toujours dans les embouteillages ?*

— *J'en sors tout juste, je serai là dans une demi-heure environ. Est-ce que tout va bien ?*

— *Tout va bien Jef... Pas de problème.*

— *À tout à l'heure.*

— Il s'inquiète pour toi, ton garde du corps, dit Bruno en attrapant le téléphone pour l'écraser d'un coup de talon, maintenant qu'il est rassuré, on va arrêter avec les communications. On a besoin d'intimité, ma belle, toi et moi. Mais on ne va pas moisir dans ta bicoque, tu as cinq minutes pour te changer, on va faire la fête ailleurs.

Marie, docile, saisit la robe et se dirigea vers la salle de bains. Elle pourrait s'y enfermer, s'échapper peut-être. Mais il l'en empêcha.

— Ici, dit-il. Te voilà bien pudique. Une femme peut se déshabiller devant son mari, non ?

— Nous ne sommes plus mariés, Bruno.

Depuis l'appel de Jef, Marie se sentait plus forte. Elle avait retrouvé son sang-froid. Il lui fallait tenir. Elle se répétait les conseils de Jef : « Gagne du temps. » Elle n'était plus tout à fait seule, elle avait prononcé les mots « pas de problème » qui signifiaient exactement le contraire, selon le code établi d'avance. Bruno n'y avait vu que du feu, Jef allait arriver, alerter les secours. Il lui fallait tenir jusque-là, une trentaine de minutes. Une éternité.

Dans la maison d'en face, Baptiste montait la garde. Tout le temps qu'avait duré l'absence de Marie, il avait scruté le chemin à s'en arracher les yeux pour percer le brouillard. Mais rien n'avait bougé, pas même les branches des arbres qui le bordaient. Il l'avait vu revenir, descendre de sa voiture avec ses courses, jeter un coup d'œil alentour avant d'ouvrir sa porte. Tout semblait normal. Tout allait bien. De son côté, Amélie n'avait pas donné signe de vie. Elle avait promis de lui téléphoner si elle remarquait le moindre mouvement suspect, mais seulement dans ce cas-là. Elle n'appellerait pas pour faire la causette, même si la menace qui planait sur leur jeune voisine les avait obligés à rompre le silence : cas de force majeure. Il fixa son téléphone, un vieux modèle crasseux à deux couleurs qui avait amusé Lucas, avec la tentation d'appeler Amélie sous prétexte de s'assurer que tout allait bien, mais il n'osa pas. D'ailleurs, ce n'était pas le moment de se laisser distraire alors que la petite Marie était en danger.

Il reprit sa surveillance en observant la maison de sa voisine, sa porte d'entrée, le hangar. Il fallait être sacrément timbré pour grimper à pied jusqu'ici avec cette brume. Même par le chemin principal. Quant aux petits

passages qui serpentaient à travers la campagne et la forêt, il fallait connaître, et le type ne pouvait guère monter en voiture sans se faire remarquer. L'été, les randonneurs étaient nombreux à se garer aux environs, il aurait pu passer inaperçu, mais pas en février, à 17 heures, alors qu'on n'y voyait rien à trente mètres. *A priori*, pour l'instant, Marie était en sécurité chez elle. Bientôt, comme chaque soir, elle sortirait pour remplir son panier de bûches, puis elle fermerait ses volets, ceux de la façade et du premier étage. Elle ne tarderait guère. Étonnant, même, qu'elle ne soit pas déjà ressortie pour remplir son panier pendant qu'elle était chaudement couverte. D'habitude... Il tentait de se rassurer, impatient malgré tout de voir revenir Jef, quand son téléphone sonna.

Amélie veillait aussi de son côté. Elle n'avait d'ailleurs rien de mieux à faire qu'à demeurer dans son fauteuil, puisqu'elle avait de plus en plus de mal à marcher. À portée de main, ses lunettes et son téléphone. Depuis qu'à Peine-Perdue ils étaient enveloppés dans les nuages, qu'ils semblaient flotter quelque part entre ciel et terre dans une ambiance cotonneuse, la surveillance s'avérait difficile, fatigante pour les yeux. Parfois, Amélie était tentée de les fermer un instant, mais elle se retenait, de peur de céder au sommeil. Il lui fallait être vigilante pour cette petite sœur d'infortune qui avait échoué là, à la fin de l'été, avec l'âme et le corps meurtri. Elle l'avait observée de loin sans oser lui parler. C'était la petite fille d'avant, celle qui courait avec son frère, si joyeuse. Il ne lui avait pas fallu bien longtemps pour comprendre ce qui lui était arrivé. Ce que la vie lui avait réservé. À travers sa jeune voisine, elle avait l'impression de se reconnaître. Les temps ne changeaient guère, et les hommes non plus, apparemment. Mais les femmes, peut-être. Marie possédait quelque chose qui lui avait fait défaut à l'époque. Quoi, au juste ? Peut-être le savoir, l'éducation, le fruit des luttes pour l'égalité des sexes. De loin, elle admirait sa vaillance.

Amélie voulait l'aider, dans la mesure de ses possibilités. Elle ne pouvait guère compter sur ses jambes, ni sur sa force. Mais elle avait encore de bons yeux et tout son temps devant elle. Sa fenêtre donnait sur la campagne, sur les vaches qui paissaient en contrebas, et au loin, quand il faisait beau, sur le Sancy. Pour l'heure, le monde extérieur n'existait plus, le hameau était une île perdue au milieu d'une mer de nuages. Elle avait donc tourné son fauteuil vers les maisons d'en face, celles de Jef et de Marie, dont elle ne voyait qu'une moitié de façade. Entre eux, au cœur du hameau, la fontaine lui cachait en partie cette portion de la maison avec la fenêtre sur le côté, celle qui fermait mal.

Gagner du temps. Marie n'en avait pas beaucoup, mais son cerveau fonctionnait avec une lucidité qui l'étonnait. La peur était toujours là, mais elle était capable de la tenir en respect. Elle ne pouvait plus compter sur le refuge possible de la salle de bains. Son portable était hors d'usage et Bruno lui avait pris ses clés pour verrouiller la porte d'entrée, mises au fond de sa poche, « au cas où l'envie te prendrait de t'enfuir ». Il se déplaça pour fermer les volets qu'elle avait négligés en partant. Elle en profita pour se glisser derrière le comptoir de son coin cuisine et revêtir la robe.

— Tu en fais des manières pour t'habiller. Dépêche-toi, qu'on file d'ici avant que ton copain arrive.

En enfilant la robe fourreau, Marie se glissa en même temps dans la peau de cette « chica » qu'elle avait accepté d'être durant des années. Elle la retrouvait, cette poupée de chiffon paniquée et soumise qui se protégeait des coups en suppliant, et que Bruno aimait la voir jouer. Elle connaissait le rôle par cœur. Cette pauvre « chica » allait l'aider à endormir la méfiance de

Bruno et à tenter de se sauver. Il fallait bien qu'elle ait servi à quelque chose.

La robe au décolleté plongeant se collait à sa peau, épousait ses formes, le lamé argenté sublimait sa féminité. Elle avait l'air d'une sirène. Une étrange sensation pour elle qui ne portait plus que de gros pulls informes. Elle avait oublié le pouvoir sensuel qu'une telle robe procurait. Bruno aussi, peut-être.

Il demeure troublé devant la métamorphose de Marie, un instant désespéré. Le désir qu'elle lit dans son regard éteint sa vigilance. Il contourne le comptoir d'où elle ne peut guère s'échapper. Il s'avance tandis qu'elle recule jusqu'à buter contre le plan de travail. Il est tout contre elle, le souffle court, tenant son visage entre ses mains, comme un fruit qu'il s'apprêterait à dévorer ou à écraser.

— Marie, Marie. J'avais oublié...

Il l'appelle Marie, tout à coup, avec cette intonation tendre des premiers temps, et pendant une fraction de seconde, elle en est émue, troublée, prête à succomber à cet appel du passé, à l'amour retrouvé l'espace d'un instant fugace. Prête à y croire. Mais l'instant de grâce prend fin. L'étreinte devient brutale, haineuse. Ce Bruno-là est un étranger, un ennemi. Elle rejette ce corps dont elle ne reconnaît plus les contours, dont l'épaisseur, l'empâtement, une odeur mauvaise de transpiration la dégoûtent. Dans ses yeux, rien que la haine et la lueur assassine qu'elle connaît bien. À sa portée, sous le plan de travail, le tiroir où elle glisse sa main ; la gauche, moins habile, mais tant pis.

Tandis que les mains perverses de Bruno entourent son cou, avant de s'égarer sous la robe, elle parvient à l'attraper du bout des doigts puis à la faire rouler jusqu'au creux de sa paume : la bombe anti-agression.

Elle la brandit et asperge le visage de Bruno. D'un coup, elle éteint dans ses yeux la menace assassine. Il hurle, lâche prise entre râles et injures,

vacille. Marie s'échappe du coin cuisine... La clé, le double, accroché à un clou près de la patère où s'entassent des vêtements qui la dissimulent. La saisir, la glisser dans la serrure. Ne pas crisper sa main. Enfoncer et tourner. Un geste simple. Elle l'a accompli des milliers de fois sans y penser. Dans son dos, Bruno grogne et geint. Ne pas se retourner. Combien de temps ? Elle entend un bruit d'eau qui coule. Il tente sans doute de se rincer les yeux, la figure. La clé a tourné. La porte s'ouvre. Elle court en boitillant. Sa canne. Tant pis. La robe en lamé comme une seconde peau qui offre son corps au froid mordant, à l'humidité, la brume qui l'enserme, la protège. Son souffle heurté dans la lourdeur du silence. Elle trébuche dans la robe étroite, la cheville lui fait mal, une sirène entravée, corps de rêve, chaussettes et bottillons aux pieds qu'elle n'avait pas posés. Une cendrillon qui aurait dépassé l'heure, une cendrillon boiteuse.

Soudain, la voix d'Amélie. Elle se tient bien droite sur le seuil, sa porte grande ouverte, sa canne à la main.

— Par là, Marie. Entre vite. Il arrive.

— Non, non, pas chez vous. Surtout pas ! Le sentier...

— Alors, prends ma canne. Sauve-toi. J'ai appelé les secours.

Dans son dos, elle entend avec soulagement la porte qui se referme, Amélie lui a obéi tandis qu'elle avance aussi vite que possible vers le sentier où elle s'enfonce dans la brume puis sous le couvert des arbres. Elle entend des craquements, des bruits de pas, des voix au loin. Mais tout paraît amorti par l'épaisseur du brouillard, sa perception des sons, des distances lui semble faussée. Il est derrière elle, il la poursuit, elle continue d'avancer, éperdue, malgré la douleur de plus en plus vive à la cheville. Elle sent à peine le froid qui lui mord l'épiderme, son bras écorché par une vilaine branche. Elle marche en s'appuyant sur la canne d'Amélie, elle se concentre sur ses pas, sur la nature du sol sous ses pieds. Elle a franchi un cap au-delà duquel elle ne pense plus, uniquement guidée par la volonté de survie, et cette certitude qu'elle y est presque. Plus rien ne l'arrêtera. Une douce

euphorie se mêle à sa peur, ivresse de l'adrénaline. Elle connaît le chemin, même dans la brume. Elle se fond à cette nature qu'elle a apprivoisée et qui l'a adoptée en retour. Au loin, elle entend le chuchotis du ruisseau. Elle est chez elle.

Le téléphone de Baptiste avait sonné à deux reprises, Jef, d'abord, Amélie quelques minutes plus tard, avec une voix qu'il ne lui connaissait plus, comme si l'âge s'en était retiré.

— Il est là. Elle s'est sauvée vers le sentier. Il la cherche, il la poursuit.

Il avait bondi, le temps d'enfiler sa grosse veste de velours et de prendre son bâton, il était déjà dehors à fouiller du regard le sentier à travers la brume. Il distingua la silhouette de l'homme qui avançait à l'aveuglette. De loin, dans l'énergie du corps en mouvement, il perçut la rage et la violence. La petite avait réussi à lui échapper. Mais le type était solide, déterminé, et elle boitillait.

Il serra sa poigne sur le bâton pour l'avoir bien en main et s'avança à son tour vers le sentier en maudissant ses vieilles jambes qui limitaient ses performances. Heureusement, il avait conservé une certaine habileté, et connaissait le terrain mieux que quiconque. L'homme avait de l'avance, mais ignorait les raccourcis. Baptiste, malgré son inquiétude pour Marie, progressait sans craindre le danger, animé par une certaine excitation, une forme de joie farouche, celle d'agir, celle de se sentir vivant, utile, compétent.

Le bruissement du ruisseau s'est amplifié. Les pluies des derniers jours lui ont redonné une impétuosité de torrent, Marie entend le flot qui cavale quelque part en contrebas. Elle n'en est plus très loin. Elle sait que le sentier va se rétrécir brutalement, qu'il ne sera bientôt qu'un étroit ruban en surplomb de la ravine, qu'elle pourra se repérer à trois gros rochers sur sa droite, et qu'à partir de là il lui faudra avancer comme un funambule pour ne pas dégringoler dans la pente abrupte et boueuse. Elle saura s'y diriger, puis descendre vers le cours d'eau dont le chant couvrira le bruit de ses pas. Lui, il aura du mal à détecter le passage. Il se croira au bout du sentier. Il tâtonnera dans la brume. Il s'égarera.

Pour l'instant, il est là quelque part dans son dos. Elle perçoit son halètement, le craquement des branches, le froissement des feuilles mortes. Elle a le souffle court, le sang bourdonne à ses oreilles, mais il lui faut tenir encore. Dans sa hâte, elle allonge le pas quand une douleur fulgurante lui arrache un gémissement et la fait chanceler. Sa cheville malmenée vient de la trahir, elle l'a lâchée, là, au dernier moment. Elle tente de se relever à l'aide de la canne et d'un morceau de branche à sa portée. Elle y parvient au prix d'un effort qui l'épuise. Elle avance en se traînant plus qu'en marchant. Le cri de douleur qui lui a échappé a orienté les pas de Bruno dans la bonne direction. Il l'a enfin repérée à travers le brouillard. Maintenant, elle entend sa voix qui écorche le silence, les menaces qu'il lance comme des projectiles et qui l'atteignent. Elle n'a plus de force, et des larmes de rage coulent sur ses joues. Elle pense que c'est fini, qu'elle a perdu. À quelques secondes près, peut-être. Devant, à quelques pas sur sa droite, elle distingue pourtant, dressés telles des sentinelles, les profils familiers des trois rochers ; derrière elle, à quelques mètres, la silhouette sombre de Bruno émerge de la brume.

Baptiste avait quitté le sentier pour couper à travers les arbres et grimper pour le retrouver un peu plus loin, aux environs des trois rochers, juste avant le passage qui surplombe le ruisseau.

Il savait que c'était l'itinéraire que Marie avait choisi, sa balade préférée, celle aussi qui était à la portée de son handicap. L'autre, le salopard, la poursuivrait au petit bonheur, sans savoir où il allait. Si elle parvenait à le distancer, le brouillard la protégerait. On n'y voyait pas à dix mètres et la nuit allait tomber. Il reprit son souffle quelques secondes, son cœur était encore bon et il grimpait ainsi depuis qu'il était tout gosse, mais l'humidité de l'air l'oppressait et réveillait l'arthrose dans ses genoux. Il prêta l'oreille, fouilla des yeux le brouillard. Il estimait qu'il avait gagné cinq bonnes minutes et qu'il n'était plus très loin de l'homme. Il continua de marcher, désormais guidé par le chuintement du ruisseau. Il avait vu juste. Soudain, à une trentaine de mètres devant lui, en contrebas, il devina plus qu'il ne vit, une forme vague qui avançait vers les trois rochers. Puis il entendit le gémissement de Marie. Quelque chose de bref et de déchirant qui l'alarma. Tout se précipita.

Plus tard, il fut incapable d'expliquer le déroulement des événements. Il avait l'impression que c'était un autre que lui qui avait agi. Son double, lui en plus jeune. Sinon comment expliquer qu'il se soit soudain trouvé à portée de ce Bruno de malheur dont les menaces perçaient le brouillard ? À portée de son dos musclé, de ces épaules vigoureuses qui écartaient les branches : marche inexorable de bête qui fonce sur sa proie. Amélie ! Ou plutôt Marie. Oui. La petite Marie, si fragile, devait être là, quelque part, blessée peut-être, offerte à la colère, à la folie de l'autre.

L'homme s'avancait en tâtonnant vers les rochers, se frayait un chemin avec une rage qui lui ôtait toute prudence, de cela il se souvenait. Et lui, Baptiste, vieillard chétif, que l'autre aurait jeté à terre d'un simple revers de la main, se serait soudain trouvé juste au bon endroit, légèrement en

surplomb de son adversaire, qui aurait alors eu le bon goût de se pencher à cet instant ? Et ce vieillard-là – lui, donc –, à bout de forces, aurait alors brandi son bon gros bâton de marche et l’aurait abattu sur le crâne de l’individu qui aurait chuté quelque part au bas du talus ? C’est apparemment ce qui s’était passé. C’est ce que Jef lui avait dit.

« Pas de problème. » Quand j’ai entendu la phrase de Marie à l’autre bout du fil, alors que j’étais encore coincé comme un con dans les embouteillages, je suis resté atterré, entre désespoir et colère contre moi-même. Ce que j’avais tellement redouté venait de se produire. Elle était seule là-haut, et son ex avait profité de mon absence pour surgir. De rage, j’ai frappé des poings sur mon volant. Une femme sur la file d’à côté m’a fixé d’un air effrayé. Son regard m’a calmé. Vite, j’ai alerté les gendarmes, puis Baptiste en le suppliant de ne pas prendre de risques, lui disant que j’arrivais. Heureusement, j’étais au bout de la zone des travaux et j’ai foncé comme un fou à travers le brouillard avec la peur au ventre d’arriver trop tard. J’étais décidément un moins que rien, incapable d’être là pour venir en aide à ceux que j’aimais. Jamais là au bon moment. Et je pensais aussi à Lucas à qui j’avais promis de veiller sur sa mère, qu’il parte tranquille.

J’ai craint le pire en arrivant à Peine-Perdue. La porte d’entrée de la maison de Marie était ouverte sur le froid, la lumière allumée. À l’intérieur, une chaise renversée, le portable écrasé sur le sol ainsi que la bombe anti-agression et le robinet qui coulait. Elle s’était défendue. Elle s’était enfuie. Je suis ressorti de la maison et Amélie a surgi sur son seuil, affolée, trotinant vers moi, la démarche hésitante, sans sa canne.

— Le sentier, vite. Il la poursuit. Et Baptiste est à leurs trousses.

J'ai couru plus que marché pour les rejoindre. Je savais où les trouver. Malgré l'épaisseur du nuage qui nous enveloppait, je n'avais aucun mal à m'orienter. Ce chemin-là, je l'avais parcouru chaque jour depuis que j'habitais là, par tous les temps, dans la neige, sous l'orage, la tempête, en pleine nuit.

Marie ne pouvait pas marcher bien vite, mais elle avait peut-être réussi à se cacher quelque part. Elle qui avait déjà échappé à son salopard d'ex-mari. Lui, c'était un citadin, il ne connaissait pas le terrain, il allait perdre du temps dans cette purée de pois. Quant à Baptiste... C'est au moment où je songeais à lui que j'ai distingué de loin sa silhouette, reconnu sa démarche sautillante de petit homme vif, que je l'ai vu soudain bras levés, brandissant son bâton avant de l'abattre quelque part sur une forme sombre qui a vacillé avant de disparaître dans une plainte rauque, brève.

Quand j'ai rejoint Baptiste, je l'ai trouvé assis sur une souche, bras ballants, essoufflé, regard braqué vers le gouffre d'ombre quelque part en dessous de lui, au fond de la ravine, où le ruisseau cascadaient entre les pierres. Il s'est tourné vers moi, mais nous n'avons rien dit d'abord, le bruit de l'eau envahissait le silence, nous berçait.

— Baptiste ? Tout va bien ?

— C'est fini. Il est quelque part en bas. J'ai tapé fort. Je crois que je l'ai tué... Décidément !

Marie ! Je suis soudain sorti de cette torpeur qui nous avait saisis l'un et l'autre pendant quelques secondes, peut-être moins. Où était Marie ? Baptiste l'ignorait. Il l'avait entendue gémir, et puis plus rien. Elle était peut-être quelque part, perdue dans la brume, blessée. Avec Baptiste, on s'est mis à crier son nom dans ce brouillard qui étouffait les sons tandis que l'eau jacassait à nos oreilles. Au loin nous parvinrent les deux notes de la sirène des gendarmes. La nuit était tombée. J'ai allumé ma lampe torche que j'avais pensé à récupérer dans ma voiture et je suis parti à sa recherche, souffle suspendu à la peur de la trouver gisante. Elle ne répondait pas à nos

appels. Trop loin. Elle avait pu se sauver, se cacher, ma vaillante petite Marie.

Je suis descendu jusqu'au ruisseau, je l'ai longé en scrutant le fil de l'eau où je craignais qu'elle ait glissé dans sa fuite. Je suis arrivé jusqu'au rudimentaire petit pont de bois qui l'enjambait. Alors, je me suis rappelé notre joyeuse balade sous le soleil hivernal. Mon cœur a cogné dans ma poitrine. Je savais où la trouver.

Quand j'ai braqué ma lampe, elle était bien là, dans la cabane du berger, recroquevillée contre la paroi de pierre, à demi consciente, transie, en état de choc. Un filet de sang coulait sur son front, une autre sur son bras, elle avait de la boue sur les jambes et les mains, un peu sur le visage, mais quand je l'ai prise contre moi, que j'ai murmuré son prénom, elle a entrouvert les yeux, un vague sourire s'est dessiné sur ses lèvres et là, même si je sais que je n'aurais pas dû, que ça n'était pas le moment, j'y ai posé les miennes.

Amélie s'était endormie dans son fauteuil et Baptiste, assis en face d'elle, la contemplait tout son saoul. Visage penché sur le côté, traits détendus, lèvres entrouvertes sur un sommeil de petite fille. Il devait être tard. Il avait perdu la notion du temps. Et lui il était là, installé bien au chaud dans la maison d'Amélie, à savourer cet instant d'éternité que seul ponctuait le tic-tac de l'horloge. Tout y était bien propre et coquet, ça sentait bon. Dire qu'il lui avait fallu vivre une pareille aventure dans la brume hivernale, jouer les héros au soir de sa vie pour avoir enfin le droit d'entrer chez elle ! Après tout ce temps.

Quand il était revenu avec Jef, accompagné des gendarmes et des pompiers qui avaient secouru Marie pour l’emmener à l’hôpital, elle était là, Amélie, sur le seuil de sa maison, enveloppée dans un gros châle, à observer le remue-ménage à Peine-Perdue. Les gyrophares des véhicules éclairaient la nuit, des éclats de voix souillaient le silence habituel, et comme par enchantement, le brouillard s’était retiré aussi soudainement qu’il était venu. Les gendarmes s’affairaient quelque part sur le sentier, vers le ruisseau, à la recherche de Bruno. On s’apprêtait à glisser la civière de Marie dans l’ambulance et juste avant de fermer les portes, alors qu’ils se tenaient bêtement, tous les deux, Jef et lui, sans trop savoir que faire, c’est Amélie qui s’était approchée pour lui prendre la main.

— Tout ira bien maintenant. Reviens-nous vite.

— Votre canne, Amélie. Merci... Perdue en route... La mienne... Cadeau !

Puis Marie avait fermé les yeux, comme si ces quelques mots balbutiés avaient grignoté ses dernières forces. On avait fermé les portes, les pompiers étaient repartis, et eux, ils étaient restés figés près de la fontaine à fixer le chemin jusqu’à ce qu’Amélie les entraîne bien au chaud dans sa maison pour y boire une infusion.

La tisane, Baptiste n’aimait pas trop, mais il lui sembla qu’il n’en avait jamais bue d’aussi parfumée. Le breuvage lui chauffait le corps et l’âme. Jef ne s’était attardé que le temps d’avaler debout le contenu de sa tasse avant de rejoindre les gendarmes et guider les recherches.

Ils étaient demeurés tous les deux, hébétés par l’émotion, chacun dans leur fauteuil près du poêle, à se laisser envelopper par la chaleur et la fatigue. Ils n’avaient pas prononcé une parole ni l’un ni l’autre. Le silence leur allait bien, à quoi bon l’interrompre ? À un moment, Amélie avait simplement posé sa main sur celle de Baptiste pour l’apaiser d’un tourment

qu'elle devinait, puis elle avait fini par s'endormir, et lui, il avait continué de veiller avec sa tasse vide entre les mains, à la regarder.

Il n'avait pas sommeil, il savait que sa nuit serait blanche. Au bout d'un long moment, il s'était dit que, peut-être, il n'avait pas le droit de rester là, à contempler sa voisine endormie, que ce n'était pas correct. Alors il s'était levé en s'efforçant de ne pas faire de bruit tandis que le feu se mourait doucement dans le poêle. N'osant y remettre une bûche, il avait cherché un plaid pour couvrir les épaules d'Amélie et s'en était retourné chez lui.

Cette nuit-là, après le départ des pompiers et des gendarmes, quand le calme est revenu dans notre hameau, je suis allé voir Baptiste. La lumière brillait encore chez lui, je savais qu'il m'attendait. J'ai frappé à sa porte pour la forme et je suis entré. J'ai trouvé mon voisin attablé devant une bouteille de gnôle et deux verres à moutarde, le second était pour moi.

— Circonstances exceptionnelles, a-t-il déclaré en désignant la bouteille du menton. Assieds-toi donc ! Alors ? a-t-il ajouté en nous servant à chacun une bonne rasade.

— Tu n'as pas cogné si fort que ça Baptiste, il n'est pas mort, le bougre. Mais tu n'y es pas allé de main morte. Trauma crânien ! On l'a retrouvé au fond de la ravine, échoué contre deux gros rochers, inconscient, bassin fracturé, vertèbres touchées. Mais hors de danger. Il s'en tirera, mais pour ce qui est de courir derrière Marie, c'est pas pour demain, ni jamais. Déjà si un jour il remarque... Demain, les gendarmes viendront te voir. Il faudra que tu leur fasses ta déposition, une formalité. J'ai déjà donné ma version : tu le poursuivais, ta présence l'a surpris, il s'est retourné vers toi, il a perdu l'équilibre, chuté au fond de la ravine.

Baptiste a hoché la tête et accueilli la fin de mon rapport en vidant son verre d'un coup, avant de le reposer sur la table où il a continué de le fixer comme s'il avait un compte à régler avec lui.

— Heureusement que tu étais là. Il lui aurait fait du mal, sinon. Tu n'avais pas le choix.

— Peut-être bien.

— Baptiste ? Tout à l'heure, quand je t'ai rejoint là-bas, que tu pensais l'avoir tué, tu as dit quelque chose. Tu as dit...

— « Décidément ! » C'est ce que j'ai dit, oui... Tu vois, Jef, faut croire que je suis sur terre pour ça, mettre un coup derrière les oreilles des abrutis qui cognent sur leur femme. C'est sûrement ce que j'ai fait de mieux et de pire à la fois.

— Amélie ?

— C'était un soir d'été. Son vaurien de mari était rentré tard d'une virée avec d'autres comme lui. Déjà, à jeun, c'était pas un tendre, mais quand il avait bu, c'était une brute. Alors je veillais sur Amélie de loin, comme je pouvais. Elle ne voulait pas que ça se sache. Le soir en question, j'ai entendu des cris, je suis sorti, et là j'ai vu Amélie surgir de sa maison avec les cheveux défaits, en chemise de nuit, pieds nus, et l'autre derrière qui la poursuivait en titubant avec son couteau à la main. Elle a contourné la fontaine pour se protéger, et moi j'ai pris le premier outil à ma portée, une pelle. J'ai frappé aussi fort que possible, vu mon gabarit. Pas au point de le tuer, mais il a perdu l'équilibre et le sort a voulu qu'il se fracasse la tête contre le bord de la fontaine. Il s'est écroulé. Mort. J'aurais jamais cru que c'était si facile de supprimer quelqu'un.

Baptiste s'est tu, regard lointain, et j'ai laissé filer son silence peuplé de souvenirs où je n'avais plus ma place. Je crois même qu'il avait oublié ma présence. Puis il est sorti de sa rêverie.

— Je nous revois, tous les deux séparés par la fontaine, je la revois, Amélie, toute blanche dans sa chemise, avec les cheveux qui lui tombaient sur les épaules. Elle était belle, tu sais. Et son regard que je n'oublierai jamais. Cette lumière que j'y avais allumée en tuant son mari. On s'est réjoui tous les deux, ce soir-là. Après, Amélie a dit que c'était mal, qu'il fallait payer pour cette joie, ne plus se voir que de loin. Ne plus se parler. Le silence nous rachetait. Tu sais, elle est très croyante, Amélie. J'ai obéi. La voir chaque jour, c'était déjà ça. Quand le médecin est venu, elle a menti, prétendu qu'elle avait trouvé son homme mort au pied de la fontaine, qu'il avait dû s'entraver en rentrant ivre. C'était plausible, et il a signé le permis d'inhumer sans chercher plus loin. J'ai toujours pensé qu'il n'était pas dupe. Je t'en remets une goutte ?

J'ai tendu mon verre et on a trinqué en pensant à Marie qui était sauvée, à Marie qui allait pouvoir reconstruire sa vie. C'était encore une de ces nuits, hors du temps, où on avait le droit de se réjouir.

Quand Marie ouvrit les yeux, sa mère était là, non pas assise à son chevet, mais debout à la fenêtre, le regard perdu dans le vague du ciel gris. Au même moment, un chuchotement timide lui parvint de l'autre côté du lit, elle tourna la tête et découvrit Lucas qui s'agitait sur sa chaise en constatant qu'elle se réveillait enfin.

Elle avait dû dormir longtemps. Elle ne savait plus le jour ni l'heure, elle comprit qu'elle était dans une chambre d'hôpital, qu'un bandage lui entourait la tête, que son bras était relié à une perfusion. Elle ne ressentait aucune douleur, seulement une immense sensation d'épuisement du corps et de l'âme. Elle ébaucha un sourire et referma les yeux. Parler, elle n'en avait ni la force ni l'envie. Les questions viendraient plus tard.

Les dernières images de sa fuite lui revinrent, d'abord fugaces, entrecoupées de cassures, de blancs, puis elles s'enchaînèrent soudain avec une virulence, une acuité qui la bouleversèrent. Par quel miracle avait-elle réussi à échapper à Bruno ? Où donc avait-elle trouvé les ressources pour franchir les derniers mètres jusqu'aux rochers ? Elle avait dû se traîner, ramper, puis se laisser glisser tant bien que mal en bas du talus pour arriver au ruisseau. Elle se souvenait du froid qui lui glaçait les os, du gloussement de l'eau qui dégringolait entre les cailloux, de l'élancement de sa cheville tandis qu'elle clopinait sur le pont de bois en se tenant à la rambarde, de cette joie âpre, presque viscérale, quand elle avait atteint la cabane et qu'elle s'y était réfugiée. Sa mémoire n'en gardait qu'une puissante empreinte olfactive, odeurs mêlées de terre humide, de feuilles et de champignons. Après... Elle se rendormit, emporta ce dernier souvenir dans son sommeil.

Le lendemain, je suis allé chercher Lucas et sa grand-mère à la gare pour les conduire à l'hôpital au chevet de Marie. Malgré sa cheville démolie, une bronchite avec forte fièvre, quelques égratignures, ses blessures physiques inspiraient moins d'inquiétude que son état mental. Elle était épuisée, pleurait beaucoup, dormait le reste du temps. À part celles de sa famille, les visites nous étaient interdites. Elle avait besoin de calme, de silence, de temps aussi.

Elle avait échappé à l'agitation médiatique qui avait suivi. Un article avait paru dans le journal local dans la rubrique des faits divers. On y relatait son installation dans le hameau quelques mois plus tôt pour échapper à son ex-compagnon violent, son existence solitaire, sa peur, et enfin l'agression de Casal à son domicile, sa fuite à travers la brume, nos interventions conjuguées pour lui venir en aide, la solidarité entre voisins au cœur du

hameau qui avait permis de la retrouver saine et sauve. Pour une fois qu'une histoire de violences conjugales ne s'achevait pas par un drame, on n'allait pas se priver de la raconter ! J'ignorais qui avait pu donner tous ces détails au journaliste. Aucun de nous au hameau. Mais peut-être la mère de Marie, trop avide de compassion, trop bouleversée pour ne pas se laisser aller aux confidences. Quelques jours plus tard, elle avait été contactée par une association féministe qui souhaitait recueillir le témoignage de Marie et se proposait de lui venir en aide par la suite.

Pour l'heure, elle n'en était pas là. Après son séjour à l'hôpital, on l'envoya en convalescence.

En attendant son rétablissement, Colette s'était installée au hameau où elle resterait le temps qu'il faudrait. La pauvre n'était pas habituée à une vie rustique dans cette maison où elle n'avait guère vécu que durant les vacances d'été. Pourtant, quand je lui offrais mon aide, elle ne l'acceptait qu'à contrecœur, avec une sorte de moue réticente, vaguement hostile. Elle n'avait pas confiance en moi.

Elle m'a traitée en ennemi jusqu'au jour où, frappant à sa porte, je l'ai trouvée en larmes dans sa cuisine inondée. Tout allait de travers dans cette baraque, elle avait craqué. Alors, après avoir colmaté la fuite d'eau, j'ai préparé du café et on a remis les pendules à l'heure, elle et moi. Colette était de ces personnes que les tourments rendent agressives.

— Vous vous débrouillez toujours pour être là quand il faut, vous, on dirait, a-t-elle marmonné tandis que je remplissais sa tasse. Un vrai chevalier servant ! Je ne sais pas quelles sont vos relations avec ma fille, mais à l'avenir, j'aimerais autant que vous gardiez vos distances. Elle a assez souffert comme ça. Elle n'a pas besoin de...

... D'un vieux con comme moi ! Oui, je savais que j'avais l'âge d'être son père et que je n'avais rien à lui offrir, que pour moi c'était trop tard, que

pour elle c'était trop tôt, qu'elle était fragile. Elle me prenait pour qui ? J'ai dû élever un peu la voix, si bien qu'elle s'est remise à pleurer ; sur Marie qui ne lui avait jamais rien dit, sur elle qui n'avait rien vu. Elle en voulait à sa fille de son silence, elle s'en voulait de lui en vouloir, elle s'en voulait d'avoir été aveugle, de ne pas avoir su la protéger. Quand elle y repensait, avec le recul, la vérité lui crevait les yeux, tous ces détails qui auraient dû l'alerter, tous ces souvenirs qui hantaient sa mémoire et la rongeaient. Cette femme portait en elle un véritable nœud de culpabilités. Tant de blessures à soigner. Avec Marie, il leur faudrait du temps.

Quant à Casal, après sa chute malencontreuse sur un rocher au fond de la ravine, on l'avait rapatrié dans un hôpital de la région parisienne. Il était sorti du coma au bout de quelques jours. De longs mois de rééducation l'attendaient et il finirait sans doute ses jours en fauteuil roulant. Marie n'aurait plus rien à craindre de lui, jamais.

Début mars, l'hiver est revenu. Un matin, quand j'ai ouvert mes volets, la neige était là, avec ce silence si particulier qui l'accompagnait. Dans la maison d'en face, Baptiste ouvrait aussi les siens. Nous avons échangé un signe de la main, quelques mots à propos du temps, avant de refermer nos fenêtres pour ne pas laisser entrer le froid plus longtemps. Les volets d'Amélie étaient toujours bien clos, mais elle se levait plus tard et nous n'avions pas d'inquiétude, elle dormait encore.

Un grand bouleversement s'était produit après l'autre soir. Elle avait mis fin aux longues années de pénitence qu'elle leur avait imposées à tous les deux, avec Baptiste. Il n'était pas rare désormais que mon vieil ami frappe à la porte de sa voisine qui s'empressait de la lui ouvrir. Au début, les visites étaient brèves, presque timides, encore hésitantes, et puis au fil des jours, quelque chose avait dû se libérer en eux. Ils semblaient partager une joie espiègle à se retrouver ainsi après tout ce temps, tout ce silence. J'étais

épaté par leur soudaine aptitude à la légèreté après cette existence sous le joug d'une culpabilité partagée. La gravité n'était plus de mise et le temps leur était compté.

Dans la maison d'à côté, un autre volet a claqué, et j'ai pensé à Lucas qui allait sauter de joie en découvrant le paysage. Depuis qu'il était retourné en classe, et qu'il était rassuré sur la santé de sa mère, il semblait aller bien. Les parents de son meilleur ami avaient proposé de l'héberger jusqu'à la fin de l'année scolaire si sa grand-mère était amenée à repartir avant le retour de Marie.

Marie... Je ne l'avais pas revue depuis le fameux soir. Je ne l'avais pas revue depuis que je l'avais découverte recroquevillée dans la cabane du berger. On en était restés là, elle et moi. Enfin, surtout moi, car elle, elle était à peine consciente.

Je ne lui avais pas téléphoné non plus, au début parce que c'était interdit, plus tard parce que je n'osais plus. Je me contentais de lui envoyer des messages d'encouragement par l'intermédiaire de Colette ou de Lucas, ou de signer la carte qu'Amélie avait achetée pour qu'on y écrive chacun un mot.

Un jour, pourtant, je m'étais décidé à lui rendre visite. J'avais acheté des fleurs et une boîte de chocolats, je m'étais rasé de frais, aspergé d'eau de toilette, et j'avais sauté dans ma voiture pour rejoindre l'établissement où elle reprenait des forces. Parvenu devant la porte de sa chambre, après avoir suivi un long couloir, j'avais frappé en vain quand une aide-soignante m'avait appris que je la trouverais dans le parc, qu'il me suffisait de traverser le hall pour y accéder. J'avais donc rebroussé chemin avec mes offrandes, pas fâché d'échapper à l'atmosphère étouffante des locaux pour retrouver le plein air. Je l'avais d'abord cherchée des yeux parmi les promeneurs, et soudain aperçue, un peu à l'écart, assise sur un banc, les yeux mi-clos, exposant à la tiédeur du premier soleil un visage apaisé que je ne lui avais jamais vu... Une autre, étrangère, ailleurs déjà. Je l'ai

contemplée longtemps ainsi, de loin, n'osant troubler par ma présence importune cet instant de grâce. Je n'avais rien à faire là. Alors, tout doucement, sans même y penser, je suis reparti en laissant mes fleurs et mes chocolats à l'accueil.

Elle ne reviendrait pas vivre là-haut, je le savais. À Peine-Perdue, elle avait vécu une saison à part qui venait de s'achever, la vie l'attendait ailleurs.

Quant à moi, c'est en ce fameux matin blanc, alors que je rêvassais le nez à la fenêtre avec ma première cigarette, que le téléphone a sonné. Il était à peine 8 heures. J'ai décroché sans hâte et sans grande conviction. Et j'ai reconnu sa voix : ma fille. J'ai écouté les mots qu'elle prononçait et mon regard s'est égaré loin vers le ciel blafard au-delà des montagnes. Quand j'ai raccroché, je suis resté longtemps à la fenêtre à contempler la neige ; j'ai pensé qu'elle effaçait tout, qu'elle était comme un pardon, un oubli, une page blanche ouverte sur l'avenir.

Marie prend sa canne et marche jusqu'à un banc tout au bout de l'allée. C'est un jour de soleil, juste avant la dernière neige. Sa cheville la fait encore souffrir, mais l'appétit de vivre lui revient, une effervescence qui la parcourt corps et esprit.

À son réveil à l'hôpital, loin de se sentir heureuse et soulagée alors qu'elle était sauvée, qu'elle pouvait vivre enfin, elle s'était écroulée, terrassée par cette perspective soudaine, et ce vide où son épuisement s'était engouffré. Il n'y avait plus d'avant, plus d'après, elle végétait dans cet entre-deux, à remâcher l'immense gâchis de sa vie passée et les possibles qui s'offraient à elle, tiraillée entre deux immensités, celles du chagrin et de l'espérance. Il lui avait fallu pleurer ; d'abord sur elle, sur la jeune femme d'avant, sur le

Bruno du début de leur histoire, sur les bons souvenirs qu'elle avait de l'homme qu'elle avait aimé, sur le monstre caché en lui, sur sa folie, sur le sort pitoyable qui serait le sien désormais : finir dans un fauteuil roulant. Au bout du compte, il ne restait que des âmes dévastées et des corps meurtris, elle, lui. D'où venait le mal ? Et Lucas entre les deux qui devrait grandir avec cet héritage. Il lui avait d'abord fallu pleurer. Elle s'était alors rendu compte qu'elle n'avait jamais pleuré avant. Toutes ces larmes qui avaient jailli d'elle, un déluge.

Un jour, elle avait reçu une lettre d'Amélie, ou courait une belle écriture ronde, appliquée. « *Ma chère petite, il faut que tu recommences à vivre, il faut que tu reprennes confiance, que tu saches qu'il y a aussi des hommes bien, Baptiste en fait partie.* »

Elle lui confiait le secret de leur vie, de leur existence parallèle, là-haut, à Peine-Perdue. Ce qu'avait fait son voisin un soir pour la sauver, et le châtiment qu'ils s'étaient imposé, ce silence que le temps avait durci et qu'ils n'avaient plus osé rompre, cette distance qu'ils n'avaient plus osé franchir. « *Après ce qui s'est passé l'autre soir, j'ai compris que nous avions assez payé notre faute et que nous méritions bien d'être heureux pour le peu qu'il nous reste à vivre.* »

La lettre d'Amélie l'avait apaisée, elle la gardait précieusement, la relisait souvent.

Ses larmes, enfin, se sont taries. Elle commence même à faire des projets. C'est décidé, elle restera en Auvergne, il y fait bon vivre et Lucas a plein d'amis. Elle caresse même l'espoir de trouver du travail grâce à une association féministe qui, ayant eu vent de son histoire, lui a proposé son soutien. Il lui faudra trouver un appartement. Peine-Perdue, c'est fini. Elle n'aura pas la force d'y retourner. Plus tard, peut-être... Un été, le temps des vacances...

Elle s'étire sur son banc, lève le nez vers le ciel et, les yeux mis clos, ignorant que Jef la contemple de loin, elle offre à la lumière du soleil l'esquisse d'un visage heureux.

Elle demeure.

OceanofPDF.com

NOTE DE L'AUTEURE

Ce livre n'est pas une autofiction, mais un roman. Aucun des personnages n'appartient à ma vie privée passée ou présente ni à celle de mon entourage. L'histoire de Marie est purement imaginaire et ne s'inspire d'aucun fait réel particulier. Mais les sources puisées dans l'actualité ne m'ont, hélas, pas manqué. À l'heure où j'achève ma dernière relecture, en ce mois de novembre 2021, 113 femmes sont mortes depuis le début de l'année, victimes de violences conjugales ; nul doute que le personnage de Marie s'en est nourri. Elle les abrite toutes.

OceanofPDF.com

Dépôt légal : juin 2022

OceanofPDF.com

OUVRAGE NUMÉRISÉ

ET DIFFUSÉ PAR

NeoBook

OceanofPDF.com